







# VOYAGES
## DU CAPITAINE
# LEMUEL GULLIVER,
## EN
# DIVERS PAYS ELOIGNEZ.
## TOME SECOND.

Contenant le Voyage de Laputa, Balnibarbi, Glubbdubdribb, Luggnagg, & Japon.



*A LA HAYE*,
Chez GERARD VANDER POEL.
*MDCCXXX.*

# TABLE DES CHAPITRES DU TOME SECOND.

## Voyage de Laputa, Balnibarbi, &c.

### CHAP. I.



### CHAP. II.



### CHAP. III.

## CHAP. IV.



## CHAP. V.



## CHAP. VI.



## CHAP. VII.



## CHAP. VIII.

## CHAP. IX.



## CHAP. X.



## CHAP. XI.





# TABLE
## DES CHAPITRES
## DU TOME SECOND.

Voyage au Pays des Houyhnhnms.



son

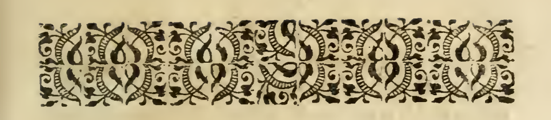
Quel-

VOYA-

Pais Inconnu.



C. de Patience
Terre de la Compagnie.
TERRE DE
St. James Bay.
Robbin I.
IESSO.
Salmon B.
Detroit de de Vries.
Staten I.
C. Canal.
Laputa.
BALNIBARBI
Lagado.
Decouvert A.D. 1701.
MER DE COREA.
Sande I.
Torpus.
Tabo.
Toy.
Inaba.
Nivalo.
Red Pt.
Meaco.
Iedo.
Bosho Pt.
IAPON.
Osacca.
Turingo.
Barnevelts
Tonsa I.
Ongeluckig I.
Bungo I.
Sonlh I.
Dimeris Strats.
I. Tanaxima.
Sialo.
Glangurn.
Maldonada.
I. Diserte.
Urac
Timat.



# VOYAGES.

## PART. I.

## VOYAGE DE LAPUTA, DE BALNIBARBI, DE LUGGNAGG, DE GLUBBDUBDRIB ET DU JAPON.

### CHAPITRE I.

*L'Auteur entreprend un troisième Voyage ; est pris par des Pirates. Méchanceté d'un Flamand. Il arriva dans une Isle & est reçû dans la Ville de* Laputa.

IL n'y avoit que dix jours que j'étois de retour, qu'un Capitaine nommé *Guillaume Robinson*, Commandant de l'*Espérance*, qui étoit un Vaisseau de trois cent Tonneaux, vint me rendre visite. J'avois déja

été Chirurgien d'un Vaisseau qui lui appartenoit, & sur lequel nous avions fait ensemble un Voyage au Levant. Il m'avoit toûjours traité plûtôt en Frére qu'en Officier intérieur, & aïant ouï dire que j'étois arrivé, il vint me voir par amitié, à ce que je croyois, puisque toute nôtre Conversation se passa en Complimens ordinaires après une longue absence. Mais après m'avoir réïteré plusieurs fois ses visites, m'avoir exprimé sa joye de me trouver en si bonne santé, & demandé si j'avois renoncé pour le reste de ma vie aux Voyages, il me dit qu'il avoit dessein d'en faire un aux Indes Orientales, dans deux mois, & me pria de vouloir être Chirurgien de son Vaisseau: Je sçai bien, ajoûta-t-il, que ce n'est plus un Emploi à vous être offert; mais ce qui pourroit le rendre acceptable, c'est que sans compter les deux Aides ordinaires, vous aurez encore un Chirurgien sous vous, que vôtre paye sera double, & que je m'engage à déferer autant à vos avis, que si vous étiez Commandant comme moi.

Il me dit plusieurs autres choses obligeantes, & d'ailleurs je le connoissois pour un si honnête homme, que je ne pûs rejetter son projet. La fureur que j'avois de voir de nouveaux Païs, continuant, nonobstant les maux que ma curiosité m'avoit attirez, à être aussi violente que jamais, la seule difficulté fût de persuader ma Femme, dont néanmoins j'obtins enfin le consentement, par la vuë des Avantages qui en pourroient revenir à nos Enfans.

Nous partîmes le 5. d'Août 1706. & arrivâmes

vâmes au Fort de St. George le 11. d'Avril 1707., où nous nous arrêtâmes trois ſemaines pour l'amour de quelques malades qu'il y avoit à nôtre Bord. De-là nous fîmes voile pour le Tonquin, où le Capitaine avoit réſolu de paſſer quelque tems, parce que pluſieurs des Marchandiſes qu'il vouloit achetter n'étoient pas prêtes, & ne le pouvoient être encore de quelques mois. C'eſt pourquoi dans l'eſpérance de ſe dédommager des fraix qu'il ſeroit obligé de faire en attendant, il achetta une Châloupe, qu'il fit charger de différentes ſortes de Marchandiſes qui ſont de débit chez les Tonquinois, & aïant mis ſur cette Châloupe quatorze hommes, dont trois étoient des naturels du Païs, il m'établit Commandant de la Châloupe, avec pouvoir de trafiquer pendant l'eſpace de deux mois, que ſes Affaires l'obligeoient de paſſer à Tonquin.

Il n'y avoit que trois jours que nous avions mis en Mer, qu'il ſe leva une furieuſe Tempête, qui nous porta pendant cinq jours au Nord-Nord-Eſt, & puis à l'Eſt, après quoi nous eûmes beau tems avec une bonne fraîcheur de Weſt. Le dixième jour nous fûmes pourſuivis par deux Corſaires qui nous eurent bientôt joints, & pris, car nous n'étions pas aſſez de monde pour pouvoir faire quelque réſiſtance, & ma Châloupe étoit trop chargée pour qu'il fut poſſible d'échaper à force de voiles.

Les deux Corſaires nous abordérent dans le même inſtant, & ſe jettérent ſur nôtre Tillac à la tête de leurs gens; mais trou-

vant que nous étions tous prosternez, suivant l'ordre que j'en avois donné, ils se contentérent de nous bien lier ; & puis, aïant donné ordre à quelques-uns de leurs Gens de nous bien garder, ils se mirent à chercher ce qu'il y avoit dans la Châloupe. Je remarquai parmi eux un Flamand, qui paroissoit avoir quelque Autorité, quoi qu'il ne fut Commandant d'aucun des deux Vaisseaux. Il connut à nôtre Air & à nôtre Habillement que nous étions Anglois, & nous adressant la parole dans son Langage, il jura que nous serions jettez dans la Mer, liez dos à dos. Je parlois passablement Flamand. Je lui dis qui nous étions, & le priai qu'en considération du titre de Chrétien, que nous portions l'un & l'autre, il voulut porter le Capitaine à avoir pitié de nous. Cette priére ne servit qu'à l'irriter encore plus, & qu'à lui faire repéter ses ménaces ; puis s'étant tourné vers ses Compagnons, il leur parla avec beaucoup de vehémence en Japonois, à ce que je m'imagine, se servant souvent du mot de Chrétiens.

Le plus grand des deux Vaisseaux Corsaires étoit commandé par un Capitaine Japonois, qui parloit un peu Flamand, quoique fort mal. Il s'aprocha de moi, & après plusieurs Questions, auxquelles je répondis avec beaucoup d'humilité, il dit que nous ne mourrions point. Je fis une profonde revérence au Capitaine, & me tournant ensuite vers le Flamand, je lui dis, que j'étois surpris de trouver plus de compassion dans un Païen, que dans lui qui faisoit profession du Chris-

Christianisme. Mais je ne tardai guéres à me repentir de ces imprudentes paroles; car ce méchant Homme aïant plusieurs fois vainement tâché de persuader aux deux Capitaines de me faire jetter dans la Mer, ce qu'ils ne voulurent pas lui accorder après la promesse qui m'avoit été faite que j'aurois la vie sauve, eût pourtant le pouvoir d'obtenir d'eux qu'on m'infligeroit une peine plus cruelle en aparence que la Mort même. Mes gens furent distribuez sur les deux Vaisseaux, & les Pirates chargérent quelques-uns de leurs Matelots de naviger ma Châloupe. Pour ce qui me regarde, il fut résolu que je serois mis dans un petit Canot, avec des Rames, une Voile, & des provisions pour quatre jours, que le Capitaine Japonois eût la bonté de doubler, & puis abandonné au gré des flots. Je descendis dans le Canot, pendant que le Flamand me régaloit de tous les termes injurieux que sa Langue maternelle pût lui fournir.

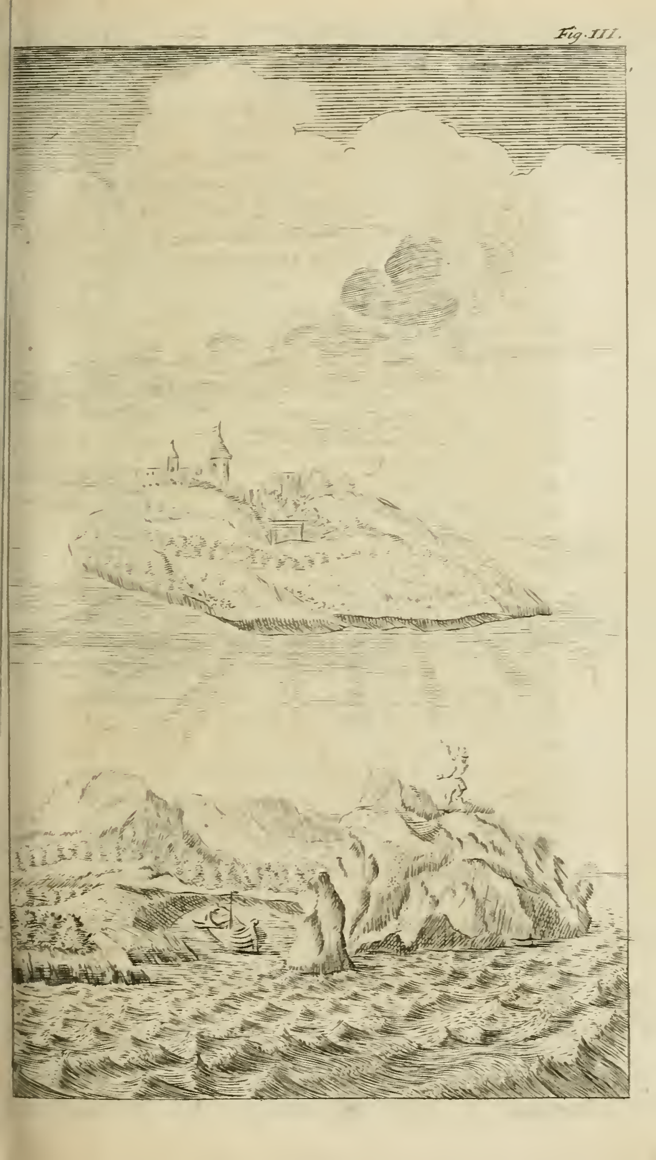
Environ une heure avant que d'avoir aperçû les Corsaires, j'avois pris hauteur, & trouvé que nous étions au 46. dégrez de latitude Septentrionale, & au 183. dégrez de longitude. Quand je fus à quelque distance des Pyrates, je découvris par le moyen de ma Lunette d'aproche quelques Isles au Sud-Est. Je haussai ma Voile dans le dessein de gagner la plus prochaine de ces Isles, ce que je crus pouvoir faire en trois heures. Quand j'y fus arrivé, je vis que ce n'étoit qu'un amas de petits Rochers, sur lesquels je trouvai plusieurs œufs d'Oiseaux, &

aïant fait du feu avec un Fusil, j'allumai quelques bruyéres & quelques autres herbes séches, sur lesquelles je rôtis mes œufs. Ce fut-là tout mon soûper, parceque je voulois épargner mes provisions autant qu'il m'étoit possible. Je passai la nuit à l'abri sous un Rocher, avec un peu de bruyéres sous la tête, & dormis fort bien.

Le jour suivant je gagnai une autre Isle, & de là une troisième, & ensuite une quatrième, me servant tantôt de ma Voile & tantôt de mes Rames. Mais pour ne pas fatiguer le Lecteur d'un détail peu intéressant, je dirai seulement que le cinquième jour j'arrivai à la dernière des Isles que j'avois aperçuës, & qui étoit au Sud-Sud-Est de la première.

Cette Isle étoit plus éloignée que je n'avois crû, & je fus plus de cinq heures en chemin avant que d'y aborder. J'en fis presque le tour tout entier, avant que de trouver un endroit propre à débarquer, qui étoit une petite Baye environ trois fois plus large que mon Canot. Je trouvai que le fond de l'Isle étoit tout pierreux, quoi qu'il y eût par-ci par-là quelques toufes d'herbe. Je pris mes petites provisions hors de la Châloupe, & après avoir fait un léger Repas, je mis le reste dans une Caverne, dont cette Isle étoit pleine. Je rassemblai une bonne quantité d'œufs & d'herbes séches, pour faire de l'une & de l'autre de ces choses le même usage que j'en avois déja fait; (car j'avois avec moi un pierre à Feu, un Fusil, de la Méche & un Verre ardent). Je passai

toute


Fig. III.

toute la nuit dans la Caverne où étoient mes provisions. La même bruyére, qui me servoit de chaufage, me tenoit lieu de lit. Les cruelles inquiétudes dont j'étois agité, m'empêchérent de fermer l'œil de toute la nuit. Je considérois que je ne pouvois m'attendre qu'à une mort inévitable dans un lieu aride & désert comme celui où j'étois. Ces pensées m'accabloient si fort, que je n'eus pas le courage de me lever, & qu'avant que de sortir de ma Caverne, il faisoit déja grand jour. Je me proménai quelque tems parmi les Rochers: le Ciel étoit fort serein & le Soleil si chaud, que je fus obligé d'en détourner les yeux: quand tout d'un coup cet Astre fut obscurci, à ce qu'il me paroissoit, d'une manière tout-à-fait différente, que lors qu'un nuage vient à le couvrir. Je tournai la tête, & aperçûs entre moi & le Soleil un grand Corps opaque, qui aprochoit de l'Isle où j'étois. Ce corps me paroissoit être à la hauteur de deux miles, & il m'ôta la vuë du Soleil pendant six ou sept minutes. Je ne remarquai pas que l'Air fut beaucoup plus froid pendant cet intervale, où le Ciel beaucoup plus obscurci, que si je m'étois tenu à l'ombre d'une haute Montagne. Ce corps continuant toûjours à s'aprocher, je vis que c'étoit une substance ferme, & dont le dessous étoit fort uni. J'étois alors sur une hauteur à la distance de deux cent verges du Rivage, & environ d'une mile Angloise du corps dont je parle. Je pris alors ma Lunette d'aproche, & pûs apercevoir distinctement plusieurs hommes se mouvants sur les Côtes

de cette nouvelle Planète, mais il me fut impoſſible de diſtinguer ce qu'ils faiſoient.

Cet amour pour la Vie, qui nous quitte ſi rarement, excita en moi quelques ſentimens de joye, & je conçûs quelque eſpoir de ſortir d'une manière ou d'autre de l'affreuſe ſituation où j'étois. Mais il me ſeroit difficile d'exprimer quel étoit en même tems mon étonnement, de voir en l'Air une Iſle habitée par des Hommes, qui, à ce qu'il me paroiſſoit, pouvoient la hauſſer, la baiſſer; en un mot, lui donner le mouvement qu'ils vouloient; mais n'étant pas alors d'humeur de philoſopher ſur ce Phénomène, je tournai toute mon attention à conſidérer quel cours l'Iſle prendroit, parce qu'elle me paroiſſoit être arrêtée. Un inſtant après néanmoins, elle continua à s'aprocher, & j'en pûs voir les côtez, environnez de différentes ſuites de Galleries, & de montées miſes à de certaines diſtances, pour deſcendre de l'une dans l'autre. Dans la Gallerie la plus baſſe je vis quelques perſonnes qui péchoient avec de longues lignes, & d'autres qui ne faiſoient que regarder. Je leur fis ſigne en tournant mon Bonnet, car il y avoit déja quelque tems que mon Chapeau étoit uſé, & mon Mouchoir deſſus ma tête. Quand ils furent à portée d'entendre ma voix, je cria de toute ma force, & remarquai par les regards qu'ils jettoient de mon côté, & par les ſignes qu'ils ſe faiſoient les uns aux autres, qu'ils m'avoient aperçû, quoi qu'ils ne répondiſſent pas à mon Cri. Mais je vis diſtinctement quatre ou cinq d'entre eux qui montoient en grande hâte les dé-

dégrez qui conduisoient au haut de l'Isle, & qui disparurent bientôt. Je divinai qu'ils étoient envoyez pour aller recevoir des ordres touchant ma personne, & j'apris depuis que je ne m'étois pas trompé.

Le nombre des Spectateurs devenoit plus grand d'instant à autre, & en moins d'une demie heure l'Isle se trouva placée de manière que la Gallerie la plus basse me parut parallèle à la hauteur où j'étois, quoi qu'éloignée d'environ cent verges. Je me mis alors dans l'attitude d'un supliant, & leur adressai la parole du ton du monde le plus humble, mais je ne reçûs point de réponse. Ceux qui étoient le plus près vis-à-vis de moi, paroissoient des personnes de distinction à en juger par leurs habits. Ils me regardoient souvent, & sembloient causer ensemble avec aplication. A la fin un d'eux m'adressa quelques mots dans une Langue qui avoit quelque raport avec l Italien. J'exprimai ma réponse en cette dernière Langue, dans l'espérance que du moins le son en plairoit davantage à leurs oreilles Quoi que nous ne nous entendissions point, l'état où j'étois fit que tout le monde comprit aisément ce que je voulois dire.

Ils me firent signe de descendre du Rocher, & de me rendre au Rivage, ce que je fis; après quoi l'Isle volante fut dirigée dans son mouvement, de manière, qu'une Chaine aïant été descenduë de la Gallerie la plus basse, avec un siége attaché au bout, je m'y attachai & fus tiré en haut par des poulies.

## CHAPITRE II.

*Description des* Laputiens. *Quelles sortes de Sciences sont en vogue chez eux. Idée abregée du Roi & de sa Cour. Manière dont l'Auteur y est reçû. Craintes & inquiétudes auxquelles les Habitans sont sujets. Description des Femmes.*

A Peine eus-je mis pied à Terre, que je fus entouré par une foule de Peuple, mais ceux qui étoient le plus près de moi paroissoient être quelque chose de plus. Ils me contemplérent avec toutes les marques possibles d'étonnement, & je crois qu'ils ont eu lieu de dire la même chose de moi, n'aïant jamais de ma vie vû des Hommes dont l'habillement, la contenance & les manières m'ayent paru plus singuliéres. Ils panchent tous la tête du côté droit, ou du côté gauche; un de leurs yeux est tourné vers la Terre, & un autre vers leur Zenith. Leurs Habits extérieurs sont ornez de figures de Soleils, de Lunes, d'Etoiles, de Violons; de Flûtes, de Harpes, de Trompettes, de Guitarres, de Clavecins, & de plusieurs autres Instrumens de Musique inconnus en Europe. Je vis ici & là quelques Hommes, qui avoient l'air d'être des Valets, & qui a-voient

voient une Veſſie pleine d'air attachée comme un Fleau au bout d'un court bâton, qu'ils tenoient entre leurs mains. Dans chaque Veſſie il y avoit quelques pois ſéchez, ou quelques petits calloux (à ce qui me fut dit depuis). Ils ſe ſervoient de ces Veſſies pour fraper ſur la bouche & ſur les oreilles de ceux qui étoient proche d'eux; pratique dont il me fut impoſſible de concevoir alors l'utilité; mais j'apris dans la ſuite que ce Peuple eſt ſi accoûtumé à s'enfoncer & à ſe perdre dans de profondes méditations, qu'il leur eſt impoſſible de parler ou d'écouter les Diſcours des autres, s'ils ne ſont réveillez par quelque attouchement à la bouche ou aux organes de l'Ouïe: Voilà pourquoi ceux qui ſont en état de faire cette dépenſe, ont toûjours un pareil Réveilleur (ils l'apellent *Climenole*) dans leur Famille, en guiſe de Domeſtique, & dont ils ſont toûjours accompagnez quand ils ſortent, ou quand ils vont rendre quelque viſite. Son Emploi eſt, dans une compagnie de trois ou quatre perſonnes, de paſſer doucement ſa Veſſie ſur la bouche de celui qui veut parler, & ſur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui il adreſſe la parole. Ce Réveilleur doit auſſi accompagner ſon Maître quand il ſe promène, & lui donner dans de certaines occaſions un petit coup ſur les yeux, parce qu'il eſt continuellement ſi fort occupé de ſes méditations, qu'il ſeroit ſans cela en danger manifeſte de tomber dans quelque précipice, & de donner de la tête contre chaque Pôteau; ou bien de tom-

ber dans la Ruisseau ou d'y faire tomber les autres.

Ce Détail étoit nécessaire, parce que mes Lecteurs, si je n'y étois pas entré, auroient été aussi embarassez que moi à comprendre le procédé de ces gens, quand ils me firent monter par le moyen de plusieurs Escaliers jusqu'au haut de l'Isle, & qu'ils me conduisirent de là au Palais Royal. Pendant que nous montions, ils oubliérent plusieurs fois le sujet de leur commission, & me plantérent là, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à eux par le secours de leurs Réveilleurs; car aucun ne paroissoit frapé de ce que mon habillement & mon air devoient avoir d'étrange à leurs yeux, ni même par les acclamations du Vulgaire, dont l'Ame n'étoit pas si susceptible de Spéculations abstraites.

A la fin nous arrivâmes au Palais, & entrâmes dans la Chambre de présence, où nous vîmes le Roi sur son Trône, & à chacun de ses côtez plusieurs personnes du premier rang. Devant son Trône étoit une grande Table remplie de Globes, de Sphères, & d'Instrumens de Mathématiques de toutes les sortes. Sa Majesté ne fit pas la moindre attention à nous, quoi que le Concours de tous ceux qui apartenoient à la Cour rendit nôtre entrée assez bruyante. Mais il étoit alors profondément occupé à chercher la solution d'un problême, qu'il ne trouva qu'une heure après. Il y avoit à chacun de ses côtez un jeune Page avec une Vessie à la main; quand ces Pages virent que la Démonstration étoit trou-

trouvée, un d'eux lui donna un petit coup ſur la bouche, & l'autre ſur l'oreille droite, ce qui le fit treſſaillir comme quelqu'un qu'on réveille tout d'un coup; après quoi aïant jetté les yeux ſur moi & ſur ceux au milieu de qui j'étois, il ſe rapella l'occaſion de nôtre venuë, dont on lui avoit parlé auparavant. Il dit quelques mots, qu'il eût à peine prononcez, qu'un jeune homme, qui tenoit à la main une Veſſie, telle que je l'ai décrite, vint ſe mettre à mon côté, & m'en donna quelques coups ſur l'oreille droite; mais je tâchai de lui faire comprendre par ſignes, que je n'avois pas beſoin du ſecours de cet Inſtrument; ce qui, à ce que j'apris dans la ſuite, donna au Roi & à toute ſa Cour une idée peu avantageuſe de mon génie. Sa Majeſté autant que je pûs le conjecturer, me fit quelques queſtions; & moi de ma part je lui parlai toutes les Langues que je ſçavois. Quand nous fûmes convaincus de part & d'autre que nous ne pouvions nous entendre, je fus conduit par ordre du Roi dans un Apartement de ſon Palais, ce Prince aïant ſurpaſſé tous ſes Prédéceſſeurs en hoſpitalité à l'égard des Etrangers, où deux Laquais eurent ordre de me ſervir. On m'aporta à dîner, & quatre Seigneurs, que je me ſouvenois d'avoir vûs auprès de la perſonne du Roi, me firent l'honneur de manger avec moi. Nous eûmes deux Services de trois plâts chacun. Le premier Service conſiſtoit dans une épaule de Mouton, taillée en triangle Æquilatére, une piéce de Bœuf en Rhomboïde, & un Boudin en Cycloïde.

L'autre étoit de deux Canards en forme de Violons, de quelques Sauciſſes en forme de Flûtes, & d'une Poitrine de Veau en forme de Harpe. Les Valets coupérent nôtre pain en Cones, en Cylindres, en Parallélogrammes, & en pluſieurs autres figures de Mathématiques.

Pendant que nous étions à Table, je pris la liberté de demander le nom de pluſieurs choſes, & ces Seigneurs moyennant l'aſſiſtance de leurs Reveilleurs, eurent la bonté de me les dire, dans l'eſpérance que j'aurois une admiration infinie pour leur habileté, ſi je pouvois parvenir à lier converſation avec eux. Je fus bientôt en état de demander du pain, à boire, & d'autres choſes dont j'avois beſoin.

Après le dîner ma Compagnie me quitta, & quelqu'un accompagné d'un Reveilleur me fut envoyé par ordre du Roi. Il aportoit avec lui Plume, Papier, Ancre, & trois ou quatre Livres, me donnant à connoître par ſignes qu'il venoit pour m'enſeigner la Langue du Païs. Je fus avec lui quatre heures, pendant leſquelles je traçai pluſieurs mots arrangez en forme de colomne, avec leur traduction à côté. Je tâchai auſſi d'aprendre quelques courtes phraſes. Pour cet effet mon Maître faiſoit faire à mon Valet différentes choſes; il lui ordonnoit par exemple, de s'aſſéoir, de ſe tenir débout, de ſe promener, ou de faire la révérence; & à meſure qu'il exécutoit chacun de ſes ordres, il me dictoit la phraſe qui devoit l'exprimer. Il me montra auſſi dans un de ſes Livres

les

les figures du Soleil, de la Lune, des Etoiles, du Zodiaque, des Tropiques, des Cercles Polaires, & d'un grand nombre de Plans & de Solides. Il me dicta les noms & me fit une description exacte de tous les Instrumens de Musique, qui sont en usage chez ce Peuple. Après qu'il fut parti, je plaçai tous mes mots avec leurs explications en ordre Alphabétique. Et de cette manière, en peu de jours, à l'aide d'une bonne mémoire, je fis de grands progrès dans leur Langue.

Le terme que j'ai rendu, par celui d'*Isle Volante* ou *Flottante*, est dans leur Langage *Laputa*; terme, dont il n'est pas aisé de marquer la véritable Etymologie. *Lap* en vieux Langage signifie *Haut*, & *Untuh* un *Gouverneur*, d'où, à ce qu'ils disent, est derivé par corruption le mot de *Laputa*. Mais cette dérivation ne me paroît pas naturelle. Je fis part un jour à quelques Sçavans parmi eux d'une conjecture faite à cet égard, & je demandai si *Laputa* ne pourroit pas venir de *Lap outed*; *Lap* signifiant proprement le mouvement des Rayons du Soleil dans la Mer, & *outed* une Aile; conjecture sur la justesse de laquelle je permets à mes Lecteurs de prononcer.

Ceux à qui le Roi m'avoit confié remarquant combien j'étois mal habillé, donnérent ordre à un Tailleur de venir le lendemain, & de me prendre mesure pour un habillement complet. Cet Ouvrier le fit, mais d'une manière toute différente de celle qui est en vogue en Europe. Il prit d'abord ma hauteur

teur à l'autre d'un quart de Cercle, & puis par le moyen d'une Regle & d'un Compas, il décrivit sur le papier toutes les dimensions de mon corps. & six jours après il m'aporta mes habits parfaitement mal faits, parce qu'il s'étoit mépris dans une Figure: Mais ce qui me consola, c'est que je remarquai que ces sortes d'accidens étoient fort ordinaires, & qu'on ne s'en mettoit guères en peine.

Pendant qu'on travailloit à mes habits, & durant une petite indisposition, qui ensuite me tint encore quelques jours au Logis, j'ajoûtai un grand nombre de mots à mon Dictionnaire; & quand après cela j'allai à la Cour, je fus capable d'entendre plusieurs choses que le Roi me disoit, & de lui répondre tellement quellement. Sa Majesté avoit ordonné que le mouvement de l'Isle seroit dirigé au Nord-Est, vers le point vertical au-dessus de *Lagado*, la Capitale de tout le Royaume. Cette Ville étoit à la distance de quatre-vingt dix lieuës, & nôtre Voyage ne dura que quatre jours & demi: cependant je puis protester que pendant tout ce tems je ne m'aperçus pas que nôtre Isle eût le moindre mouvement.

Elle s'arrêta, par l'ordre que Sa Majesté en avoit donné, sur quelques Villes, dont les Habitans avoient quelques Placets à présenter. Pour cet effet on faisoit descendre plusieurs Ficelles avec quelques poids attachez au bout. Le peuple mettoit à ces Ficelles ses Placets, qu'on tiroit ensuite en haut. Quelquefois nous recevions d'en bas du

du Vin & des Provifions, par le moyen de quelques poulies.

Ce que je fçavois en Mathématiques me fut d'un grand fecours pour aprendre leur Langue, dont la plûpart des termes ont raport à cette Science & à la Mufique, dans laquelle je puis me vanter de n'être pas tout-à-fait ignorant. Les Lignes & les Figures font les objets continuels de leurs méditations. S'ils veulent, par exemple, loüer la beauté d'une Femme ou de quelqu'autre Animal, ils font entrer dans leur Eloge des Rhomboides, des Cercles, des Parallélogrammes, des Ellipfes, & d'autres Figures Géometriques, ou bien des termes de Mufique. J'obfervai dans la Cuifine du Roi toutes fortes d'Inftrumens de Mathématiques & de Mufique, dont les Figures fervent de modèle aux Mets qui doivent être fervis fur la Table de Sa Majefté.

Leurs Maifons font mal bâties, & j'ai remarqué qu'il n'y avoit dans aucun de leurs Apartemens un feul Angle droit, ce qui vient du mépris qu'ils ont pour la Géométrie pratique, qu'ils rejettent comme trop méchanique ; & par malheur leurs Architectes n'ont pas l'efprit de comprendre leurs démonftrations abftraites ; ftupidité dont les Bâtimens pâtiffent.

Les *Laputiens* font généralement mauvais Raifonneurs, & fort contredifans, excepté quand il leur arrive d'avoir raifon, ce qui eft fort rare Imagination & invention font des chofes qu'ils ne connoiffent pas, & pour lefquelles ils n'ont pas même de Termes

mes dans leur Langue; toutes les penſées de leurs ames étant bornées & en quelque ſorte conſacrées aux deux ſciences dont je viens de faire mention.

La plûpart d'entre eux, & principalement ceux qui s'apliquent à l'étude de l'Aſtronomie, ſont grands Partiſans de l'Aſtrologie judiciaire, quoi qu'ils ayent honte de l'avoüer publiquement. Mais ce que j'admirai principalement, & ce qui me parut en même tems incompréhenſible, eſt leur extrême curioſité pour les Affaires Politiques, & leur éternelle fureur de prononcer & de diſputer ſur tout ce qui regarde le Gouvernement & l'Etat. J'ai remarqué à la vérité que c'étoit une maladie ordinaire à la plûpart des Mathématiciens que j'ai connus en Europe, mais cela n'empêche pas que je ne ſçache point quel raport il peut y avoir entre cette manie & leur profeſſion, à moins qu'ils ne ſupoſent que, comme un petit cercle n'a pas plus de dégrez qu'un grand, il s'enſuive qu'il ne faille pas plus d'habileté pour gouverner le Monde, que pour tourner un Globe en différens ſens. Mais je ſuis plus porté à croire que ce travers vient d'un défaut commun à la Nature humaine, qui nous rend le plus curieux des affaires qui nous concernent le moins, & pour leſquelles nous avons le moins de talent.

Ce Peuple eſt dans des inquiétudes perpétuelles, ne goûtant jamais un ſeul inſtant du répos; & leurs inquiétudes viennent de cauſes qui n'affectent point du tout le reſte des hommes. Ils craignent qu'il n'arrive

de

de certains changemens dans les corps Celeſtes. Par exemple, que la Terre, ſi le Soleil continue toûjours à s'en aprocher, avec le tems ne vienne à être engloutie dans cet Aſtre. Que la ſuperficie du Soleil ne ſoit peu-à-peu couverte d'une croute, qui l'empêche enfin de nous faire part de ſa chaleur & de ſa lumiére. Ils content qu'il ne s'en eſt que peu falu que la dernière Comète qui a paru n'ait donné contre nôtre Terre, ce qui l'auroit infailliblement réduite en cendres ; & que celle qui doit paroître la première, ce qui ſera dans trente & un an, ſuivant leur calcul, la doit détruire ſelon toutes les aparences : Car dans ſon périhélie elle doit aſſez aprocher du Soleil pour concevoir un dégré de chaleur dix mille fois plus grand que celui d'un Fer ardent; & après avoir quitté le Soleil, traîner après elle une queuë flamboyante, qui ſera longue de plus de quatre cent mille lieuës; par laquelle ſi la Terre paſſe à la diſtance de trente mille lieuës du corps de la Comète, elle ne peut manquer d'être miſe en feu & réduite en cendres. Que le Soleil perdant chaque jour de ſes rayons ſans recevoir quelque Aliment qui repare cette perte, s'éteindra à la fin comme une Chandelle, ce qui emportera néceſſairement la deſtruction de nôtre Terre, & de toutes les Planètes qui empruntent leur lumière de lui.

Ces ſortes de frayeurs leur donnent ſi peu de relâche, qu'ils ne ſçauroient jamais dormir tranquillement, ni goûter les douceurs ordinaires de la vie. Quand ils ren-

contrent le matin quelques-uns de leurs Amis, leur première question roule sur la santé du Soleil, comment il paroissoit se porter à son coucher & à son lever, & s'il y a quelque espoir d'éviter la rencontre de la Comète prochaine. On leur voit prendre dans des conversations de ce genre, la même sorte de plaisir que les Enfans prennent à entendre raconter des Histoires de Spectres & de Revenans; Histoires qu'ils écoutent avec la plus avide curiosité, mais qui leur laissent une impression de frayeur qui les empêche de s'aller coucher.

Les Femmes de l'Isle ont beaucoup de vivacité, elles méprisent leurs Maris, & sont folles des Etrangers. C'est parmi eux que les Dames choisissent leurs Galants: Mais le mal est, qu'ils peuvent faire l'amour trop à leur aise, & avec trop de tranquillité; car l'Europe est toûjours si enfoncé dans ses méditations, que l'Amant & la Maîtresse en viendroient aux plus grandes familiaritez en sa présence, qu'il ne s'en aperçevoit pas, pourvû seulement qu'il eût du Papier & ses Instrumens, & que son Reveilleur ne fut pas à ses côtez.

Les Femmes & les Filles se plaignent amérement d'être renfermées dans cette Isle, quoi qu'à mon avis ce soit le plus beau Païs du Monde; & quoi qu'elles y vivent dans toute l'abondance imaginable, & de la manière du monde la plus magnifique, & qu'il leur soit permis de faire ce qu'elles veulent, elles meurent d'envie de voir le Monde, & de goûter les plaisirs de la Capitale, ce qui ne leur

leur eſt pas permis, à moins que d'en avoir une permiſſion particulière du Roi; & cette permiſſion n'eſt pas aiſée à obtenir, parce que la plûpart des Maris ont éprouvé combien il eſt difficile de faire revenir les Femmes de là. On m'a conté qu'une Dame du premier Rang, qui avoit pluſieurs Enfans, & qui étoit mariée au Premier Miniſtre, un des plus riches Seigneurs du Royaume, qui l'aimoit à la fureur, & avec qui elle demeuroit dans un des plus beaux Palais de l'Iſle, fit le Voyage de *Lagado* ſous prétexte que l'Air y étoit meilleur pour ſa ſanté; qu'elle s'y tint cachée pendant quelques mois, juſqu'à ce que le Roi eût envoyé contre elle une priſe de corps, & qu'on la trouva dans un Cabaret borgne, toute enguenillée, aïant mis ſes Hardes en gage pour entretenir un vieux Faquin fort laid, qui la roſſoit tous les jours, & de qui elle eut encore toutes les peines du monde de ſe ſéparer. Son Epoux la reçût avec toute la bonté poſſible, & ſans lui faire le moindre reproche; auſſi ne tarda-t-elle pas à faire une nouvelle Eſcapade, & à emporter toutes ſes pierreries, pour aller rejoindre ſon Amant, ſans qu'on en aye entendu parler depuis. Peut-être que quelqu'un de mes Lecteurs s'imaginera que je lui raconte ici une Hiſtoire Européenne ou Angloiſe. Mais je le conjure de conſidérer que les caprices du beau-Sexe ne ſont reſtreints à quelque Climat ou à quelque Nation particuliére, & qu'ils ont une uniformité plus générale que tout ce qu'on peut dire.

Dans

Dans l'efpace d'un mois j'avois fait d'affez jolis progrès dans leur Langue, & étois en état de répondre à la plûpart des Queftions du Roi, quand j'avois l'honneur de le voir. Sa Majefté ne me marqua pas la moindre curiofité touchant les Loix le Gouvernement, l'Hiftoire, la Religion, ou les Coûtumes des Païs où j'avois été ; mais borna toutes fes Demandes aux feules Mathématiques, & écouta ce que je lui dis fur ce fujet avec beaucoup de mépris & d'indifférence, quoique les deux Réveilleurs qu'il avoit à fes côtez s'acquittaffent foigneufement de leur Emploi.

## CHAPITRE III.

*Phénomène expliqué par le fecours de la Philofophie & de l'Aftronomie Moderne. Habileté des* Laputiens *dans la dernière de ces deux fciences. Méthode du Roi pour réprimer les foulévemens.*

JE demandai permiffion à ce Prince d'aller voir les curiofitez de l'Ifle, ce qu'il m'accorda fort gracieufement, en donnant ordre en même tems à mon Précepteur de m'accompagner. Ma principale envie étoit de fçavoir à quelle caufe, foit dans l'Art, foit dans la Nature, cette Ifle devoit fes différens mouvemens : & c'eft de quoi je vais à préfent faire part à mes Lecteurs.

L'Ifle

L'Isle volante & flottante est éxactement circulaire: son diamêtre est de 7837 Verges, c'est-à-dire d'environ quatre miles & demi, & par conséquent, contient dix mille acres. Elle a trois cent verges d'épaisseur, son côté inférieur est une espèce de planche de Diamant fort unie, qui s'étend jusqu'à la hauteur de plus de deux cent verges. Au dessus de cette couche de Diamant sont les différens mineraux dans l'ordre accoûtumé, & puis une enveloppe de Terreau fort gras de dix ou douze pieds d'épaissenr. La pente du côté supérieur, depuis la circonference jusqu'au centre, est la cause naturelle pourquoi les rosées & les pluyes qui tombent sur l'Isle, se rendent par des petits Ruisseaux vers le milieu, où elles sont englouties dans quatre larges Bassins, dont chacun a une demi mile de circuit, & est éloigné de deux cent verges du centre: L'Eau de ces Bassins se convertit chaque jour en vapeurs par la chaleur du Soleil, ce qui empêche qu'ils ne debordent. Sans compter, que comme il dépend du Monarque de faire monter l'Isle au-dessus de la Région des nuées & des vapeurs: il peut quand il veut, la garantir des pluyes & des rosées. Car les plus hautes nuées ne sont qu'à la distance de deux miles, de l'aveu de tous les Naturalistes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans ce Païs elles ne montent jamais qu'à cette hauteur.

Au centre de l'Isle il y a une Ouverture de cinquante verges de diamêtre; par où les Astronomes descendent dans un grand Dôme, qui se nomme à cause de cela *Flandola*

*la Gagnole*, ou la *Caverne des Aſtronomes*, ſitué à la profondeur de cent verges plus bas que la ſuperficie ſupérieure de Diamant. Dans cette Caverne brûlent continuellement vingt Lampes, dont la lumiére refléchie ſur des murailles de Diamant, a un éclat inexprimable. L'endroit eſt rempli de quarts de Cercle, de Teleſcopes, d'Aſtrolabes, & d'autres Inſtrumens Aſtronomiques. Mais l'objet le plus curieux, & duquel dépend la deſtinée de l'Iſle, eſt un Aiman d'une grandeur prodigieuſe, & d'une figure aſſez ſemblable à la Navette d'un Tiſſeran. Cet Aiman a ſix verges de longueur & trois d'épaiſſeur. Il eſt ſoutenu par un Axe de Diamant très-fort qui paſſe au milieu, & ſur lequel il tourne; & eſt dans un équilibre ſi exact que le moindre accouchement eſt capable de le mouvoir. De plus, il eſt entouré d'une Cylindre creux de Diamant, qui a quatre pieds de profondeur, autant d'épaiſſeur, & douze verges en diamêtre, placé horizontalement, & ſoutenu par huit pieds de Diamant, dont chacun a ſix verges de hauteur. Au milieu du côté concave, il y a une Rainure de douze pieds de profondeur, dans laquelle les extrémitez de l'Axe ſont placées, & tournent quand il le faut.

Il n'y a point de force qui puiſſe ôter cette pierre de ſa place, parce que le Cerceau qui l'environne, & les pieds ſur leſquels elle eſt apuyée, ſont une continuation de ce corps de Diamant qui forme le deſſus de l'Iſle.

Par le moyen de cet Aiman, on fait hauſſer

*Lapida.*

d c

D F H

E G

C

BALNIBARBI

B *Lagado.* A

*Maldonada.*

ser, baisser, & mouvoir l'Isle d'un endroit à un autre. Car, par raport à cette partie de la Terre sur laquelle l'Empire de Sa Majesté s'étend, la pierre est douée à un de ses côtez d'un pouvoir attractif, & d'un pouvoir repulsif à l'autre. En tournant le bout attractif de l'Aiman vers la Terre, l'Isle descend: & au contraire elle monte directement en haut, quand le bout repulsif regarde la Terre. Quand la position de la pierre est oblique, le mouvement de l'Isle l'est aussi. Car dans cet Aiman les forces agissent toûjours en lignes parallèles à sa direction.

Par ce mouvement oblique l'Isle est transportée vers les différens endroits de la Domination du Monarque. Pour mieux expliquer ceci, posons que *AB* soit une ligne tirée à travers du Royaume de *Balnibarbi*, que la ligne *cd* représente la Pierre d'Aiman, dont *d* soit le bout repulsif, & *c* l'attractif, l'Isle étant placée sur *C*; que la position de la Pierre soit *cd* avec le bout repulsif en bas; alors je dis, que l'Isle montrera en ligne oblique vers *D*. Quand elle sera arrivée au point *D*, que la Pierre soit tournée sur son Axe jusqu'à ce que son bout attractif soit pointé vers *E*,* je dis que l'Isle sera portée obliquement vers *E*; ou si la Pierre est de nouveau tournée sur son Axe jusqu'à ce qu'elle soit dans la position *EF* avec son bout repulsif en bas, l'Isle montrera obliquement vers *F*, ou si l'on dirige le bout attractif vers *G*, & de *G* vers *H*, en tournant la Pierre, de manière que son bout repulsif soit directement en bas. Et ainsi en changeant la situation de la Pier-

re aussi souvent qu'il est nécessaire, l'Isle monte ou descend, ou se meut en lignes plus ou moins obliques, & par là est transportée d'un endroit de la Domination à l'autre.

Mais il faut remarquer que cette Isle ne sçauroit être portée plus loin que ne s'étend l'Empire du Roi, ni montrer à la hauteur de plus de quatre miles. De quoi les Astronomes (qui ont composé de grands volumes pour expliquer les merveilles de cette pierre) rendent la raison suivante: Que la Vertu Magnétique ne s'étend pas au-delà de quatre miles, & que le Mineral qui agit sur la pierre dans les entrailles de la Terre, & dans la Mer jusqu'à six lieuës ou environ de la Côte, n'est pas répanduë par tout le Globe, mais a les mêmes Limites que la Domination du Roi, & il seroit aisé à un Prince, par le grand avantage qu'il tireroit d'une pareille situation, de reduire sous son obéïssance tous les Païs, à l'égard desquels l'Aiman de son Isle auroit les mêmes propriétez.

Quand cette pierre est parallèle à l'Horison, l'Isle est arrêtée; car dans ce cas, les deux bouts en étant à distance égale de la Terre, agissent avec égale force, l'un tirant en bas, & l'autre poussant en haut, d'où il s'ensuit qu'il ne sçauroit y avoir de mouvement.

Cet Aiman est confié aux soins de certains Astronomes, qui lui donnent de tems en tems les positions que le Monarque veut. Ils employent la plus grande portion de leur vie

à obſerver les Corps Céleſtes, ce qu'ils ſont avec des Lunettes infiniment plus excellentes que les nôtres. Cet avantage les a mis en état d'étendre leurs Découvertes beaucoup plus loin que nos Aſtronomes en Europe; puis qu'ils ont fait un Catalogue de dix mille Etoiles fixes, au lieu que le plus complet des nôtres n'en contient qu'environ la troiſiéme partie de ce nombre. Ils ont auſſi découvert deux *Satellites* de *Mars*, dont l'un eſt éloigné du centre de cette Planète de trois de ſes Diamêtres, & l'autre de cinq; celui-ci tourne ſur ſon centre en vingt-une heure & demie, & celui-là en dix; ſi bien que les quarrez de leurs tems périodiques ſont à-peu-près en même proportion avec les Cubes de leur diſtance du Centre de *Mars*, ce qui montre évidemment qu'ils ſont gouvernez par la même Loi de Gravitation, à laquelle les autres Corps Céleſtes ſont ſoumis.

Ils ont obſervé quatre-vingt & treize Comètes différentes, & marqué leurs retours périodiques avec grande exactitude. Si cela eſt bien vrai (& ils l'aſſûrent fort poſitivement) il ſeroit extrêmement à ſouhaiter que leurs Obſervations fuſſent renduës publiques, parce qu'elles pourroient ſervir à porter la Théorie des Comètes, qui juſqu'à preſent eſt fort défectueuſe, au même point de perfection, où les autres parties de l'Aſtronomie ont atteint.

Le Roi ſeroit le Prince de l'Univers le plus abſolu, s'il pouvoit ſeulement perſuader à ſes Miniſtres de s'unir étroitement a-

vec lui; mais comme les Biens de ceux-ci ſont ſituez au Continent, & qu'ils conſidérent d'ailleurs que l'Emploi de Favori eſt la choſe du monde la plus fragile, ils n'ont jamais voulu conſentir que leur Patrie fut reduite en Eſclavage.

Quand quelque Ville ſe rébelle, eſt déchirée par de violentes Factions, ou refuſe de payer au Roi les Tributs ordinaires, ce Monarque a deux méthodes de la remettre dans ſon Devoir. La première & la plus douce eſt de mettre l'Iſle au-deſſus de cette Ville & du Païs d'alentour, afin d'intercepter la pluye & la chaleur du Soleil, ce qui produit auſſi-tôt une conſternation générale, & ne tarde guères à cauſer des maladies parmi les Habitans. Que ſi leur crime le mérite, on leur jette de l'Iſle de grandes pierres, dont ils n'ont qu'un ſeul moyen de ſe garentir, qui eſt de ſe fourrer dans des Cavernes ou dans des Caves, pendant que les toits de leurs maiſons ſont mis en piéces. Mais ſi malgré cela ils continuent dans leur obſtination, ou prétendent ſe révolter, le Roi en vient au dernier Remède, qui eſt de laiſſer tomber l'Iſle directement ſur leurs Têtes, ce qui détruit en même tems les Maiſons de la Ville & ſes Habitans. Cependant, c'eſt une extrémité à laquelle ce Prince veut rarement venir, & que même il n'a jamais véritablement le deſſein d'exécuter : d'ailleurs, ſes Miniſtres n'ôſeroient jamais lui conſeiller une Action, qui non-ſeulement les rendroit odieux au Peuple, mais ruïneroit auſſi leurs propres poſſeſſions, qui ſont tou-

toutes ſituées au Continent, car l'Iſle eſt le Domaine du Roi.

Mais il y a une raiſon encore plus importante pourquoi les Rois de ce Païs ont tant d'éloignement à exécuter une ſi terrible vengéance, à moins d'une extrême néceſſité. Car ſi dans la Ville qu'on voudroit détruire, il y avoit ſeulement quelques grands Rochers, comme il y en a dans preſque toutes les grandes Citez, qui, ſelon toutes les aparences ont été bâties dans des endroits propres à empêcher une pareille Cataſtrophe; une chûte un peu forte pourroit endommager la ſurface inférieure de l'Iſle, qui, quoi qu'elle conſiſte, comme je l'ai dit, dans un ſeul Diamant de deux cent verges d'épaiſſeur, pourroit ſe caſſer par un choc trop violent, ou ſe fendre en aprochant trop des feux allumez dans les Maiſons de la Ville, comme celà arrive ſouvent aux plâques de fer ou de pierre dans nos Cheminées. Le Peuple fait tout cela à merveille, & a l'habilité de porter ſon obſtination préciſément au point où il faut, quand il s'agit de ſa Liberté ou de ſes Biens. Et le Roi quand il eſt le plus irrité, & le plus réſolu de détruire la Ville de fond en comble, ordonne qu'on faſſe deſcendre l'Iſle fort doucement, ſous prétexte de la grande tendreſſe qu'il a pour ſon Peuple; mais dans le fond, de peur de rompre la ſurface de Diamant; en quel cas tous leurs Philoſophes ſont perſuadez que la Pierre d'Aiman ne pourroit plus la ſoutenir.

Par une Loi fondamentale de ce Royaume il n'eſt permis ni au Roi ni à aucun de

ſes deux Fils aînez, de quitter l'Iſle; pour la Reine, elle en a la permiſſion, pourvû qu'elle ait paſſé l'âge d'avoir des Enfans.

## CHAPITRE IV.

*L'Auteur quitte* Laputa, *eſt conduit à* Balnibarbi, *& arrive à la Capitale. Deſcription de cette Ville & du Païs adjacent. Hoſpitalité avec laquelle il eſt reçû par un grand Seigneur. Sa converſation avec lui.*

QUoique je n'euſſe pas lieu de me plaindre de la manière dont j'étois traité dans cette Iſle, j'y étois néanmoins trop négligé, & il entroit dans cette négligence un peu de mépris; car ni le Prince ni qui que ce ſoit de ſon Peuple n'avoit de curioſité pour aucune Science, excepté les Mathématiques & la Muſique, que j'entendois très-peu en comparaiſon d'eux; ce qui étoit cauſe qu'on faiſoit très-peu de cas de moi.

D'un autre côté, aïant vû toutes les curioſitez de l'Iſle, j'avois grande envie de la quitter, parce que j'étois ſouverainement las de ce Peuple. Il eſt bien vrai qu'ils excelloient en deux Sciences pour leſquelles j'ai toûjours eu beaucoup d'eſtime, & dans leſquelles j'ôſe dire n'être pas tout-à-fait ignorant, mais en récompenſe ils étoient con-

ti-

tinuellement si fort enfoncez dans leurs spéculations, qu'il est impossible de trouver des gens d'un commerce plus désagréable. Je ne fréquentois que des Femmes, des Marchands, des Réveilleurs & des Pages de Cour, pendant les deux mois que je passai là, ce qui me fit tomber à la fin dans un mépris général: Mais qu'y faire. C'étoient les seules personnes dont je pouvois recevoir une réponse raisonnable.

A force d'aplication, j'avois déja fait de grands progrès dans la connoissance de leur Langue. J'étois las d'être confiné dans une Isle où je ne faisois une si sotte figure, & résolus de la quitter à la première occasion.

Il y avoit à la Cour un grand Seigneur, assez proche parent du Roi, & respecté pour cette seule raison. Il passoit parmi eux pour le personnage le plus stupide & le plus ignorant de tout le Royaume. Il avoit rendu plusieurs fois de grands services à la Couronne, & possédoit d'excellentes qualitez de cœur & d'esprit, mais il avoit une si mauvaise oreille pour la Musique, que ses Ennemis l'accusoient d'avoir souvent battu la mesure à faux. On ne sçauroit croire les peines que ses Précepteurs avoient euës à lui démontrer une seule proposition de Géometrie, & qui étoit encore des plus aisées. Il me donna plusieurs marques de Bienveüillance, me fit souvent l'honneur de me venir voir, & me pria de l'informer des Affaires de l'Europe, aussi-bien que des Loix, des Coûtumes, & des Sciences qui sont en vogue dans les diffé-

rens Païs où j'avois voyagé Il m'écoûta avec une extrême attention, & fit d'excellentes Remarques ſur tout ce que je lui dis. Le Rang qu'il tenoit à la Cour, l'obligeoit à avoir deux Réveilleurs à ſes gages, mais il ne s'en ſervoit jamais, excepté en préſence du Roi, ou dans quelques viſites de Cérémonie, & les faiſoit toûjours ſortir quand nous étions ſeuls enſemble.

Je priai ce Seigneur d'intercéder en ma faveur auprès du Roi pour qu'il me permit de partir ; il ſe chargea de la Commiſſion, quoique, à ce qu'il eût la bonté de me dire, à regrèt : car il m'avoit fait pluſieurs offres très-avantageuſes, que je refuſai néanmoins avec mille proteſtations d'une éternelle reconnoiſſance.

Le ſeiziéme de Février je pris congé de Sa Majeſté & de toute ſa Cour. Le Roi me fit un préſent de la valeur de deux cent guinées, & mon Protecteur ſon Parent m'en fit un plus conſidérable encore, auquel il joignit une Lettre de Recommandation pour un Ami qu'il avoit à *Lagado*, la Capitale. L'Iſle étant alors au-deſſus d'une Montagne, qui n'étoit qu'à la diſtance de deux miles de cette Ville, je fus deſcendu de la plus baſſe Gallerie, de la même manière dont on m'y avoit tiré.

Le Continent, pour autant que s'étend la Domination du Monarque de l'*Iſle Flottante*, porte le nom général de *Balnibarbi*, & la Capitale, comme je l'ai déja dit, ſe nomme *Lagado*. Je n'eus pas un médiocre plai-

plaisir de me trouver en Terre ferme. Je me promenai vers la Ville sans rien craindre, étant habillé comme un des Naturels du Païs, & sçachant assez la Langue pour me faire entendre d'eux. Je trouvai facilement la Maison de celui à qui j'étois recommandé, & lui présentai la Lettre de son Ami. Il est impossible de recevoir quelqu'un d'une manière plus obligeante que ne le fit ce Seigneur, qui s'apelloit *Munodi*; il me fit donner un Apartement chez lui, où je restai pendant tout le tems que je passai à *Lagado*.

Le lendemain de mon arrivée il me prit dans son Chariot pour voir la Ville, qui est environ à moitié aussi grande que celle de Londres, mais les Maisons en sont mal bâties, & tombent presque toutes en ruïnes.

Le Peuple marche vîte dans les Ruës, a l'Air égaré, & n'est presque habillé que de guenilles. Nous passâmes par une des portes de la Ville, & fîmes trois miles dans le Païs, où je vis plusieurs Laboureurs qui remuoient la Terre avec differentes sortes d'Instrumens, mais jamais je ne pûs deviner quel étoit leur dessein, ni n'aperçûs en aucun endroit du Bled ou de l'Herbe, quoique le Terroir parut y être excellent. Ce que je venois de voir dans la Ville, & ce que je voyois à la Campagne, me fit prendre la hardiesse de demander à mon Conducteur qu'il voulut m'expliquer ce que signifioit ce nombre prodigieux de Têtes & de Mains occupées, tant

dans les Ruës que dans les Champs, parce que je ne m'apercevois pas qu'il en résultât quelque chose; mais qu'au contraire, je n'avois jamais vû de Terroir plus mal cultivé, de Maisons si mal bâties, & qui tombassent plus en ruïnes, ou un Peuple dont la contenance & l'habillement exprimassent une plus profonde misére. Ce *Munodi* étoit un Seigneur du premier Rang, & avoit été pendant quelques années Gouverneur de *Lagado*, mais une Cabale de Ministres lui avoit fait ôter le Gouvernement. Cependant le Roi le traitoit toûjours avec beaucoup de bonté, comme un Sujet fort bien intentionné, mais très-petit génie.

Quand je lui fis cette censure du Païs & de ses Habitans, il ne me répondit rien, sinon, que je n'avois pas été assez long-tems parmi eux pour être en état de former quelque jugement; & que chaque Nation du Monde a ses Coûtumes, avec quelques autres Lieux communs du même genre. Mais quand nous fûmes de retour à son Palais, il me demanda ce qu'il me sembloit de ce Bâtiment, quels défauts j'y avois remarquez, & ce que je disois de l'Air & de l'Habillement de ses Domestiques. Il ne couroit pas grand risque en me faisant ces sortes de questions, parce que tout ce qui étoit chez lui étoit de la plus grande Regularité, & de la dernière Magnificence. Je répondis que la Sagesse, la Qualité & les Richesses de son Excellence l'avoient mise à couvert des Défauts que la Folie & la Gueuserie avoient produits dans

les autres. Il dit que si je voulois l'accompaguer à sa Maison de Campagne, qui étoit à la distance de vingt miles de la Capitale, & où ses Biens étoient situez, nous aurions le loisir de causer plus à nôtre aise sur ce sujet. Je lui répondis, que j'étois entiérement à ses ordres: & nôtre petit Voyage ne fut renvoyé qu'au lendemain.

Pendant que nous étions en chemin, il me fit remarquer les différentes méthodes dont les Fermiers se servent pour cultiver & pour faire profiter leurs Terres: Méthodes qui me parurent absolument incompréhensibles; car excepté quelques endroits, en fort petit nombre, je ne vis nulle part aucun Tuyau de Bled, ni pas même le moindre brin d'Herbe. Mais trois heures après ce fut toute autre chose; nous vînmes dans le plus beau Païs du Monde. Des Maisons de Fermiers bien bâties, y étoient à une petite distance les unes des autres: les Champs bordez de hayes, contenoient des Vignes, du Bled, ou des Prairies. Je ne me souvenois pas d'avoir jamais rien vû de plus charmant. Son Excellence remarqua la joye qui venoit de se joindre sur mon visage, & me dit en soûriant, que c'étoit-là où commençoient ses Terres, & que nous passerions toûjours dessus jusqu'à ce que nous fussions arrivez à sa maison. Que les gens du Païs le tournoient en ridicule & le méprisoient, à cause qu'il ne prenoit pas mieux soin de ses affaires, & donnoit à tout le Royaume un si pernicieux Exemple, qui cependant n'étoit suivi que de très-peu de personnes.

Nous arrivâmes enfin à la maison, qui étoit un superbe Bâtiment, construit suivant les meilleures règles de l'ancienne Architectures: Fontaines, Jardins, Promenades, Avenuës, Grottes, tout étoit fait & disposé avec jugement & avec goût. Je loüois chaque chose que je voyois, sans que son Excellence fit semblant de le remarquer; mais après soûpé, quand nous fûmes seuls, il me dit d'un air mélancholique, qu'il étoit dans l'apréhension qu'on ne l'obligeât de faire jetter en bas ses Maisons en Ville & à la Campagne, pour les rebâtir à la nouvelle mode: de détruire toutes ses Plantations, pour en faire d'autres dans la forme prescrite par l'usage moderne: & de donner les mêmes ordres à tous ses Fermiers: qu'à moins de cela il s'exposeroit à être accusé d'Orgueil, d'Esprit de singularité, d'Affectation, d'Ignorance & de Caprice, & s'attireroit peut-être la colère & l'indignation de Sa Majesté.

Il ajoûta, que l'Admiration que je paroissois avoir, s'évanouïroit bientôt, quand il m'auroit informé de quelques particularitez, dont selon toutes les aparences, on ne m'avoit pas instruit à la Cour: les gens y étant trop occupez de leurs propres spéculations, pour se mettre en peine de ce qui se passe ici bas.

Il y a environ quarante ans, me dit-il, que quelques personnes firent le Voyage de *Laputa*, soit pour affaires, soit par plaisir, & après y avoir passé cinq mois, revinrent avec une assez legére teinture des Mathématiques,

tiques, mais pleins d'efprits volatils acquis dans cette Region Aërienne. Que ces perfonnes étant de retour, commencérent à blâmer tout fans exception, & formérent le deffein de mettre les Arts, les Sciences, le Langage & les Méchaniques fur un nouveau pied. Pour cet effet, ils firent enforte d'obtenir des Lettres Patentes pour l'érection d'une Académie de Faifeurs de Projets à *Lagado*; & cette efpèce de maladie fut fi contagieufe, que bientôt il n'y eût pas une feule Ville tant foit peu confidérable dans le Royaume, qui n'eût fon Académie particulière. Dans ces Colléges, les Profeffeurs inventent de nouvelles manières de cultiver les Terres, & de bâtir des Maifons, auffi-bien que de nouveaux Inftrumens pour tous les Métiers, & pour les Manufactures: Inftrumens fi admirables, qu'en s'en fervant un feul Homme eft capable de faire l'ouvrage de dix, & un Palais peut être bâti dans une femaine, de Matériaux fi durables qu'il ne foit pas néceffaire d'y faire jamais la moindre réparation. Ils cherchent auffi des méthodes pour faire mourir tous les Fruits de la Terre dans quelque Saifon que ce foit, & pour les faire devenir cent fois plus gros qu'ils ne font à préfent. Le feul inconvénient qu'il y a, c'eft qu'aucun de ces Projets n'eft encore bien perfectionné, & que pendant ce tems-là tout le Païs eft dans un état déplorable, que les Maifons tombent en ruïnes, & que le Peuple fe trouve fans nourriture & fans habits. Ce qui, bien loin de les décourager, ne fert qu'à allumer davanta-

ge en eux la Fureur des Projets. Que pour lui, qui n'étoit pas un esprit entreprenant, il étoit content de suivre le chemin battu, de vivre dans les Maisons que ses Ancêtres avoient bâties, & de ne rien innover dans la plûpart des choses de la vie. Que quelques personnes de qualité, & quelques autres de moindre rang, étoient dans les mêmes sentimens que lui, mais qu'on les regardoit d'un œil de mépris, comme étant des Ignorans & de mauvais Citoïens, qui préféroient leur commodité particulière à l'avantage général du Païs.

Ce Seigneur ajoûta, qu'il ne vouloit pas, en entrant dans un plus grand détail, diminuer le plaisir que je prendrois à visiter leur grande Académie, où il me conseilloit d'aller. Il me pria seulement de jetter les yeux sur un Edifice ruïné, qui étoit sur le penchant d'une Montagne à trois miles de nous, & dont voici l'Histoire. J'avois, continua-t il, à une demi mile de ma Maison un fort bon Moulin, qui tournoit par le moyen d'une assez grande Riviére, & dont je tirois, aussi-bien que mes Fermiers, tout l'usage que nous en pouvions souhaiter. Il y a environ sept ans qu'une Société de ces Faiseurs de Projets vint me proposer de détruire ce Moulin, & d'en bâtir une autre sur le côté de cette Montagne, au haut de laquelle, disoient-ils, il falloit faire un Canal, qui seroit une manière de Reservoir, dans lequel on feroit venir l'eau par le moyen de plusieurs Tuyaux, & qui pourroit ensuite en fournir au Moulin. Parce que le Vent & l'Air donnoient

noient à l'Eau quand elle eſt ſur une hauteur, un nouveau dégré d'agitation, & par cela même la rendent plus propre au mouvement. Et parce que l'Eau deſcendant plus en pente pouvoit plus aiſément faire aller le Moulin que ne feroit une Rivière dont le cours eſt plus de niveau. Et comme je n'étois pas alors fort bien en Cour, pourſuivit-il, & que d'ailleurs pluſieurs de mes Amis m'en preſſoient, je ſouſcrivis au Projet ; & après avoir fait travailler une centaine d'hommes pendant deux ans, l'Ouvrage manqua ; & les Faiſeurs de Projets ſe retirérent, rejettant le manque du ſuccès ſur moi, & conjurant tous ceux qui avoient des Moulins à Eau ſur des Rivières, d'en faire bâtir ſur quelque Montagne, pour me convaincre par expérience du tort que je me faiſois.

Peu de jours après nous fûmes de retour à la Ville, & ſon Excellence conſidérant qu'il n'étoit pas en fort bonne odeur à l'Académie, ne voulut pas y aller avec moi, mais me recommanda à un de ſes Amis pour m'y accompagner. Il me dépeignit à cet Ami comme un grand Admirateur de Projets, extraordinairement curieux, & fort crédule, ce qui étoit un peu vrai, car j'avois fait moi-même autrefois quelques Projets ridicules.

# CHAPITRE V.

*L'Auteur obtient la permiſſion de voir la grande Académie de* Lagado. *Ample Deſcription de cette Académie. Arts auxquels les Profeſſeurs s'y employent.*

CEtte Académie n'eſt pas un ſeul Bâtiment, mais une ſuite de pluſieurs Maiſons des deux côtez d'une Ruë, qui étant devenuë déſerte, a été deſtinée à ſervir de demeure aux Académiciens.

Je fus fort honnêtement reçû par le Recteur. Chaque Chambre contenoit un ou pluſieurs Faiſeurs de Projets, & je crois qu'il y avoit bien cinq cent Chambres en tout.

Le premier Homme que je vis avoit l'air défait, le viſage & les mains pleines de ſuye, les cheveux mal peignez, la barbe longue, & étoit d'ailleurs tout enguenillé. Ses Habits, ſa Chemiſe, & ſa Peau étoient préciſément de la même couleur. Il avoit employé huit ans à préparer des Concombres pour en tirer les Rayons du Soleil, qu'il avoit deſſein de mettre dans des vaſes ſcellez Hermétiquement, afin de s'en ſervir à rechauffer l'Air dans des Etez peu favorables. Il me dit, qu'il ne doutoit nullement que dans huit ans, il ne fut en état de fournir une raiſonnable quantité de ces Rayons au Jar-

Jardin du Gouverneur; mais il se plaignoit que ses gages étoient fort médiocres, & me pria de lui donner quelque petite chose pour l'encourager dans son travail, & pour le dédommager un peu de l'excessive cherté dont les Concombres avoient été l'année précédente. Je lui fis un petit présent, car le Seigneur chez qui j'avois logé m'avoit pourvû de quelque argent dans cette vuë, parce qu'il sçavoit que c'étoit leur coûtume de demander honnêtement l'Aumône, à tous ceux qui venoient les voir.

J'entrai dans une autre Chambre, mais je fus sur le point de m'en retourner sur mes pas, à cause de l'horrible puanteur que je sentis en y mettant les pieds. Mon Conducteur me poussa en avant, & me fit signe de ne faire paroître aucune marque d'Aversion ou de Dégout, parce que cela seroit regardé comme une cruelle offense. Je le crus & poussai la politesse jusqu'à ne me pas seulement boucher le nez. Celui qui logeoit dans cette Cellule étoit le plus ancien Etudiant de l'Académie. Ses Mains & ses Habits étoient tous brodez d'Ordure. Quand je lui fus présenté, il me serra tendrement entre ses bras (honnêteté dont je l'aurois volontiers dispensé). Dès le premier instant qu'il étoit entré dans l'Académie, il s'étoit apliqué à remettre les Excrémens humains dans leur état primitif, en en séparant cette espèce de Teinture qu'y donne la Bile, en en faisant exhaler l'odeur, & en en ôtant la Salive. La Société lui payoit chaque Semaine une manière de Revenu, qui consistoit dans un

Vaif-

Vaiſſeau rempli d'ordure humaine, pour continuer à faire ces expériences.

Je vis un autre qui travailloit à calciner de la Glace pour en faire de la poudre à Canon, le même me montra un Traité qu'il avoit composé ſur la malléabilité du Feu, & qu'il avoit deſſein de publier. Il y avoit là auſſi un Architecte très-ingénieux, qui avoit inventé une nouvelle Méthode de bâtir des Maiſons, en commençant par le Toit & en finiſſant par les Fondemens, ce qu'il juſtifioit par l'exemple de deux inſectes fort prudens, la Mouche à Miel & l'Araignée.

Dans un autre Apartement je vis un Homme qui étoit né aveugle, & qui avoit avec lui pluſieurs Aprentifs aveugles auſſi. Leur Emploi conſiſtoit à mêler pour les Peintres des couleurs que leur Maître leur enſeignoit à diſtinguer par le moyen de l'atouchement & du goût. Ils réüſſirent aſſez mal pendant le tems que j'étois-là, & leur Profeſſeur même s'y trompa preſque toûjours.

Mais tous les Projets dont je viens de parler ne ſont rien en comparaiſon de celui dont je vais faire part à mes Lecteurs. Un de ces Ingénieux Académiciens avoit trouvé l'Art de labourer la Terre avec des Pourceaux, pour épargner la dépenſe qu'il faut faire en Charuës, en Bœufs, & en Ouvriers. Voici ſa Méthode. Dans un Acre de Terre il faut enterrer à ſix pouces de diſtance les uns des autres, & à huit de profondeur, un bon nombre de Glands ou de Dattes, que ces Animaux aiment beaucoup: Après

cela il faut en conduire cinq ou ſix cent dans l'endroit où ces Glands ſont enterrez; or ils n'y feront pas plûtôt qu'ils foüilleront toute la Terre en cherchant leur Nourriture, & qu'ils la rendront propre à être enſemencée, l'engraiſſant en même tems de leur fiente: A la vérité, après pluſieurs expériences réïtérées, on a trouvé qu'il en coûtoit beaucoup de peine, ſans qu'on eût encore vû de Moiſſon Cependant on ne doute nullement que cette invention ne puiſſe encore être extrêmement perfectionnée.

Je me rendis dans une autre Chambre, qui étoit tapiſſée par tout de Toiles d'Araignées, excepté un petit paſſage fort étroit par où l'Artiſte pouvoit entrer & ſortir. Quand il me vît, il me cria à haute voix de ne pas toucher à ſes Toiles. Quelle fatale Erreur, me dit-il, qu'on ſe ſoit ſervi pendant ſi longtems de Vers-à-ſoye, pendant que nous avons à foiſon des Animaux Domeſtiques, qui ſont infiniment meilleurs que ces Vers! D'ailleurs, ajoûta-t-il, en ſe ſervant d'Araignées, on n'auroit pas à craindre l'incommodité que cauſe la mort des Vers-à-ſoye, dont je fus entiérement convaincu, quand il me montra un nombre prodigieux de Mouches admirablement colorées, dont il nourriſſoit ſes Araignées, nous aſſurant, que les Toiles en recevroient quelque teinture; & que comme il en avoit de toutes les couleurs, il ſe flattoit de tirer de grands profits de cette Invention, dès qu'il ſeroit venu à bout de nourrir ſes Mouches de certaines Gommes, Huiles, & autres matières glutineu-

neuſes, pour donner de la force & de la conſiſtance aux Fils. Un autre Académicien, qui étoit Aſtronome, avoit entrepris de placer un Cadran ſur la Giroüette de la Maiſon-de-Ville, en ajuſtant le mouvement annuel & journalier de la Terre & du Soleil, de manière qu'ils répondiſſent exactement à tous les Mouvemens accidentels que le vent feroit faire à la Giroüette. Il m'arriva de me plaindre à mon Conducteur d'une petite attaque de Colique, ſur quoi il me conduiſit dans l'Apartement d'un grand Médecin, qui s'étoit rendu fameux par la manière de guérir cette Maladie. Voici ſa Méthode. Il rempliſſoit d'Air une Seringue d'une énorme taille: Cet Air il le déchargeoit dans le corps du Patient; après cela il retiroit l'inſtrument pour le remplir de nouveau d'air, & à peine avoit-il fait ce Manége trois ou quatre fois, que le vent dont le corps du Patient venoit d'être rempli, forçoit celui qui avoit cauſé la maladie à ſortir, d'où s'enſuivoit la guériſon du Malade. Il en fit l'épreuve en ma préſence ſur un Chien, qui ne ſe plaignoit pas d'avoir la Colique, mais qui en récompenſe en fut préſervé pour toûjours, car à la ſeconde décharge de la Seringue le pauvre Animal créva. Nous laiſſâmes le Docteur fort occupé à lui rendre la vie en faiſant ſortir le trop d'Air, mais je doute qu'il ait réüſſi dans cette Opération.

Je parcourus pluſieurs autres Apartemens, mais ce que j'y vis n'étant pas ſi important que ce que je viens de raconter, mes Lecteurs

teurs

teurs me pardonneront aiſément de le paſſer ſous ſilence.

Je n'avois vû juſqu'alors qu'un côté de l'Académie, l'autre étant habité par ceux qui s'apliquent à l'avancement des Sciences ſpéculatives, dont je dirai quelques mots, après avoir auparavant fait mention d'un Illuſtre Perſonnage, qu'on nomme parmi eux l'*Artiſte Univerſel*. Il nous dit, qu'il s'étoit apliqué pendant l'eſpace de trente ans à chercher les moyens de prolonger la vie humaine. Il avoit deux grandes Chambres pleines de mille curioſitez, & cinquante Hommes travailloient ſous lui: les uns condenſoient l'Air dans une Vaſe, & avoient l'Art d'ôter de cet Air toutes les particules de Nitre ou d'Eau qui pouvoient s'y trouver; d'autres amoliſſoient des piéces de Marbre pour en faire des Oreillets & des Couſſins. L'Artiſte lui-même étoit alors occupé de deux grands Projets. Le premier conſiſtoit à enſémencer une Terre de Paille, dans laquelle, diſoit-il, étoit contenuë la véritable Vertu Productrice, ce qu'il démontroit par pluſieurs Raiſonnemens, que je n'eus pas l'eſprit de comprendre. L'autre Invention tendoit à empêcher, qu'il ne vint de la Laine aux jeunes Agneaux, ce qu'il ſe flattoit de faire par le moyen de quelques Gommes & de quelques Minéraux apliquez extérieurement ſur leur peau, & il eſpéroit que dans quelque tems une Race de Brebis nuës ſeroit repanduë par tout le Royaume.

Nous fîmes un Tour à l'autre côté de l'Académie, où, comme je l'ai déja dit, les

les Faiſeurs de Projets en Sciences ſpéculatives avoient leur Réſidence.

Le premier Profeſſeur que je vis ſe tenoit dans un grand Apartement, & avoit quarante Ecoliers autour de lui. Après les premiers Complimens, remarquant que je regardois avec attention une Machine, qui occupoit preſque toute la Chambre, il dit que j'étois peut-être ſurpris de ce qu'il avoit formé le deſſein de ſe ſervir d'Opérations Méchaniques pour l'augmentation des Connoiſſances ſpéculatives. Mais que le Public ne tarderoit guères à ſentir l'utilité de cette Méthode, & qu'il ſe flattoit que jamais Homme n'avoit rien inventé de plus beau. Perſonne n'ignore, pourſuivit-il, combien eſt laborieuſe la Méthode ordinaire d'acquérir de certaines Sciences; au lieu que par l'invention dont je vous parle, l'Homme du monde le plus ignorant, peut, avec peu de peine & preſque point de dépenſe, écrire ſur la Philoſophie, la Poëſie, la Politique, les Loix, les Mathématiques, & la Théologie; & cela ſans avoir ni Génie ni Etude. Il me fit aprocher alors de la Machine, que ſes Diſciples rangez en ordre, environnoient de tous côtez. Elle avoit vingt pieds en quarré, & étoit placée au milieu de la Chambre. Sa ſuperficie étoit compoſée de différentes piéces de Bois, d'environ la groſſeur d'un Dé à jouër; mais les unes un peu plus larges que les autres. Elles étoient toutes attachées enſemble par des Fils fort déliez. Ces morceaux de Bois étoient couverts de papier exactement apliqué ſur chaque Quarré, &

ſur

ſur ces papiers étoient écrits tous les mots de leur Langue dans leurs différens Modes, Tems, & Déclinaiſons, mais ſans aucun ordre. Le Profeſſeur me pria d'être attentif, parce qu'il alloit mettre ſa Machine en Oeuvre. Il y avoit quarante Manches de Fer attachez autour de la Machine, dont ſes Diſciples par ſon ordre empoignérent chacun un; après cela par un tour de main qu'ils leur donnérent, je vis que toute la diſpoſition des mots étoit entiérement changée. Il commanda alors à trente ſix de ſes Ecoliers de lire tout bas les différentes lignes qui venoient de paroître ſur la Machine. Que s'ils trouvoient trois ou quatre mots enſemble qui pouvoient former une partie de phraſe, ils étoient obligez de les dicter aux quatre autres Garçons qui étoient les Sécretaires. Cet Ouvrage étoit repété trois ou quatre fois, & à chaque fois les Mots ſe trouvoient diſpoſez d'une nouvelle manière. Les jeunes Etudiants employoient ſix heures par jour à ce Travail, & le Profeſſeur me montra pluſieurs Folio, qu'il avoit compoſez de différentes Phraſes imparfaites, qu'il avoit deſſein de coudre enſemble, pour faire un jour de tous ces riches matériaux un ſyſtême complet de tous les Arts & de toutes les Sciences: Deſſein, diſoit-il, qui pourroit être exécuté avec beaucoup plus de facilité & de promptitude, ſi le Public vouloit créer un Fonds pour faire conſtruire & mettre en œuvre cinq cent de ces Machines dans *Lagado*, & ordonner aux Directeurs de mettre enſemble toutes leurs Collections.

Il m'aſſûra que depuis ſa Jeuneſſe il avoit conſacré toutes ſes penſées à cette invention, qu'aucun mot de la Langue n'étoit oublié dans ſa Machine, & qu'il avoit fait le calcul le plus exact de la proportion générale qu'il y a entre les nombres des Particules, des Noms, des Verbes, & des autres parties du Langage.

Je fis les plus humbles remercimens à cet Illuſtre Perſonnage de la facilité avec laquelle il venoit de me faire part d'un ſi beau Deſſein, & lui promis, que ſi j'avois jamais le bonheur de revoir ma Patrie, je lui rendrois la juſtice de le reconnoître pour ſeul Inventeur de cette merveilleuſe Machine, dont je lui demandai la permiſſion de tracer la forme ſur du papier; il le voulut bien, & c'eſt à ſa complaiſance que le Lecteur a l'obligation de la Figure ci-jointe. Je lui dis que quoique ce ſoit la coûtume de nos Sçavans en Europe, de ſe faire honneur des Inventions d'autrui, d'où il leur revenoit au moins cet Avantage, que ce devenoit un ſujet de controverſe, lequel étoit le véritable Inventeur; il pouvoit néanmoins être ſûr qu'à l'égard de la Machine que je venois de voir, perſonne ne lui diſputeroit la gloire de l'invention.

Nous allâmes enſuite à l'Ecole de Langage, où trois Profeſſeurs déliberoient enſemble ſur les moyens de perfectionner la Langue de leur Païs.

Le premier Projet étoit d'abréger les Diſcours, en ne laiſſant qu'une ſyllabe à tous les mots qui en avoient pluſieurs, & en retran-

tran-

tranchant les Verbes & les Participes, parce qu'à le bien examiner, toutes choses imaginables ne sont que des noms.

Mais, dit un des autres, ne vaudroit-il pas mieux retrancher absolument tous les mots? Pour faire mieux goûter ce Projet, il prouva que la santé & l'amour de la brièveté y trouveroient également leur compte. Car il est incontestable, que chaque mot que nous prononçons use tant soit peu nos poumons, & par conséquent hâte nôtre mort. C'est pourquoi il proposoit comme un bon expédient, que puisque les mots ne sont que les noms des *choses*, il seroit plus raisonnable que chacun portât avec soi les choses dont il voudroit discourir. Et cette Invention auroit certainement eu lieu, au grand contentement de celui qui l'avoit trouvée, si les Femmes, de concert avec le profane Vulgaire, n'avoient menacé de se révolter, si on ne leur permettoit de se servir de leur Langue pour parler, à la manière de leurs Ayeux. Tant il est vrai que le commun Peuple est un Ennemi irréconciliable de tout ce qu'on apelle Science. Cependant, plusieurs Hommes très-sages & très-sçavans suivant la nouvelle Méthode de s'exprimer par *choses*, Méthode qui a pourtant un petit inconvénient; c'est que, quand un Homme a plusieurs affaires, & de différente sorte, il est obligé de porter avec lui une quantité beaucoup plus considérable de *choses*, à moins qu'il n'ait les moyens d'entretenir quelques Valets qui le déchargent de cette peine. J'ai quelquefois vû deux de ces Sages presque af-

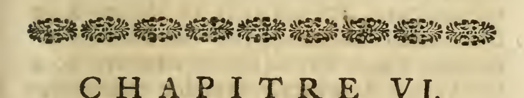
laiſſez ſous le poids de leurs fardeaux, comme les Colporteurs parmi nous: Quand ces Meſſieurs ſe rencontroient en ruë, ils mettoient leurs paquets à Terre, & en en tirant les piéces l'une après l'autre, ils étoient en état de ſoutenir la converſation pendant une heure entiére, après quoi chacun ramaſſoit ſes piéces, & s'étant entr'aidez à ſe mettre leurs charges ſur le dos, ils prenoient congé l'un de l'autre.

Mais pour de moins longues converſations, on peut facilement mettre ſous le bras ou dans ſes poches tout ce dont on a beſoin, & quand on eſt chez ſoi, on ne ſçauroit y être embarraſſé; Voilà pourquoi la Chambre où s'aſſemblent ceux chez qui cet Art eſt en uſage, eſt pleine de toutes les choſes qui ſont néceſſaires pour ſoutenir de ſi ingénieux Entretiens.

Un autre grand Avantage qu'on pourroit retirer de cette Invention, c'eſt que par là on a une eſpéce de Langage Univerſel, entendu par toutes les Nations Civiliſées, dont généralement tous les Meubles & tous les Utencilles ſont entiérement ſemblables aux nôtres. Par là auſſi des Ambaſſadeurs pourroient traiter avec des Princes Etrangers, ou avec des Miniſtres d'Etat, dont ils ignoreroient la Langue.

Je viſitai enſuite l'Ecole de Mathématique, où je vis un Maître, qui pour enſeigner cette Science à ſes Diſciples, ſe ſervoit d'une méthode qui me parut un peu bizarre. La propoſition & la démonſtration ſont écrites en caractères fort liſibles ſur une Oublie très-

très-mince, avec de l'encre composée d'une Teinture Céphalique. Cette Oublie l'Etudiant doit l'avaler à jeûn, & pendant les trois jours suivans ne prendre d'autre nourriture qu'un peu de pain & d'eau. A mesure que se fait la digestion de l'Oublie, la Teinture monte au Cerveau, & la proposition est obligée de l'accompagner. Mais jusques à present le succès n'a pas tout-à-fait bien répondu à l'attente de l'Inventeur, en partie par quelque Erreur dans la composition de la Teinture, & en partie par la méchanceté des petits garçons, à qui ce Bolus cause tant de dégoût, que la plûpart d'entre eux tâchent de le rendre avant qu'il puisse faire son effet; d'ailleurs, on n'a pas encore pû obtenir d'eux d'observer le Regime, si nécessaire, suivant cette méthode, pour aprendre les Mathématiques.



## CHAPITRE VI.

*Continuation du même Sujet. L'Auteur propose quelques nouvelles Inventions, qui sont reçuës avec de grands applaudissemens.*

JE ne me divertis guères à visiter l'Ecole des Faiseurs de Projets Politiques, parce que ces gens me paroissoient tout à-fait hors

de ſens, ſpectacle qui me rend toûjours mélancolique. Ces Viſionaires formoient des Projets de perſuader à des Monarques de n'avoir égard dans le choix de leurs Favoris qu'à la Sageſſe, la Capacité & la Vertu; de ne prendre des Miniſtres que pour travailler avec plus de ſuccès au Bien-public; de ne jamais ſéparer leur Intérêt d'avec celui de leur Peuple, de ne conférer des Emplois qu'à des perſonnes capables de s'en acquitter avec pluſieurs autres Chimères, dont perſonne ne s'eſt jamais aviſé, & qui m'ont fait ſentir la juſteſſe d'une vieille Maxime, qui dit, qu'il n'y a rien de ſi abſurde que quelques Philoſophes n'ayent avancé comme véritable.

Cependant pour rendre juſtice à ces Académiciens Politiques, il faut que j'avouë que tous ne ſont pas ſi viſionnaires. Il y avoit parmi eux un Homme qui me paroiſſoit admirablement bien entendre la Nature & le Syſtême du Gouvernement. Cet Illuſtre Perſonnage s'étoit fort utilement employé pour trouver des Remèdes Souverains contre toutes les Maladies, auxquelles les différentes ſortes d'adminiſtrations publiques ſont ſujettes, tant par les Vices ou par les Foibleſſes de ceux qui gouvernent, que par les Défauts de ceux qui doivent obéïr. Par exemple, puiſque tous ceux qui ſe ſont apliquez à étudier le gouvernement des Hommes, avoüent unanimement, qu'il y a une reſſemblance univerſelle entre le Corps Naturel & le Corps Politique; n'eſt-il pas évident, que les Maladies de l'un & de l'autre de ces

Corps doivent être guéries, & leur santé conservée par les mêmes Remèdes? Il est certain, que les Sénats sont souvent pleins d'humeurs peccantes, & travaillez de plusieurs maladies de Tête, & plus encore de maladies de Cœur, avec de fortes Convulsions, & de violentes Contractions de Nerfs dans les deux mains, quoique principalement dans la droite. D'autres fois ils ont des Vertiges, des Délires, une Faim Canine, ou des Indigestions, & plusieurs autres maux de ce genre. Le Plan de ce Docteur étoit donc, que lors qu'un Sénat venoit de s'assembler, quelques Médecins s'y trouvassent les trois premiers jours de la Séance, & à la fin des Débats de chaque jour tatassent le pous à chaque Sénateur; après quoi aïant mûrement déliberé sur la Nature des différentes Maladies & sur la manière de les guérir, ils pourroient le quatrième jour se rendre à l'endroit où le Sénat s'assemble, accompagnez d'Apothicaires pourvûs de bonnes Médecines, qui auroient soin, avant que les Membres fussent assis, d'administrer à chacun d'eux des Lenitifs, des Aperitifs, des Abstersifs, des Corrosifs, des Restringents, des Palliatifs, des Laxatifs, ou telle autre Drogue dont ils pourroient avoir besoin: Prêts le lendemain à repéter, à changer, ou à omettre ces Remèdes, suivant l'effet qu'ils auroient produit.

L'Exécution de ce Projet ne couteroit pas grand chose au Public, & seroit à mon Avis fort utile pour expédier promtement les Affaires dans les Païs où les Sénats ont

quelque part au pouvoir Légiflatif : Elle produiroit l'unanimité, abrégeroit les débats, ouvriroit le peu de bouches qui à prefent font fermées, & fermeroit le nombre prodigieux de celles qui font ouvertes ; reprimeroit la pétulance des Jeunes, & corrigeroit l'obftination des Vieux ; donneroit de la vivacité aux Stupides, & de la retenuë aux Etourdis.

De plus, comme c'eft une plainte générale que les Favoris des Princes ont la mémoire du monde la moins fidèle ; le même Docteur propofoit comme un Remède à ce mal, que quiconque iroit trouver un Premier Miniftre, après lui avoir expofé fon Affaire en peu de mots & en termes clairs ; en partant tirât ce Seigneur par le nez, ou par les oreilles, lui donnât quelque bon coup de pied dans le ventre, lui pinçât les bras bien ferré, ou lui fourrât une épingle dans les feffes ; le tout, pour le faire mieux fouvenir de l'affaire en queftion : Remède qu'il faudroit repéter chaque fois qu'on le verroit, jufqu'à ce que la chofe dont il s'agiffoit, fut faite ou abfolument refufée.

Il étoit auffi d'avis, que chaque Membre du Grand Confeil de la Nation, après avoir propofé & défendu fon opinion, devroit être obligé de donner fa voix en faveur de l'opinion contraire ; parce que fi cela fe faifoit, le Réfultat tourneroit immanquablement à l'avantage public.

Quand l'Etat eft déchiré par de violentes Factions, il avoit trouvé un moyen merveilleux de les mettre d'accord. Ce moyen le voi-

voici. Il faut prendre une centaine de Chefs de chaque parti, & mettre l'une contre l'autre les têtes qui ſont à-peu-près de la même Figure; qu'après cela deux Chirurgiens fort adroits ſcient l'*Occiput* de chaque Couple en même tems, de manière que la Cervelle ſoit diviſée en deux parties égales. Que chacun de ces *Occiputs* ainſi coupez ſoit apliqué ſur la Tête à laquelle il n'apartient pas. Il eſt bien vrai que cet ouvrage demande beaucoup d'adreſſe & d'exactitude, mais le Profeſſeur nous aſſuroit que ſi le Chirurgien s'en acquittoit bien, la Cure ſeroit infaillible. Car voici comme il raiſonnoit; les deux égales portions de Cervelles débattant entre elles les matières qui forment le ſujet de la Diſpute, ne ſçauroient manquer d'être bientôt d'accord. Et pour ce qui regarde la différence des Cervelles en quantité & en qualité, parmi ceux qui ſont les Directeurs des Factions, le Docteur proteſtoit en conſcience que c'eſt une chimère.

J'entendis deux Profeſſeurs diſputer avec beaucoup de feu ſur la meilleure méthode de lever des Impôts ſans charger le Peuple. Le premier affirmoit que la meilleure manière ſeroit de taxer les Vices & la Folie; & de mettre dans chaque ruë un certain nombre de Jurez, qui rendroient témoignage des dégrez d'Extravagance & de Corruption de leurs Voiſins, ſur leſquels on pourroit régler la ſomme que chacun ſeroit tenu de payer. Le ſecond étoit d'une opinion directement contraire, & vouloit qu'on mit une Taxe ſur ces qualitez du Corps & de l'Ame,

pour lesquelles les Hommes s'estimoient le plus eux-mêmes ; & que cette Taxe fut plus ou moins grande suivant le dégré plus ou moins éminent auquel on porteroit ces qualitez, dégré à l'égard duquel chacun seroit crû sur sa parole.

L'Impôt le plus onéreux regardoit les plus grands Favoris du beau-Sexe, & les Cotisations étoient reglées suivant le nombre & la nature des Faveurs qu'ils avoient reçuës; sur quoi on s'en raporteroit aussi à leurs propres Déclarations. L'Esprit, la Valeur & la Politesse devoient aussi payer de grands Impôts, qui seroient aussi levez de la même manière, chaque personne se taxant elle-même. Mais d'un autre côté, l'Honneur, la Justice, la Sagesse & le Sçavoir ne devoient pas coûter un sol à ceux qui possédoient ces Qualitez, parce qu'elles sont d'un genre si singulier que personne ne les reconnoît en son Voisin, ni ne les estime en lui-même.

Les Femmes devoient être taxées suivant leur Beauté & leur Habileté à se bien mettre, & jouïr du même privilége que les Hommes; je veux dire déterminer la somme qu'elles se croïent obligées de payer. Mais le Sens-commun, la Fidélité, la Chasteté, & la Bonté du Cœur, devoient être des choses entiérement exemptes d'Impôts, parce qu'aussi-bien le peu qu'on en auroit pû retirer, n'auroit jamais payé les peines qu'on se seroit données pour déterrer celles que cette Taxe regardoit.

Pour attacher des Sénateurs aux Intérêts

de la Couronne, le même Professeur vouloit qu'ils tiraſſent au ſort pour les Emplois, chacun d'eux s'engageant premièrement par ſerment d'être pour la Cour, ſoit qu'il gagnât ou non, après quoi ceux qui avoient perdu, pouvoient de nouveau tenter fortune à la première occaſion. De cette manière l'Eſpérance & l'Attente les rendroient fidéles à leurs engagemens, & perſonne ne pourroit ſe plaindre qu'on l'eût trompé, mais imputeroit ſon malheur à la Fortune, dont les épaules ſont plus fortes & plus larges que celles d'un Miniſtère.

Un autre Profeſſeur me montra un grand papier tout rempli d'Inſtructions pour découvrir des complots qui ſe trament contre le Gouvernement: Dans toutes ſes remarques paroiſſoit un génie profond, & un extrême connoiſſance de la Politique, quoi qu'à mon avis on pourroit y ajoûter encore quelque choſe. C'eſt ce que je pris la liberté de dire à l'Auteur, en lui offrant en même tems de lui faire part de ce que je pouvois avoir de lumières ſur ce ſujet. Il reçût mon offre plus honnêtement que ne font d'ordinaire des Auteurs, & particulièrement ceux qui travaillent en Projets, m'aſſurant qu'il ſeroit fort aiſe que je lui communiquaſſe mes obſervations.

Je lui dis, que s'il m'arrivoit de vivre dans un Royaume où les Conſpirations fuſſent en vogue par le génie inquièt du petit Peuple, ou puſſent ſervir à l'affermiſſement du crédit, ou à l'avancement de la Fortune de quelques grands Seigneurs, je m'apliquerois

d'abord à encourager la Nation des Accusateurs, des Dénonciateurs, & des Témoins: Que lorsque j'en aurois rassemblé un nombre suffisant de toutes les sortes & de différente capacité, je les mettois sous la conduite de quelques personnages habiles, & assez puissans pour les protéger & pour les récompenser. De tels personnages doüez des Talens & du Pouvoir que je viens de marquer, pourroient faire servir les Complots aux plus excellens usages; ils pourroient se faire valoir & passer pour de profonds Politiques; raffermir un Ministère chancelant; étouffer ou apaiser un mécontentement général; s'enrichir de Confiscations, & augmenter ou diminuer le Crédit public, suivant que leur Avantage particulier le demanderoit. C'est ce qu'on peut faire, en convenant premièrement des personnes sur qui doit tomber l'Accusation d'avoir part à une Conspiration. Après cela il faut s'assurer de tous leurs papiers, aussi-bien que de leurs personnes: Ces papiers doivent être mis entre les mains d'une Société d'Hommes assez habiles pour découvrir le sens mystérieux des Mots, des Syllabes, & des Lettres; mais pour qu'ils puissent tirer quelque fruit de leur habileté, il doit leur être permis de donner aux Lettres, aux Syllabes & aux Mots, la signification, qui leur plaît, quoique cette signification n'y aye souvent aucun raport, ou même paroisse directement contraire au but que se propose celui dont on examine l'Ecrit; ainsi par exemple, s'ils le trouvent bon, ils peuvent entendre par un *Crible* une

une *Dame de Cour*, par un *Chien estropié* un *Usurpateur*, par un *Fleau* une *Armée entretenuë en tems de Paix*, par une *Buse*, un *Grand Politique*, par la *Goûte* un *Souverain Pontife*, par un *Pot de Chambre* un *Commité de Seigneurs*, par un *Balai* une *Révolution*, par une *Souriſſiére* une *Charge*, par un *Abîme ſans fond* le *Tréſor public*, par un *Egout* la *Cour*, par un *Bonnet avec des Sonnettes* un *Favori*, par un *Roſeau caſſé* une *Cour de Juſtice*, & par un *Tonneau vuide* un *Général*.

Que ſi cette Méthode ne réüſſiſſoit pas, on pourroit en employer de plus efficaces, & avoir recours aux *Acroſtiches* & aux *Anagrammes*: Je lui expliquai alors ce que j'entendois par *Acroſtiches*, & lui montrai au doigt & à l'œil de quelle utilité eſt cette eſpèce de Science pour découvrir le ſens politique que renferment les Lettres initiales. Car ſans cela, lui dis-je, auroit-on jamais pû ſçavoir que N. par exemple, ſignifie une Conſpiration; B un Regiment de Cavalerie, & L une Flotte. Mais ſi par hazard, ce qui n'eſt guères poſſible, cette Méthode ne ſuffiſoit pas pour découvrir les deſſeins du Parti mécontent, on pourroit venir à bout de les connoître, en tranſpoſant les Lettres de l'Alphabet qui ſe trouvent dans quelque papier ſuſpect, en les tranſpoſant, dis-je, de tant de manières différentes, qu'on trouve enfin le ſens qu'on veut leur donner. Et c'eſt là ce qu'on appelle la Méthode Anagrammatique.

Le Profeſſeur me fit de grands remercimens

mens des curieuſes obſervations dont je venois de lui faire part, & me promit qu'il feroit mention honorable de moi dans ſon Traité.

Je ne vis rien dans ce Païs qui pût me porter à y faire un plus long ſéjour, & commençai à ſonger à m'en retourner en Angleterre.

## CHAPITRE VII.

*L'Auteur quitte* Lagado *& arriva à* Maldonada. *Aucun Vaiſſeau n'étant prêt à faire voile, il fait un tour à* Glubbdubdrib. *Reception que lui fit le Gouverneur.*

LE Continent, dont ce Royaume eſt une partie, s'étend, autant qu'il me paroît, à l'Eſt vers les parties inconnuës de l'*Amerique*, au Weſt vers la *Californie*, & au Nord vers la Mer Pacifique, qui n'eſt qu'à cent cinquante miles de *Lagado*, où il y a un bon Port, & dont les Habitans font un grand Commerce avec ceux de l'Iſle de *Luggnagg*, ſituée au Nord-Weſt environ au 29. dégrez de Latitude Septentrionale, & au 140. dégrez de Longitude. Cette Iſle eſt au Sud-Eſt du *Japon*, à la diſtance d'une centaine de lieuës. Il y a une étroite Alliance entre l'Em-

l'Empereur du *Japon* & le Roi de *Luggnagg*, ce qui fait qu'il y a fouvent occafion de paffer d'une de ces Ifles à l'autre. Cette Raifon me détermina à prendre ma route par là pour m'en revenir en Europe. Je loüai deux Mules pour porter mon petit Bagage, & un Guide pour me montrer le Chemin. Je pris congé de mon généreux Protecteur qui m'avoit témoigné tant d'amitiez, & reçûs encore de lui un préfent affez confidérable à mon départ.

Il ne m'arriva rien pendant mon Voyage qui mérite d'être raporté. Quand j'arrivai au Port de *Maldonada*; il n'y avoit point de Vaiffeau prêt à faire voile pour *Luggnagg*, & on m'affûra qu'il faudroit attendre même quelques femaines avant qu'il y en eût. Cette Ville eft environ de la grandeur de *Portsmouth*. Je fis bientôt quelques connoiffances, dont je reçûs beaucoup d'honnêtetez. Un Gentilhomme fort diftingué me dit, que, puifqu'il fe pafferoit tout au moins un mois avant que j'euffe occafion de partir pour *Luggnagg*, je devrois aller voir la petite Ifle de *Glubbdubdrib*, qui étoit au Sud-Eft de *Maldonada*, à la diftance d'environ cinq lieuës. Il s'offrit à m'accompagner avec un de fes Amis, & me promit d'avoir foin de tout ce qui feroit néceffaire pour nôtre petit Voyage.

*Glubbdubdrib*, autant qu'on peut rendre ce terme en nôtre Langue, fignifie l'Ifle des *Sorciers*. Cette Ifle n'a que le tiers de la largeur de celle de *Wight*, & eft extraordinairement fertile: Elle eft gouvernée par le

Chef d'une certaine Tribu, qui n'eſt compoſée que de Magiciens.

Ces Magiciens ne contractent jamais de Mariages qu'avec des perſonnes de leur Tribu, & c'eſt le plus Ancien de leur Race qui eſt leur Prince ou leur Gouverneur. Ce Prince eſt logé dans un magnifique Palais, derrière lequel y a un Parc de trois mille Acres d'étenduë, & environné d'un Mur de Pierre de taille de vingt pieds de hauteur. Dans ce Parc il y a différens enclos pour du Bled, des Herbes, ou du Bétail.

Le Gouverneur & ſa Famille ſont ſervis par des Domeſtiques fort extraordinaires. Par ſon habilité dans la Magie, il a le pouvoir de rapeller à la vie ceux qu'il veut, & le droit de s'en faire ſervir pendant vingt quatre heures, mais pas plus long-tems : De plus, il ne lui eſt pas permis d'évoquer deux fois de ſuite la même perſonne, à moins qu'il n'y ait l'eſpace de trois mois entre deux, ou qu'il n'y ſoit porté par quelques raiſons de la dernière importance.

Quand nous eûmes mis pied à terre dans l'Iſle, ce que nous fimes environ à onze heures du matin, un des Meſſieurs qui m'accompagnoient, alla chez le Gouverneur, & lui demanda ſi un Etranger pouvoit avoir l'honneur de faire la Revérence à ſon Alteſſe. Ce Prince lui accorda d'abord ſa demande, & nous entrâmes tous trois dans le Palais entre deux Rangs de Gardes, armez à l'Antique, & qui avoient dans leur Phyſionomie je ne ſçai quoi qui me faiſoit trembler. Nous

passâmes par plusieurs Apartemens entre des Domestiques, qui ne ressembloient pas mal aux Gardes, & qui comme eux étoient rangez en Haye des deux côtez, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à la Chambre de présence, ou, après trois profonds Revérences, & quelques Questions générales, il nous fut permis de nous asséoir sur trois Chaises, placées tout près du plus bas dégré du Trône de son Altesse. Ce Prince entendoit la Langue de *Balnibarbi*, quoi qu'elle fut différente de celles qu'on parle dans son Isle. Il me pria de lui raconter une partie de mes Voyages, & pour me faire voir qu'il vouloit me traiter sans Cérémonie, il renvoïa ceux de sa suite d'un seul signe de Tête, qu'il n'eût pas plûtôt fait, qu'à mon grand étonnement tous s'évanoüirent en l'Air, comme les Objets que nous avons vûs en songe disparoissent quand nous nous réveillons tout d'un coup. Je fus quelque tems avant que de pouvoir me remettre de ma Frayeur: mais comme le Gouverneur m'assura que je n'avois rien à craindre, & que je remarquois d'un autre côté que mes deux Compagnons ne paroissoient avoir aucune peur (ce qui venoit de ce que ce Spectacle ne leur étoit pas nouveau) je commençai à prendre courage, & fis à Son Altesse une Histoire abrégée de mes diverses Avantures, non sans hésiter quelques fois, & sans jetter les yeux de tems en tems sur les places que ces Spectres Domestiques venoient de quitter.

J'eus l'honneur de dîner avec le Gouverneur,

neur, & nous fûmes ſervis à Table par des Fantômes différens de ceux que j'avois déja vûs. Je remarquai que ma peur alors étoit beaucoup moindre que celle du Matin.

Nous paſſâmes là toute la journée, mais je ſuppliai le Prince de vouloir m'excuſer, ſi je n'acceptois pas l'offre qu'il me faiſoit de loger dans ſon Palais. Mes deux Amis & moi allâmes coucher en Ville, & retournâmes au Palais du Gouverneur, pour obéïr à l'ordre obligeant qu'il nous en avoit donné.

Nous paſſâmes de cette manière dix jours dans cette Iſle, étant la plus grande partie du jour chez le Gouverneur, & la nuit dans nôtre Logement. Je me familiariſai bientôt tellement avec les Eſprits, que je n'en avois plus peur du tout, où s'il me reſtoit encore quelque impreſſion de Frayeur, ma Curioſité m'en ôtoit auſſi-tôt le ſentiment. Son Alteſſe m'ordonna un jour d'évoquer tel mort que je voudrois de tous ceux qui avoient ſubi la Loi du trépas depuis le commencement du Monde juſqu'au moment qu'il me parloit, & de leur commander de répondre aux Queſtions que je leur propoſerois; à condition néanmoins que mes Queſtions ne rouleroient que ſur des choſes paſſées de leur tems: Qu'au reſte, je pouvois être ſûr d'une choſe, c'eſt qu'ils ne me diroient rien que de vrai, l'Art de mentir n'étant d'aucun uſage dans l'autre Monde.

Je fis d'humbles remercimens à ſon Alteſſe pour une ſi grande Faveur. Nous étions dans une Chambre dont la vuë donnoit ſur

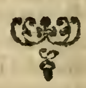
le Parc. Et comme mon premier désir fut de voir quelque chose de pompeux & de magnifique, je souhaitai de voir *Alexandre le Grand* à la Tête de son Armée immédiatement après la Bataille d'*Arbelles* : à peine le Gouverneur eût-il prononcé quelques mots, que nous aperçûmes ce Conquérant sous la fenêtre où nous étions, & son Armée un peu plus loin. *Alexandre* eut ordre de se rendre dans nôtre Apartement : Je n'entendis pas autrement bien son Grec. Il m'assûra sur son Honneur qu'il n'avoit pas été empoisonné, mais qu'il étoit mort d'une Fiévre violente causée par les Débauches excessives qu'il avoit faites en vin.

Après lui je vis *Hannibal* passant les Alpes, qui me protesta, qu'il n'avoit pas une seule goûte de Vinaigre dans son Camp.

Je vis *César* & *Pompée* à la tête de leurs Troupes, & prêts à se livrer Bataille. Je souhaitai que le Sénat de Rome pût paroître devant moi dans une grande Chambre, & une Assemblée un peu plus moderne en oposition dans une autre. La première de ces Compagnies ne me parut composée que de Héros & de demi-Dieux ; au lieu que l'autre ne ressembloit qu'à une Troupe de Gueux, de Bandits, & de Bréteurs. Le Gouverneur à ma demande fit signe à *César* & à *Brutus* de s'avancer vers moi. La vuë de *Brutus* m'inspira une profonde vénération, & je n'eus pas de peine à remarquer en lui la vertu la plus consommée, une fermeté d'Ame, une intrépidité au dessus de toute expression, & le plus ardent Amour pour sa Patrie. J'obser-

ſervai avec un ſenſible plaiſir que ces deux grands Hommes paroiſſoient être Amis, & *Céſar* m'avoüa avec une noble ingénuïté, que la gloire de l'avoir tué ſurpaſſoit celle qu'il s'étoit acquiſe pendant tout le cours de ſa vie. J'eus l'honneur d'entretenir aſſez long-tems *Brutus*; & il me fut dit que *Junius*, *Socrate*, *Epaminondas*, *Caton* le jeune, *Thomas Morus* & lui, étoient toûjours enſemble; *Sextumvirat* auquel tous les Ages du Monde ne ſçauroient ajoûter un ſeptiéme.

Mes Lecteurs s'ennuyeroient certainement, ſi je leur raportois les Noms de toutes les perſonnes, que le déſir de voir, pour ainſi dire, le Monde dans chaque point de ſa Durée, me fit évoquer. Je m'attachai principalement à conſidérer les Deſtructeurs des Tyrans & des Uſurpateurs, & ceux qui avoient rendu des Nations à la Liberté; ces ſortes de Spectacles me cauſoient une joye ſi ſenſible que ce ſeroit tenter l'impoſſible que de vouloir l'exprimer.



CHA-

# CHAPITRE VIII.

*Détail curieux touchant la Ville de* Glubbdubdribb. *Quelques Corrections de l'Histoire Ancienne & Moderne.*

AYant envie de voir les Anciens qui s'étoient rendus fameux par leur Esprit ou par leur Sçavoir, je leur destinai un jour tout entier. Je demandai que *Homére* & *Aristote* parussent à la tête de tous leurs Commentateurs; mais ceux-ci étoient en si grand nombre, que plusieurs centaines restérent dans la Cour & dans les Apartemens extérieurs du Palais. Je connus & distinguai ces deux Héros à la premiére vûë, non-seulement de la multitude, mais aussi l'un de l'autre. *Homére* étoit le plus grand & mieux fait des deux, se tenoit fort droit pour son Age, & avoit les yeux les plus vifs que j'aye jamais vûs. *Aristote* se baissoit extrêmement, & s'apuyoit sur un Bâton. Il avoit le visage maigre, les cheveux longs, & la voix creuse. Je m'aperçûs d'abord, qu'aucun d'eux n'avoit jamais vû le reste de la Compagnie, ni même n'en avoit entendu parler. Et un Esprit, que je nommerai point, me dit à l'oreille, que dans l'autre monde ces Commentateurs se tenoient toûjours le plus loin qu'il leur étoit possible de ces grands Hommes

mes dont ils avoient vainement tenté d'éclaircir les Ecrits, & cela par la Honte & par le Remord qu'ils avoient de leur avoir fait dire mille Contradictions & mille Absurditez, auxquelles ils n'avoient jamais pensé. Je présentai *Didyme* & *Eustathius* à *Homére*, qui à ma priére les reçût mieux que peut-être ils ne méritoient, car il trouva d'abord qu'aucun d'eux n'avoit le génie qu'il faut pour entrer dans celui d'un Poëte. Mais *Aristote* perdit entiérement patience, quand après lui avoir marqué les obligations qu'il avoit à *Scot* & à *Ramus*, je lui présentai ces Sçavans, & il me demanda si ses autres Commentateurs étoient aussi Fous que ceux-ci.

Je priai alors le Gouverneur d'évoquer *Descartes* & *Gassendi*, qui en ma présence expliquérent leurs Systêmes à *Aristote*. Ce Philosophe avoüa ingénûment qu'il s'étoit très-souvent trompé, parceque à l'égard de plusieurs choses il ne s'étoit apuyé que sur de simples Conjectures; & déclara que le *Vuide* d'*Epicure*, dont *Gassendi* étoit le Restaurateur, & les *Tourbillons* de *Descartes*, étoient également fondez. Il prédit que l'*Attraction*, qui se voit aujourd'hui tant de Défenseurs, retomberoit quelque jour dans le mépris dont on vient de la tirer. Les nouveaux Systêmes sur la Nature, ne sont, ajoûta-t-il, que de nouvelles Modes, qui varieront de tems en tems; & mêmes ceux qu'on prétend démontrer Mathématiquement, n'auront pas une Règne aussi long que la présomption de leurs Partisans semble leur promettre.

J'em-

J'employai cinq jours à converser avec plusieurs autres Sçavans de l'Antiquité. Je vis la plus grande partie des premiers Empereurs Romains. Le Gouverneur évoqua à ma sollicitation les Cuisiniers de *Heliogabale* pour nous faire à dîner, mais ils ne nous donnérent que peu de preuves de leur habileté, faute de Matériaux. Un Cuisinier d'*Agesilaus* nous fit une soûpe à la *Lacédémonienne*, mais je n'eus pas le courage d'en avaler une seconde cuillerée.

Mes deux Compagnons de Voyage furent obligez pour quelques Affaires, qui demandoient leur présence, de s'en retourner chez eux dans trois jours, que j'employai à voir quelques morts modernes, qui avoient joüé le Rôle le plus brillant depuis deux ou trois siécles, soit dans ma Patrie, soit dans d'autres Païs de l'Europe. Comme j'avois toûjours été grand Admirateur de tout ce qu'on apelle Anciennes & Illustres Familles, je supliai le Gouverneur d'évoquer une douzaine ou deux de Rois avec leurs Ancêtres rangez en ordre depuis huit ou neuf générations. Mais je fus horriblement trompé dans mon Attente. Car au lieu d'une longue suite de Diadêmes, je vis dans une Famille deux Joüeurs de Violon, trois Courtisans fort bien mis, & un Prélat *Italien*. Dans une autre un Barbier, un Abbé & deux Cardinaux. J'ai trop de vénération pour les Têtes couronnées, pour insister davantage sur un sujet si mortifiant. Mais pour ce qui regarde les Marquis, les Comtes & les Ducs, je ne suis pas si scrupuleux. Et j'avoüerai que ce

ne

ne fut pas ſans plaiſir que je me vis en état de diſtinguer la route que certaines Qualitez de l'Ame & du Corps avoient ſuivie pour entrer dans telle ou telle Famille. Je pouvois voir clairement d'où telle Maiſon tiroit un Menton pointu, & pourquoi telle autre ne produiſoit que des Coquins depuis deux générations, & que des Fous depuis quatre. Quelles étoient les cauſes qui juſtifioient le mot que *Polydore Virgile* a dit d'une certaine Maiſon de par le Monde, *Nec Vir fortis, nec Fœmina caſta.* Comment la Cruauté, la Fourberie, & la Lâcheté, devenoient des marques caractériſtiques, par leſquelles de certaines Familles étoient autant reconnoiſſables que par leur Cotte d'armes.

Tout ce que je voyois me dégoûtoit fort de l'Hiſtoire Moderne. Car aïant examiné & interrogé avec attention tous ceux qui depuis un ſiécle avoient occupé les plus éminentes places dans les Cours des Princes, je trouvai que de miſérables Ecrivains en avoient effrontément impoſé au Monde, en attribuant plus d'une fois, les plus grands Exploits de Guerre à des Lâches, les plus ſages Conſeils à des Imbécilles, la plus noble Sincérité à des Flatteurs, une vertu Romaine aux Traîtres de leur Patrie, de la piété à des Athées, & de la véracité à des Délateurs. Que pluſieurs Hommes du Mérite le plus pur & le plus diſtingué avoient été condamnez à mort ou envoyez en Exil par ſentence de quelques Juges corrompus ou intimidez par un Premier Miniſtre: Que des Femmes d'intrigue ou proſtituées, des Maquéraux,

des

des Parasites & des Bouffons, décidoient souvent les affaires des Cours, des Conseils, & des plus Augustes Sénats J'avois déja assez mauvaise opinion de la sagesse & de l'intégrité des Hommes, mais ce fut bien autre chose quand je fus informé des motifs auxquels les plus grandes Entreprises & les plus étonnantes Révolutions doivent leur Origine, aussi-bien que des méprisables Accidens auxquels elles sont obligées de leur succès.

J'eus occasion en même tems de me convaincre de l'Audace & de l'Ignorance de ces Ecrivains d'Anecdotes, qui dans leurs Histoires secrètes, empoisonnent presque tous les Rois; repétent mot pour mot un Discours qu'un Prince a tenu en secret à son Premier Ministre; ont copie authentique des plus secretes Instructions des Ambassadeurs, & cependant ont le malheur de se tromper toûjours. Un Général confessa en ma présence qu'un jour il n'avoit gagné la Victoire qu'à force de fautes & de poltronnérie: & un Amiral, que pour n'avoir pas eu d'assez étroites liaisons avec les Ennemis, il avoit battu leur Flotte dans le tems qu'il ne songeoit qu'à leur livrer la sienne. Trois Rois m'ont protesté n'avoir pendant tout le cours de leurs Règnes jamais fait de bien à un seul Homme de mérite, à moins qu'ils ne l'ayent fait sans le sçavoir, étant abusez par quelque Ministre en qui ils se confioient. Ils ajoûtérent, que s'ils avoient à revivre, ils tiendroient encore la même conduite; & ils me prouvérent avec beaucoup de Force,

que

que la corruption étoit un des plus fermes ſoutiens du Trône, parce que la vertu donne aux Hommes une certaine infléxibilité, qui eſt la choſe du Monde la plus incommode pour ceux qui gouvernent.

J'eus la curioſité d'aprendre en détail, par quels moyens de certains Hommes s'étoient élevez à de grands Titres d'Honneur, & avoient acquis d'immenſes Richeſſes; & ma curioſité n'eût pas pour objets des ſiécles fort reculez; quoique d'un autre côté, elle ne regardât ni mon Païs, ni mes Compatriottes (vérité dont je prie mes Lecteurs d'être bien perſuadez). Pluſieurs perſonnes qui étoient dans le cas dont il s'agit, aïant été évoquées, il ne fut pas beſoin d'un grand examen pour découvrir des Infamies dont le ſouvenir me fait encore frémir d'horreur. Le Parjure, l'Opreſſion, la Fraude, la Subornation, & le Maquérellage, étoient les moyens les plus honnêtes dont ils s'étoient ſervis; comme cela étoit auſſi fort juſte, je trouvai que ces petites infirmitez étoient fort excuſables. Mais quand quelques-uns avouérent qu'ils ne devoient leur grandeur & leur opulence qu'aux Crimes les plus affreux; les uns à la Proſtitution de leurs Femmes & de leurs Filles; d'autres aux Trahiſons qu'ils avoient faites à leur Prince ou à leur Patrie, d'autres enfin à leur Habileté à empoiſonner leurs Ennemis ou à perdre des Innocens: J'eſpère qu'on ne me ſçaura pas mauvais gré de ce que ces ſortes de Découvertes me firent beaucoup rabattre de cette profonde vénération que j'ai naturelle-

ment pour des perſonnes d'un rang éminent, & qui eſt un Tribut que des gens de ma ſorte doivent leur payer. J'avois ſouvent lû que de certains ſervices importans avoient été rendus à des Princes ou à des Etats; cela me fit naître la curioſité de voir ceux à qui ces Etats & ces Princes en avoient l'obligation. Après une exacte recherche, il me fut dit que leurs noms ne ſe trouvoient en aucun regître, en s'en exceptant pourtant un petit nombre que l'Hiſtoire a repréſentez comme des infames & des traîtres. A l'égard des autres, je n'en avois jamais entendu parler. Ils parurent tous les yeux baiſſez, & fort pauvrement habillez, la plûpart d'entre eux, à ce qu'ils me dirent, étant morts dans la miſére, ou aïant porté leurs têtes ſur un échafaut.

Parmi les premiers je vis un Vieillard donc l'Hiſtoire a quelque choſe de ſingulier. Il avoit à ſes côtez un jeune Homme d'environ dix-huit ans. Il me dit qu'il avoit été pendant pluſieurs années Commandant d'un Vaiſſeau, & que dans le Combat Naval d'Actium, il avoit eu le bonheur de couler à fond trois des principaux Vaiſſeaux Ennemis, & d'entreprendre un quatrième, ce qui avoit été la ſeule cauſe de la fuite d'*Antoine* & de la Victoire qui en fut une ſuite; que le jeune Homme que je voyois à ſes côtez, & qui étoit ſon Fils unique, avoit été tué pendant l'Action. Il ajoûta, que la Guerre étant finie, il s'en alla à Rome, pour ſolliciter un plus grand Vaiſſeau, dont le Commandant avoit été tué, mais que ſans avoir égard à ſes

prétentions, le Vaiſſeau qu'il demandoit, fut donné à un Homme qui n'avoit jamais vû la Mer, & dont tout le mérite conſiſtoit à être Fils de *Libertina*, Femme de Chambre d'une des Maîtreſſes d'*Auguſte*. Pendant qu'il s'en retournoit à ſon Bord, il fut accuſé de négligence à l'égard de ſon devoir, & ſon Vaiſſeau fut donné au Page favori de *Publicola* le Vice-Amiral; ſur quoi il ſe retira à une petite Ferme, fort éloignée de Rome, dans laquelle il finit ſes jours. J'eus tant d'envie de ſavoir la vérité de cette Hiſtoire, que je demandai qu'*Agrippa* qui avoit été Amiral dans ce Combat, fut évoque. Il vint, & me certifia tout le récit, avec cette différence pourtant qu'il donna de bien plus grands éloges au Capitaine, qui par ſa modeſtie n'avoit nullement rendu juſtice à ſon propre mérite.

Je fus étrangement ſurpris de trouver que la corruption eut fait de ſi rapides progrès dans cet Empire, & cela par le luxe qui n'y étoit entré que fort tard, ce qui fit que je fus moins étonné de voir arriver de pareilles Avantures dans d'autres Païs, où les vices de tous les genres ont regné depuis bien plus long-tems.

Comme chacun de ceux qui étoient évoquez avoit parfaitement la même figure ſous laquelle ils avoient paru dans le Monde, ce ne fut qu'avec le plus ſenſible déplaiſir que je remarquai juſqu'à quel point la Race Angloiſe étoit dégénérée depuis un ſiécle, & quels changemens avoit produit parmi nous la plus infame de toutes les maladies.

Pour

Pour faire diverſion à un Spectacle ſi mortifiant, je marquai ſouhaiter de voir quelques-uns de ces Anglois de la vieille Roche, ſi fameux autrefois pour la ſimplicité de leurs mœurs, pour leur exacte obſervation des Loix de la Juſtice, leur ſage amour pour la Liberté, leur Valeur & leur attachement inviolable pour leur Patrie. Ce ne fut pas ſans émotion que je comparai les Vivans aux Morts, & que je vis des Ayeux vertueux deshonorez par de Petit-Fils, qui en vendant leurs voix à la faveur ou à l'eſpérance, ſe ſont ſoüillez de tous les vices qu'il eſt poſſible d'acquérir dans une Cour.

## CHAPITRE IX.

*L'Auteur revient à* Maldonada, *& fait voile pour le Royaume de* Luggnagg. *Il y eſt mis en priſon, & enſuite envoyé à la Cour. Manière dont il y eſt admis. Extrème Clémence du Roi envers ſes Sujets.*

LE jour de nôtre départ étant venu, je pris congé de ſon Alteſſe le Gouverneur de *Glubbdubdribb*, & revins avec mes deux Compagnons à *Maldonada*, où, après avoir attendu quinze jours, nous trouvâmes un Vaiſſeau prêt à faire voile pour *Luggnagg*. Mes deux Amis, & quelques autres Meſ-

ſieurs eurent la générofité de me fournir toutes les proviſions dont j'avois beſoin, & de me méner à Bord. Mon Voyage fut d'un mois. Nous fûmes accueillis en chemin d'une violente Tempête, & obligez de prendre cours vers le Weſt pour profiter d'un vent alizé qui ſouffle dans ces parages. Le 21. d'Avril 1711. nous entrâmes dans la Riviére de *Clumegnig*, ſur laquelle il y a une Ville qui porte le même nom. Nous jettâmes l'ancre à une lieuë de cette Ville, & fimes des ſignaux pour qu'on nous envoyât un Pilote. Il en vint deux à notre Bord en moins d'une demie heure, qui nous conduiſirent entre pluſieurs écueils, qui rendent le paſſage fort dangereux, dans un large Baſſin, où toute une Flotte eſt entiérement à l'abri des plus furieuſes tempêtes.

Quelques-uns de nos Matelots, ſoit par malice, ſoit par inadvertence, informérent les Pilotes que j'étois un Etranger & de plus grand Voyageur, ce que ceux-ci redirent à un Officier de la Douane, qui m'examina à la rigueur quand j'eus mis pied à terre. Cet Officier me parla la Langue de *Balnibarbi*, que preſque tous les Habitans de cette Ville entendent à cauſe du grand Commerce qu'il y a entre eux & les Habitans de ce Royaume. Je lui fis un récit ſuccint, que je rendis le plus vraiſemblable qu'il me fut poſſible; mais je jugeai à propos de ne pas déclarer ma Patrie & de me dire Hollandois, parceque mon deſſein étoit d'aller au Japon, & que je ſçavois que les Hollandois ſont le ſeul Peuple de l'Europe qui y ſoit admis. Dans cette vuë

je dis à l'Officier qu'aïant fait naufrage ſur les Côtes de *Balnibarbi*, j'avois été reçû dans *Laputa*, ou l'Iſle Volante (dont il avoit plus d'une fois entendu parler) & que j'étois à préſent dans l'intention de me rendre au Japon, où j'eſpérois de trouver quelque Vaiſſeau ſur lequel je pourrois m'en retourner dans mon Païs. L'Officier me dit qu'il falloit que je reſtaſſe Priſonnier juſqu'à ce qu'il eût reçû à mon ſujet des ordres de la Cour; qu'il alloit y écrire ſur champ, & qu'il ſe flattoit d'avoir réponſe dans une quinzaine de jours. On me donna un Apartement aſſez honnête pour une priſon, avec une Sentinelle à ma porte; j'avois pourtant la liberté de me proméner dans un aſſez grand Jardin, & fus traité avec beaucoup d'humanité, étant entretenu pendant tout le tems aux dépens du Roi. Un motif de curioſité porta pluſieurs perſonnes à m'inviter chez elles, parce qu'il leur avoit été raporté que je venois de pluſieurs Païs fort éloignez, & dont quelques-uns même leur étoient entiérement inconnus.

Je loüa un jeune Homme qui s'embarqua avec moi pour me ſervir d'Interprête; il étoit natif de *Luggnagg*, mais avoit paſſé quelques années à *Maldonada*, & entendoit parfaitement bien l'une & l'autre Langue. Par ſon moyen je fus en état de lier converſation avec ceux qui vinrent me voir; mais cette converſation ne conſiſtoit qu'en demandes de leur part, & qu'en réponſes de la mienne.

La dépêche que nous attendions de la

Cour, arriva vers le tems que nous efpérions. Elle contenoit un ordre de me conduire moi & ma fuite à *Traldrogdubb* ou *Trildrogdrib*; car j'ai entendu prononcer ce mot en deux manières, avec une efcorte de dix Chevaux. Toute ma fuite confiftoit dans le Garçon qui me fervoit d'Interprête, que je perfuadai de fe mettre à mon fervice, & ce ne fut qu'à force de priéres qu'on accorda à chacun de nous une Mule pour faire plus commodément le Voyage. Un Meffager eut ordre de nous dévancer de quelques jours, pour annoncer nôtre approche au Roi, & pour prier Sa Majefté de marquer le jour & l'neure que nous pourrions avoir l'honneur de lécher la pouffiére qui eft devant le marchepied de fes pieds. C'eft-là le ftile de la Cour, & j'éprouvai que cette phrafe n'étoit rien moins que figurée. Car aïant été admis deux jours après mon arrivée, je reçûs ordre de me traîner fur le ventre, & de lécher le plancher à mefûre que j'avançois; mais à caufe que j'étois Etranger, on avoit eu foin de la nettoyer fi bien que la pouffiére ne pût me faire aucun mal. Cependant, c'étoit-là une faveur particulière, qui ne s'accordoit qu'à des perfonnes du premier rang, quand le Roi leur faifoit la grace de les admettre en fa préfence. Ce n'eft pas tout: quelquefois on répand tout exprès de la pouffiére fur le plancher, & c'eft ce qui arrive lorfque celui qui doit être admis a de puiffans Ennemis à la Cour. J'ai vû moi-même un grand Seigneur dont la bouche en étoit fi plei-

pleine, que quand il ſe fut traîné juſqu'à l'endroit qu'il falloit, il lui fut impoſſible de prononcer un ſeul mot. Le pis eſt qu'il n'y a aucun remède à cet inconvénient, parce que c'eſt un crime capital à ceux qui ſont admis à l'Audience de cracher ou de s'eſſuyer la bouche en préſence de Sa Majeſté. Il y a encore à cette Cour une autre coûtume, que je ne ſçaurois tout-à-fait aprouver. Quand le Roi a deſſein de faire mourir quelque grand Seigneur d'une mort douce & qui aye quelque choſe d'obligeant, il ordonne qu'on répande ſur le plancher une certaine poudre empoiſonnée, qui étant léchée, tue infailliblement ſon Homme en vingt-quatre heures. Mais pour rendre juſtice à l'extrême Clémence de Sa Majeſté, & au tendre ſoin qu'il a pour la vie de ſes Sujets (en quoi il ſeroit à ſouhaiter que les Monarques de l'Europe vouluſſent bien l'imiter) il faut que je diſe, que quand quelque Seigneur a eu l'honneur mortel de lécher un peu de cette poudre, dont je viens de parler, le Roi donne les ordres les plus précis que le plancher ſoit bien lavé; que ſi ſes Domeſtiques n'exécutent pas exactement ſes ordres, ils s'expoſent à la colère & à l'indignation de ce Prince. Je lui ai entendu moi-même commander qu'on foüetât un Page, dont ç'avoit été le tour d'avertir ceux qui devoient nettoyer le plancher après une exécution, mais qui avoit négligé de le faire par malice: Négligence, qui fut cauſe qu'un jeune Seigneur de grande eſpérance, aïant été admis à l'Audience,

fut malheureusement empoisonné, quoique dans ce tems-là, le Roi n'eût pas dessein de le faire mourir. Mais ce Prince fut si bon que de remettre au Page, le petit châtiment auquel il l'avoit condamné, sur la promesse qu'il fit que cela ne lui arriveroit plus, à moins que d'en avoir un ordre formel.

J'espère qu'un trait si singulier de Clémence engagera le Lecteur à me pardonner cette digression.

Quand je me fus trainé jusqu'à la distance de quatre verges du Trône, je me levai doucement sur mes génoux, & puis, après avoir sept fois frapé la terre de mon front, je prononçai les mots suivans, tels que je les avois apris la nuit d'auparavant, *Ickpling Glofftrobb squutserumm blhiop Mlashnalt, zwin, tnodbalkguffh slhiophad Gurdlubh Asth.* C'est-là le compliment que les Loix prescrivent à tous ceux qui ont l'honneur de saluer le Roi. On pourroit le rendre par ces mots François; *Puisse Votre Majesté Céleste vivre plus long-tems que le Soleil, onze Lunes & demie.* Le Roi me fit une courte réponse, à laquelle, quoique je n'en comprisse pas le sens, je repliquai par ces mots qu'on m'avoit fait aprendre par cœur; *Fluft drin Yalerick Dwuldom prastrad mirpush*, ce qui veut dire; *Ma Langue est dans la Bouche de mon Ami*, par où je voulois marquer que je souhaitois qu'il fut permis à mon Interprête d'entrer. Le Roi le voulut bien, & ce fut par le moyen de cet Interprête que je répondis aux questions que Sa Majesté me fit pendant l'espace d'une bonne heure. Je par-

parlois la Langue de *Balnibarbi*, & mon Interprête exprimoit ce que je venois de dire en celle de *Luggnagg*. Le Roi prit beaucoup de plaisir à cette espèce de conversation, & ordonna à son *Bliffmarklub*, ou grand Chambellan, d'avoir soin que mon Interprête & moi fussions logez à la Cour, & qu'il ne nous manquât rien.

Je m'arrêtai trois mois dans ce Païs, & cela par complaisance pour le Roi, qui paroissoit souhaiter que j'y fisse un plus long séjour, & qui me fit les offres les plus honorables pour m'y retenir. Mais je crus qu'il seroit plus conforme aux régles de la prudence & de la justice, de passer le reste de mes jours avec ma Femme & mes Enfans.

## CHAPITRE X.

*Eloge des* Luggnaggiens. *Description particulière des* Struldbruggs, *avec plusieurs Conversations entre l'Auteur & quelques personnes de la première Distinction sur ce sujet.*

LEs *Luggnaggiens* sont le Peuple du Monde le plus poli & le plus généreux, & quoi qu'ils ne soient pas tout-à-fait exempts de cet orgueil qu'on remarque dans presque toutes les Nations de l'Orient, ils ne laissent pas d'être généralement parlant fort

honnêtes à l'égard des Etrangers. J'avois le bonheur d'être sur un grand pied de familiarité avec plusieurs Seigneurs de la Cour, & aïant toûjours mon Interprête avec moi, nos entretiens n'étoient pas désagréables.

Un jour dans une Compagnie fort nombreuse, une personne de Qualité me demanda si j'avois vû quelqu'un de leurs *Struldbruggs* ou Immortels. Je dis que non, & marquai souhaiter de savoir en quel sens ce titre pouvoit être apliqué à une Créature mortelle. Ce Seigneur me répondit, que quelquefois, quoique rarement, il naissoit parmi eux des Enfans qui avoient une tâche rougeâtre & d'une figure circulaire sur le front, directement au-dessus de la paupiére gauche, ce qui étoit une infaillible marque d'immortalité. Il ajoûta, que la tâche étoit d'abord fort petite, mais qu'elle devenoit plus grande à mesure que l'Enfant croissoit, & changeoit aussi de couleur; que depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de vingt-cinq, elle étoit verte, après cela d'un bleu foncé, & à quarante cinq ans noire comme du charbon; après quoi elle ne souffroit plus aucun changement. Ces sortes de Naissances, poursuivit-il, sont si rares, que je ne crois pas qu'il y ait plus d'onze cent *Struldbruggs* de l'un & l'autre sexe dans tout le Royaume. Que ces productions n'étoient pas particulières à de certaines Familles, mais un pur effet du hazard, & que les Enfans des *Struldbruggs* étoient sujets à la Loi du trépas ni plus ni moins que

les

les autres mortels. J'avouë que ce récit me causa un plaisir inexprimable : Et comme celui qui me le faisoit entendoit la Langue de *Balnibarbi*, que je parlois fort bien, je ne pûs m'empêcher de faire des exclamations peut-être un peu extravagantes. Je m'écriai comme ravi hors de moi-même; Heureux Peuple où chaque Enfant a eu du moins la possibilité d'être Immortel ! Nation heureuse, devant les yeux de qui sont étalez tant de vivans exemples de l'Antique vertu, & qui renferme dans son sein des Maîtres prêts à l'instruire dans la sagesse de tous les siécles ! Mais mille & mille fois plus heureux encore ces admirables *Struldbruggs*, qui naissent exempts du plus affreux de tous les maux, & dont les ames ne sont pas continuellement agitées par l'horrible frayeur de la mort ! Je fis paroître quelque étonnement de n'avoir vû à la Cour aucun de ces Illustres Personnages : une tâche noire au front étant quelque chose de trop remarquable pour que je ne m'en fusse pas aperçû d'abord ; & m'imaginant d'ailleurs qu'il étoit impossible que Sa Majesté, qui étoit un Prince fort judicieux, n'en eût choisi un bon nombre pour lui servir de Conseillers. Mais poursuivis-je, peut-être que ces vénérables Sages ne veulent pas respirer un air aussi corrompu que celui de la Cour; ou bien, qu'on n'a pas assez de déférence pour leurs avis, comme on voit parmi nous de jeunes Gens trop vifs & trop peu dociles pour se laisser conduire par les

confeils de quelques prudens Vieillards. Que quoiqu'il en fut à ces égards, puifque le Roi ne permettoit quelquefois de la faluer, j'étois réfolu de lui déclarer librement & au long mon fentiment à la première occafion, par le fecours de mon Interprête; & que foit qu'il en profitat ou non, j'étois dans le deffein d'accepter l'offre que Sa Majefté m'avoit faite plus d'une fois, & de paffer le refte de mes jours dans fon Païs, pour devenir plus fage & meilleur par le commerce de fes Etats fupérieurs, dont il venoit de me parler, 'fi tant y a qu'ils daignaffent m'admettre parmi eux. Le Gentilhomme à qui j'adreffai ce Difcours, parce que (comme je l'ai déja remarqué) il parloit la Langue de *Balnibarbi*, me dit avec cette forte de foûris, qu'arrache la pitié qu'on a pour l'ignorance, qu'il étoit charmé qu'il y eût quelque chofe qui fut capable de me retenir parmi eux, & qu'il me prioit de lui permettre d'expliquer à la compagnie ce que je venois de dire. Il le fit, & ces Meffieurs cauférent quelque tems enfemble dans leur Langue, fans que j'entendiffe un feul mot de tout ce qu'ils dirent, ni que je pûffe remarquer par leur air quelle impreffion mon Difcours avoit faite fur eux. Après un filence de quelques inftans, le même Seigneur me dit que fes Amis & les miens (ce furent ces termes) étoient charmez des refléxions judicieufes que j'avois faites fur les avantages d'une vie immortelle, & qu'ils fouhaitoient que je leur déclaraffe

claraſſe d'une manière un peu détaillée, quel plan de vie je me ſerois fait, ſi j'avois eu le bonheur de naître *Struldbrugg*.

Je répondis qu'il n'étoit guères difficile d'être éloquent ſur un ſi beau & ſi riche ſujet, particulièrement à moi, qui m'étois ſouvent amuſé à ſonger ce que je ferois, ſi j'étois Roi, Général ou Grand Seigneur : Qu'à l'égard du cas propoſé, j'avois refléchi plus d'une fois ſur la manière dont je paſſerois mon tems, ſi j'étois ſûr de ne pas mourir.

Que ſi j'avois eu le bonheur de naître *Struldbrugg*, dès que j'aurois connu l'excès de ma félicité, je me ſerois d'abord ſervi de toutes ſortes de moyens pour acquerir des Richeſſes. Qu'à force d'adreſſe & d'aplication j'aurois pû en moins de deux ſiécles devenir un des plus riches Particuliers du Royaume. En ſecond lieu, que dès ma plus tendre jeuneſſe, j'aurois tâché de me perfectionner dans toutes ſortes de Sciences, afin de ſurpaſſer un jour tous les Hommes du Monde en habileté & en ſavoir. Enfin, que je mettrois ſoigneuſement par écrit chaque Evénément conſidérable, de la vérité duquel je ſerois informé : Que je tracerois ſans aucune ombre de partialité les caractéres des Princes & des plus fameux Miniſtres d'Etat, qui ſe ſuccéderoient les uns aux autres : Que je manquerois exactement les différens changemens qui arriveroient dans les Coûtumes, le Langage, les Modes, & les Divertiſſemens de mon Païs. Et que par ces moyens j'eſpérois de devenir un Tréſor vi-

vant de connoiſſances & de ſageſſe, auſſi-bien que l'Oracle de ma Nation.

Dès que j'aurois atteint l'âge de ſoixante ans, leur dis-je, en pourſuivant mon Diſcours, je ne ſongerois plus à me marier, mais pratiquerois les Loix de l'Hoſpitalité, quoi qu'avec retenuë.

Je m'occuperois à former l'Eſprit & le Cœur de quelques jeunes Gens de grande eſpérance, en les convaincant par mes obſervations & par de nombreux exemples, de l'utilité & de l'excellence de la Vertu. Mais je choiſirois pour mes Compagnons perpétuels d'autres Immortels comme moi, parmi leſquels il y auroit une douzaine des plus Anciens, dont je ferois mes Amis particuliers. Si quelques-uns de ceux-ci ne ſe trouvoient pas dans un état opulent, je les logerois dans ma Maiſon, & en aurois toujours quelques-uns à ma Table, à laquelle je n'admettrois qu'un très petit nombre de vous autres mortels, que je regarderois du même œil dont un homme conſidère la ſucceſſion annuelle des Tulippes & des Oeillets de ſon Jardin: les Fleurs qu'il voit le divertiſſent pendant quelques inſtans, mais ne lui font point regretter celles de l'année paſſée.

Mes Compagnons Immortels & moi, nous nous communiquerions les uns aux autres nos Obſervations, & ferions des Remarques ſur les différentes manières dont la corruption ſe gliſſe dans le Monde, afin d'en préſerver les Hommes par de ſages Leçons, & par l'aſcendant de nôtre exemple;

ple; Remèdes qui ſelon toutes les aparences empêcheroient cette dépravation de la nature humaine, dont on s'eſt plaint avec tant de raiſons dans toutes les âges.

Ajoûtez à cela le plaiſir de voir les plus étonnantes Revolutions d'Etat: d'anciennes Citez tombant en ruïnes: d'obſcurs Villages devenant des Capitales d'Empires: de fameuſes Rivières changées en petits Ruiſſeaux: l'Océan laiſſant un Païs à ſec, pour en couvrir un autre de ſes ondes; les Sciences établiſſant leur Siége dans de certains Païs, & quelques Siécles après paroiſſant les avoir quittez pour jamais. Je pourrois alors me promettre de voir le jour où l'on auroit trouvé la *Longitude*, le *Mouvement Perpétuel*, & la *Médecine Univerſelle*, auſſi-bien que pluſieurs autres belles Inventions.

Quelles magnifiques découvertes ne ferions nous point en Aſtronomie, en ſurvivant à nos Prédictions les plus reculées, & en obſervant les retours périodiques des Comètes, & tout ce qui a du raport au mouvement du Soleil, de la Lune & des Etoiles.

Ce ne fut-là que l'Exode. Mon amour pour la vie rendit la ſuite de mon Diſcours bien plus longue. Quand j'eus fait, & que ce que je venois de dire eut été expliqué comme auparavant au reſte de la Compagnie, ils parlérent quelque tems entre eux, & me parurent un peu rire à mes dépens. A la fin le même Gentilhomme, qui m'avoit ſervi d'Interprête, dit qu'il étoit chargé de la part de ces autres Meſſieurs de me re-

redreſſer ſur quelques erreurs dans leſquelles l'imbécilité ordinaire de la nature humaine m'avoit fait tomber. Que cette Race de *Struldbruggs* étoit particulière à leur Païs, puiſqu'il ne s'en trouvoit point ni dans le Royaume de *Balnibarbi*, ni dans l'Empire du *Japon*, où il avoit eu l'honneur d'être Ambaſſadeur de la part de Sa Majeſté, & qu'il avoit trouvé les Naturels de l'un & de l'autre de ces Païs auſſi incrédules ſur le Chapitre des *Struldbruggs* que je l'avois paru moi-même. Que dans les deux Empires ſuſdits, dans leſquels il avoit fait un aſſez long ſéjour, le déſir de vivre long-tems étoit un déſir général. Que quiconque y avoit un pied dans le Tombeau, retenoit l'autre le plus qui lui étoit poſſible. Que le plus vieux y eſpéroit de vivre encore un jour, & regardoit la mort comme le plus affreux de tous les maux; mais que dans l'Iſle de *Luggnagg* le déſir de vivre n'étoit pas ſi ardent, parce qu'on y avoit l'exemple des *Struldbruggs* continuellement devant les yeux.

Que le plan de vie que j'avois fait étoit déraiſonnable & injuſte, parce qu'il ſuppoſoit une éternité de Jeuneſſe, de Santé, & de Vigueur, qne perſonne ne ſçauroit avoir la folie de ſe promettre, quelque extravaguant qu'on ſoit en fait de ſouhaits. Que par conſéquent, la queſtion n'étoit pas de ſavoir ſi un Homme voudroit être toujours jeune & toujours heureux, mais comment il paſſeroit une vie ſans fin, ſujette aux incommoditez qui ſont l'appanage ordinaire

de

de la vieilleſſe. Car, ajoûtoit-il, quoique peu d'Hommes vouluſſent avouër qu'ils ſouhaiteroient d'être Immortels même à de ſi pures conditions, j'ai pourtant remarqué dans les Empires de *Balnibarbi* & du *Japon*, que chacun cherche à renvoyer la mort quelque tard qu'elle vienne, & je n'ai preſque point vû d'exemples d'Hommes qui mouruſſent volontairement, à moins que d'y avoir été portez par d'exceſſives douleurs. Et j'en apelle à vôtre conſcience, me dit-il, ſi vous n'avez remarqué la même choſe dans les Païs où vous avez voyagé.

Après cette Préface, il entra dans un détail fort circonſtancié touchant les *Struldbruggs*. Il dit qu'ils agiſſoient comme les autres Hommes juſqu'à l'âge de trente ans, après quoi on remarque en eux une eſpèce de mélancolie qui augmentoit de jour en jour juſqu'à ce qu'ils euſſent quatre-vingts ans. Qu'il ſavoit cela par leur propre confeſſion: parceque, comme chaque ſiécle ne produit que deux ou trois de cette eſpéce, ce nombre ne ſuffit pas pour faire quelque obſervation générale. Quand ils ont paſſé les quatre-vingt ans, ce qui pour les autres Habitans de ce Païs, eſt le dernier terme auquel ils puiſſent atteindre, ils ſont non-ſeulement ſujets à toutes les folies & à toutes les infirmitez des autres Vieillards, mais auſſi à de certains défauts qui naiſſent de la terrible certitude de leur Immortalité. Ils ſont non-ſeulement Vains, Opiniâtres, Avares, de mauvaiſe Humeur, & Babillards, mais auſſi entièrement incapables d'Amitié. Envie

& désirs impuissants sont leurs passions ordinaires. Mais les objets contre lesquels leur Envie se dechaîne principalement, sont les vices des Jeunes, & la mort des Vieux. En refléchissant sur ceux-là, ils se trouvent exclus même de la possibilité de goûter jamais aucun plaisir, & quand ils voyent un Convoi funèbre, ils se plaignent que d'autres sont entrez dans un Port, où eux-mêmes ne pourront jamais arriver. Ils ne se souviennent de rien que de ce qu'ils ont remarqué & apris dans leur Jeunesse, & cela même est encore fort défectueux. Et pour ce qui regarde la Certitude où les particularitez de quelques faits, on peut faire plus de fond sur les traditions communes, que sur leurs meilleurs mémoires. Les moins misérables de ces Vieillards éternels sont ceux qui ont le bonheur de radoter, & de perdre absolument la mémoire; parceque, n'aïant pas un grand nombre de mauvaises qualitez, qui rendent les autres haissables, on est plus porté à avoir pitié d'eux & à les secourir.

Si un *Struldbrugg* épouse une personne immortelle comme lui, le Mariage ne subsiste que jusqu'à ce que le plus jeune des deux ait atteint l'âge de quatre-vingt ans. Car nos Loix trouvent qu'il est juste que celui, qui, sans qu'il ait mérité ce malheur par sa faute, est condamné à rester toujours sur la Terre, ne soit pas rendu doublement malheureux par une Femme éternelle.

Dès qu'ils ont quatre-vingt ans, la Loi les considère comme morts; leurs Héritiers s'emparent de leurs Biens, excepté une petite

tite portion qu'on réserve pour leur entretien, & les pauvres d'entre eux sont entretenus à la charge du Public. Après ce période ils sont tenus pour incapables de s'acquitter d'aucune Charge, & on ne les admet pour témoins dans aucune Cause, soit Civile, soit Criminelle.

A quatre-vingt & dix ans ils perdent leurs Dents & leurs Cheveux, ne trouvent plus de goût à rien, mais mangent & boivent sans apetit & sans plaisir: Les maladies auxquelles ils sont sujets allant leur train ordinaire sans croitre ni diminuer. En parlant ils oublient les noms les plus ordinaires des choses, aussi-bien que celui des personnes, quand même ce seroient leurs plus intimes Amis, ou leurs plus proches Parens. Pour la même raison ils ne sçauroient jamais s'occuper à lire, parce que leur mémoire est si peu ferme que le commencement d'une phrase est toujours effacé de leur souvenir quand ils en lisent la fin: Malheur qui les prive du seul divertissement dont ils seroient capables.

Le Langage étant fort sujet au changement, les *Struldbruggs* d'un siécle n'entendent pas ceux d'un autre, & sont, lorsqu'ils ont passé deux cent ans, incapables de lier conversation avec leurs Voisins les mortels, ce qui leur donne le desavantage d'être comme Etrangers dans leur propre Païs.

Tel fut, autant qu'il m'en peut souvenir, le récit qu'il me fit touchant les *Struldbruggs*. J'en vis dans la suite cinq ou six de différens

âges,

âges, mais dont le plus jeune n'étoit vieux que de deux ſiécles; j'eus même le plaiſir de paſſer quelques heures avec deux ou trois d'entre eux; mais quoiqu'on leur eut dit que j'étois un grand Voyageur, qui avois vû la plus grande partie de la Terre, ils n'eurent pas la moindre curioſité de me faire quelques queſtions, & ſe contentérent de me demander un *Slums Kudack*, ou marque de ſouvenir, ce qui eſt une manière honnête de demander l'Aumône, ſans que la Loi, qui le défend, ſoit ouvertement violée.

Tout le Monde les haït & les mépriſe; & la naiſſance d'un d'eux eſt mis au nombre des funeſtes préſages. La meilleure manière de ſçavoir leur âge eſt de leur demander de quel Roi ou de quel grand Perſonnage ils ſe ſouviennent, & après cela de conſulter l'Hiſtoire; car il eſt certain que quand ils avoient quatre-vingt ans, le dernier Prince dont ils avoient conſervé le ſouvenir n'avoit pas encore commencé ſon Regne.

Leur vuë eſt de tous les Spectacles le plus mortifiant, & les Femmes parmi eux ſont encore plus horribles que les Hommes. Par deſſus les difformitez ordinaires à un âge avancé, ils ont je ne ſçai quelle laideur particuliére encore, qui s'augmente avec les Années, & qu'il eſt impoſſible de décrire. Et à cet égard je puis me vanter, que parmi une demie douzaine de *Struldbruggs* je diſtinguai d'abord le plus vieux, quoi qu'il n'y eut pas plus de deux ſiécles de differen-ce.

Le

Le Lecteur croira facilement que ce que je venois d'entendre, diminua de beaucoup l'Envie que j'avois de vivre toujours. J'eus honte des visions extravagantes dans lesquelles j'avois donné, & fus persuadé que le Tyran le plus cruel auroit peine à inventer un genre de mort par lequel je refusasse de passer pour finir une pareille vie. On conta au Roi tout ce qui s'étoit passé sur ce sujet entre moi & mes Amis. Ce Prince me fit l'honneur de me railler là-dessus, me demandant si je ne voulois pas transporter dans mon Païs une paire de *Struldbruggs*, pour armer mes Compatriottes contre la frayeur de la mort; mais il semble que cela soit défendu par les Loix fondamentales du Royaume; car sans cela j'aurois été charmé de faire la dépense de les transporter. Je fus obligé d'avoüer que les Loix de ce Royaume touchant les *Struldbruggs*, étoient apuyées sur de très-solides raisons, & telles, que tout autre Païs seroit obligé de les adopter, s'il avoit de pareils Hommes dans son sein. Autrement, comme l'Avarice est une passion en quelque sorte essentielle à la Vieillesse, ces immortels deviendroient avec le tems Possesseurs de tous les Biens de la Nation, & s'empareroient de toute l'Autorité: d'où il arriveroit que manquant de talens pour faire un bon usage du pouvoir qu'ils auroient entre les Mains, le Gouvernement, dont ils seroient les soutiens, crouleroit bientôt sur ses Fondemens.

CHA-

# CHAPITRE XI.

*L'Auteur quitte* Luggnagg *& va au* Japon: *d'où il se rend sur un Vaisseau Hollandois à Amsterdam, & d'Amsterdam en Angleterre.*

J'Ai crû que ce récit touchant les *Struldbruggs* ne feroit pas desagréable au Lecteur, ne me souvenant pas d'avoir jamais lû quelque chose de pareil dans aucun Livre de Voyage qui me soit tombé entre les mains. Que si ce trait Historique n'est pas si nouveau pour mes Lecteurs que je me le suis imaginé, je tirerai mon Apologie de la nécessité où se trouvent des Voyageurs, qui font la description du même Païs, de raconter les mêmes particularitez, sans qu'on puisse pour cela les accuser de s'être copiez les uns les autres.

Il y a un commerce perpétuel entre les Habitans de ce Royaume & ceux du Japon, & il est très aparent que les Auteurs Japonois auroient pû me donner quelques lumières sur le Chapitre des *Struldbruggs*; mais je fis si peu de séjour dans cet Empire, & j'en savois si peu la Langue, qu'il me fut impossible de demander ou de recevoir à cet égard quelques éclaircissemens. Mais j'espère que la Lecture de mon Livre donnera à quel-

quelques Hollandois la curiosité de faire sur ce sujet de plus amples informations.

Le Roi de *Luggnagg* m'aïant plusieurs fois pressé d'accepter quelque Emploi à sa Cour, & me trouvant inébranlable dans le dessein de retourner dans mon Païs, m'accorda la permission de partir, & me donna une Lettre de Recommandation écrite de sa propre main pour l'Empereur du Japon. Il me fit aussi présent de quatre cent quarante & quatre grandes piéces d'or (cette Nation aimant fort les nombres pairs) & d'un Diamant que je vendis en Angleterre pour onze cent guinées.

Le sixième de Mai 1709. je pris congé solemnellement de sa Majesté & de tous mes Amis. Ce Prince eut la bonté d'ordonner qu'un détachement de sa Garde me conduisit à *Glanguenstald*, qui est un Port de Mer situé au Sud-Est de l'Isle. Six jours après mon arrivé il y eut un Vaisseau prêt à faire voile pour le Japon, & nous fimes ce trajet en quinze jours. Nous prîmes Terre à une petite Ville Maritime nommée *Xamoschi*, & située au Sud-est du Japon. Je montrai d'abord aux Officiers de la Doüane la Lettre du Roi de *Luggnagg* pour sa Majesté Impériale.

Ils connoissoient parfaitement bien le Cachet de ce Prince, qui étoit de la largeur de la paume de la main. Ce Cachet représentoit *un Roi levant de Terre un Gueux estropié.* Les Magistrats de la Ville aïant été informez que j'avois une Lettre pour l'Empereur, me reçurent comme un Ministre public, eurent

rent soin de me pourvoir de Domestiques pour me servir, & de Voitures pour transporter mon Bagage à *Yedo*, où je fus admis à l'Audience, & délivrai ma Lettre, qui fut ouverte avec grande Cérémonie, & expliquée à l'Empereur par un Interprête, qui me dit après cela de la part de sa Majesté, que si j'avois quelque Requête à présenter, je pouvois être sûr qu'elle me seroit octroyée pour l'amour du Roi de *Luggnagg*. Cet Interprête avoit été employé depuis long-tems dans les Affaires des Hollandois: il démêla facilement que j'étois Européen, & pour cette cause il exprima ce que l'Empereur venoit de dire en Hollandois, qu'il parloit parfaitement bien. Je répondis (conformément à la résolution que j'en avois prise) que j'étois un Marchand Hollandois, qui avoit fait Naufrage sur les Côtes d'un Païs fort éloigné, d'où je m'étois rendu en partie par Mer & en partie par Terre à *Luggnagg*, & de-là au Japon, où je savois que ceux de mon Païs envoyoient souvent des Vaisseaux, sur un desquels j'avois espéré de m'en retourner en Europe: Que pour cet effet je supliois très-humblement sa Majesté de donner ordre que je fusse conduit ou escorté jusqu'à *Nangesac*: A cette faveur je priai que pour l'amour de mon Patron le Roi de *Luggnagg*, l'Empereur voulut bien en ajouter une autre, qui étoit de me dispenser de la Cérémonie imposée à mes Compatriottes de *fouler aux pieds la Croix*, parce que c'étoit mon Infortune & non pas l'intention de faire quelque Commerce qui m'avoit conduit dans son Païs.

Quand

Quand cette dernière demande eut été expliquée à l'Empereur, il parut un peu surpris, & dit, qu'il croyoit que j'étois le premier de mes Compatriottes qui eut jamais fait quelque difficulté sur ce point, & qu'il commençoit à douter que je fusse un Hollandois; mais qu'il me soupçonnoit plûtôt d'être un CHRETIEN. Que cependant à cause des raisons que j'avois alléguées, mais principalement par amitié pour le Roi de *Luggnagg*, il se prêteroit à la singularité de mon humeur, mais que l'affaire devoit être adroitement ménagée, & que ses Officiers auroient ordre de me laisser passer comme si c'étoit par inadvertence. Je rendis mille graces par la bouche de mon Interprête pour une faveur si signalée, & quelques Troupes étant en ce tems-là en marche vers *Nangesac*, l'Officier Commandant eut ordre de m'y conduire, avec quelques Instructions sur l'affaire de la Croix.

Le 9. Juin 1709. j'arrivai à *Naugesac*, après un assez long & encore plus incommode Voyage. Je ne tardai guéres à faire connoissance avec quelques Matelots Hollandois d'un Vaisseau nommé *Amboine*, de 450 Tonneaux. J'avois vêcu assez longtems en Hollande, poursuivant mes Etudes à Leide, & je parlois assez bien Flamand. Les Matelots furent bientôt informez d'où je venois en dernier lieu, ils eurent la curiosité de me demander l'Histoire de ma vie & le détail de mes Voyages. Je leur fis un récit abrégé, probable & peu sincére. Je con-

noiſſois pluſieurs perſonnes en Hollande, & il ne me fut pas difficile d'inventer des noms ſupoſez pour mes Parens, que je dis être de pauvres gens de la Province de Gueldres. J'aurois volontiers donné au Capitaine (un certain *Théodore van Grult*) tout ce qu'il m'auroit demandé pour me tranſporter en Hollande; mais quand il eut apris que j'étois Chirurgien, il ſe contenta de la moitié de la ſomme ordinaire, à condition que je le ſervirois dans ma profeſſion durant le Voyage. Avant que de nous embarquer, quelques uns de l'Equipage me demandérent ſouvent ſi j'avois accompli la Cérémonie dont j'ai parlé? J'eſquivai la queſtion par des réponſes vagues, diſant que j'avois fait tout ce que l'Empereur avoit exigé de moi. Cependant un méchant Coquin de Matelot s'adreſſent à un Officier, & me déſignant du doigt, dit que je n'avois pas encore *foulé aux pieds le Crucifix* : mais l'Officier qui avoit reçû ordre qu'on ne me fit point de peine, donna à ce maraut une volée de coups de bâton, après quoi je ne fus plus expoſé à des queſtions de ce genre.

Il ne m'arriva rien pendant ce Voyage qui vaille la peine d'être raconté. Nous eûmes le vent en poupe juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance, où nous nous pourvûmes d'eau douce. Le 16. d'Avril nous arrivâmes ſains & ſaufs à Amſterdam, n'aïant perdu que trois Hommes qui étoient morts de maladie, & un quatrième qui étoit tombé du grand Mât dans la Mer, près de Côtes de Guinée.

Après

Après m'être arrêté quelques jours à Amſterdam, je m'embarquai pour l'Angleterre ſur un petit Vaiſſeau qui apartenoit à cette Ville. Le 10. d'Avril 1710. nous arrivâmes aux Dunes. Le lendemain je mis pied à terre, & eus le plaiſir de revoir ma Patrie après une abſence de cinq ans & ſix mois. J'arrivai chez moi le même jour, & trouvai ma Femme & mes Enfans en parfaite ſanté.

*Fin de la première Partie du Tome ſecond.*



# VOYAGES.

## PART. II.

### VOYAGE AU PAYS DES HOUYHNHNMS.

### CHAPITRE I.

*L'Auteur entreprend un Voyage en qualité de Capitaine d'un Vaisseau. Ses gens conspirent contre lui, le tiennent pendant quelque tems renfermé dans sa Cabane, & le mettent à Terre dans un Païs inconnu. Il avance dans un Païs. Description d'un étrange Animal nommé* Yahoo. *L'Auteur rencontre deux* Houyhnhnms.

JE passai environ cinq mois dans ma Maison avec ma Femme & mes Enfans, & aurois été fort heureux si j'avois sçû sentir mon bonheur. Je laissai ma Femme

enceinte & acceptai un offre fort avantageuſe qui me fut faite d'être Capitaine du Hazardeux, Vaiſſeau Marchand de 350 Tonneaux: car j'entendois fort bien la Navigation, & étant las de l'Emploi de Chirurgien ſur Mer, (Emploi néanmoins auquel je ne renonçois pas ſi abſolument que je ne fûſſe prêt à l'exercer en tems & lieu) j'engageai en cette qualité un certain *Robert Purefoy*, jeune Homme aſſez habile dans ſa profeſſion. Nous partîmes de Portsmouth le ſecond d'Août 1710. Le quatorzième nous rencontrâmes le Capitaine *Pocock* qui alloit à la Baye de Campêche pour y couper du bois du même nom. Le 16. nous fûmes ſéparez de lui par une tempête; j'apris à mon retour que ſon Vaiſſeau avoit coulé à fond, & que de tout l'Equipage il n'y avoit qu'un ſeul mouſſe qui ſe fut ſauvé. C'étoit un honnête Homme & un fort bon Marinier, mais un peu trop poſitif dans ſes ſentimens, ce qui fut la cauſe de ſa perte, comme ce l'a été de celle de pluſieurs autres. Car s'il avoit ſuivi mon Avis, il ſeroit peut-être à préſent comme moi ſain & ſauf au milieu de ſa Famille.

Des Fiévres chaudes m'emportérent tant de Monde, que je fus obligé de toucher aux Barbades pour y faire de nouvelles recruës. Mais je ne tardai guères à me repentir du choix que je fis; ceux que je pris à mon Bord aïant preſque tous été Boucaniers. Tout l'Equipage de mon Vaiſſeau conſiſtoit en vingt-cinq Hommes, & mes ordres portoient que je trafiquerois avec les Indiens de

la

la Mer du Sud, & que je tâcherois de faire quelques nouvelles découvertes. Ces Boucaniers débaucherent le reste de mes gens, & tous ensemble formérent le dessein de se rendre maîtres du Vaisseau : Dessein qu'ils exécuterent un beau matin en se jettant tout d'un coup dans ma Cabane, & en me liant pieds & mains, avec ménace de me jetter dans la Mer si je faisois la moindre résistance. Je leur dis que je me reconnoissois leur prisonnier, & que je leur promettois la plus entiére soumission. Ils exigérent de moi que je confirmasse cette promesse par serment; après quoi ils me déliérent à un de mes bras près qu'ils attachérent avec une Chaine à mon Lit, & placérent une sentinelle avec un Fusil chargé à ma porte, avec ordre de tirer sur moi, dès que je ferois le moindre effort pour me détacher. Ils m'envoyérent à manger & à boire, & se chargérent du gouvernement de Vaisseau. Leur dessein étoit de pirater sur les Espagnols, ce qu'ils ne pouvoient faire à moins que d'être plus forts du Monde. Mais avant que de rien entreprendre, ils étoient dans l'intention de vendre les Marchandises qui étoient dans le Vaisseau, & puis d'aller à Madagascar pour y faire des recruës ; quelques-uns d'eux étant morts depuis qu'ils m'obligeoient à garder la Chambre. Cette espèce de prison dura quelques semaines, pendant lesquelles ils firent commerce avec les Indiens, sans que je sçusse quel cours ils prenoient, étant étroitement gardé dans ma Cabane, & attendant à tout moment qu'ils exécuteroient la ménace

de me tuer, qu'ils me faisoient régulièrement huit ou dix fois par jour.

Le 9. Mai 1711. un certain *Jaques Welch* vint me trouver, & dit qu'il avoit ordre du Capitaine de me mettre à Terre. Je tâchai de le fléchir par mes priéres, mais je n'en pûs venir à bout; il poussa même la cruauté jusqu'à refuser de me dire seulement le nom de leur nouveau Capitaine. Quand il eut fait sa Commission, lui & ses Compagnons me forcérent à descendre dans la Châloupe, en me permettant de mettre mon meilleur Habit, & de prendre avec moi un petit pacquet de Linge, mais point d'Armes, excepté mon Epée: ils n'eurent pas la politesse de visiter mes poches, dans lesquelles j'avois mis tout mon argent, & quelques autres bagatelles. Ils firent environ une lieuë à force de rames, & puis me mirent sur le Rivage. Je les conjurai de me dire dans quel Païs j'étois: Ils me protestérent tous qu'ils le sçavoient aussi peu que moi, mais me dirent que le Capitaine (comme ils l'apelloient) avoit résolu, après s'être défait des Marchandises, de me mettre à Terre sur la premiére Côte que nous découvririons. En prononçant ces mots, ils s'éloignérent de moi, me disant en guise d'Adieu, que si je ne voulois pas être surpris par la Marée, je ferois fort bien de ne pas rester long-tems dans l'endroit où j'étois.

Dans cette affreuse situation je gagnai le haut du Rivage, où je m'assis pour me reposer un peu, & pour reflêchir sur le part que je devois prendre. Après une mûre déli-

libé-

libération, je pris la résolution d'avancer dans le Païs, de me rendre aux premiers Sauvages que je rencontrerois, & de rachetter ma vie en leur donnant quelques Bracelets, quelques Bagues de Cuivre, & quelques Verroteries; Bagatelles dont on se pourvoit dans ces sortes de Voyages, & dont j'avois par bonheur quelques-unes sur moi. Je vis sur ma Route un grand nombre d'arbres, qui me parurent être des productions de la Nature, parce que je ne remarquois aucun ordre dans leur arrangement; plusieurs Prez, & quelques Champs d'Avoine. Je marchai avec beaucoup de circonspection, craignant qu'on ne me tirât quelque Fléche par derrière ou de côté. Je tombai dans un grand Chemin, où je vis plusieurs traces d'Hommes, quelques-unes de Vaches, mais un nombre bien plus considérable de celles de Chevaux. Enfin j'aperçûs différens Animaux dans un Champ, & un ou deux de la même sorte assis dans des arbres. Ils étoient d'une figure fort vilaine & tout-à-fait extraordinaire. J'en eus un peu peur, & pour les mieux considérer, je me cachai derrière un Buisson.

Quelques-uns d'eux s'étant aprochez de la place où j'étois, j'eus occasion de les voir distinctement. Leurs têtes & leurs poitrines étoient couvertes de cheveux: ils avoient des barbes pareilles à celles des Boucs, & leurs corps étoit généralement parlant couleur de peau de Buffle. Je les voyois grimper sur de hauts arbres avec autant d'agilité qu'auroit pû faire un Ecureuil; car ils avoient de fortes pâtes qui se terminoient en pointes

crochuës. Ils ſautoient fort loin & couroient d'une prodigieuſe viteſſe. Les femelles étoient plus petites que les mâles : leurs Mammelles pendoient entre leurs pieds de devant, & touchoient preſque à terre quand elles marchoient. Les cheveux de ces Animaux, tant de l'un que de l'autre ſexe, étoient de différentes couleurs ; les uns les avoient bruns, d'autres rouge, d'autres noirs, & d'autres enfin jaunes. Tout compté, je ne me ſouviens pas d'avoir vû dans aucun de mes Voyages des Animaux plus deſagréables, ni contre leſquels j'aïe ſenti une plus forte antipathie. N'aïant donc que trop ſatisfait ma curioſité, je pourſuivis mon chemin, eſpérant qu'il me conduiroit à la Cabane de quelque Indien. A peine eus-je fait quelques pas, que je rencontrai nez à nez une de ces Créatures dont je viens de parler. Le vilain Monſtre ne m'eût pas plûtôt aperçû, qu'il fit pluſieurs grimaces, dans leſquelles je crus démêler ſon étonnement ; puis s'aprochant de moi, il leva ſa pâte de devant, ſans que je ſçuſſe ſi c'étoit par méchanceté ou par ſimple curioſité. Mais de peur d'équivoque, je mis flamberge au vent, & lui donnai un coup du plat de mon épée, car je ne voulois pas le bleſſer, de peur que cette Action violente, commiſe à l'égard d'un Animal qui pouvoit leur apartenir, n'irritât les Habitans contre moi. Cependant le coup que j'avois donné à cette Bête fut aſſez douloureux, pour qu'elle prit la fuite, en jettant des cris, qui attirerent hors du champ voiſin une quarantaine d'Animaux de la même ſorte, dont je fus re-

regardé d'assez mauvais œil. De peur d'insulte néanmoins je me mis le dos contre un arbre, & fils le moulinet avec mon épée, quoi qu'à dire le vrai je ne fusse rien moins qu'à mon aise

Au milieu de cet embarras, quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis ces Animaux se sauver à toutes jambes, & me laisser librement poursuivre ma route, sans qu'il me fut possible de comprendre la cause d'un changement si soudain? Mais aïant tourné la tête à gauche, j'aperçûs un Cheval qui se proménoit au petit pas dans le Champ; & c'étoit ce Cheval, qu'ils avoient aperçû avant moi, qui, à ce que j'apris depuis, étoit la cause de leur fuite. Le Cheval me parut un peu effrayé en me voyant, mais se remettant d'abord de sa crainte, il considéra mon visage avec de manifestes marques d'étonnement: il regarda avec attention mes mains & mes pieds, & fit plusieurs fois le tour de mon corps. Je voulois continuer mon chemin, mais il me le barra en s'y mettant en travers, quoique d'ailleurs il n'eût pas l'air ménaçant, & qu'il ne me parut pas avoir dessein de me faire la moindre violence. Nous fûmes l'un & l'autre pendant quelques minutes dans cette situation; à la fin je pris la hardiesse d'éteindre la main sur son Cou, dans le dessein de le flatter, en me servant de cette sorte de sifflement & de mots qui sont en usage parmi les Maquignons, quand ils veulent manier un Cheval étranger. Mais cet Animal parut recevoir mes caresses avec dédain, car il branla la tête, fronça le

ſourcil, & écarta doucement ma main avec ſon pied droit de devant. Après quoi il hennit trois ou quatre fois, mais d'une manière ſi extraordinaire que je crus que c'étoit une eſpéce de langage, qui lui étoit particulier, qu'il parloit.

Sur ces entrefaites arrive un ſecond Cheval, qui s'aproche de l'autre d'un air dégagé & honnête, lui hennit quelques ſons, qui me parurent articulez, & en reçoit une réponſe du même genre. Ils s'éloignérent tous deux de quelques pas, comme s'ils avoient voulu conférer enſemble, ſe promenant l'un à côté de l'autre, en avant & en arrière, tout de même que des perſonnes qui déliberent ſur quelque affaire importante, mais tournant ſouvent les yeux vers moi, comme pour empêcher que je ne m'échapaſſe. Je ne ſçaurois exprimer la ſurpriſe où je fus en voyant faire de pareilles choſes à des bêtes brutes, & je conclus que ſi les Habitans du Païs étoient douez d'un dégré de raiſon proportionné à cette ſupériorité ordinaire que les Hommes ont ſur les Chevaux, il falloit néceſſairement qu'ils fuſſent le plus ſage Peuple de la Terre. Cette penſée m'encouragea à pourſuivre ma route, & me fit naître le deſſein de ne me point arrêter que je n'euſſe trouvé quelque Maiſon ou quelque Village, ou du moins quelqu'un des naturels du Païs. Je m'eſquivois déja tout doucement, quand le premier des deux Chevaux, qui étoit un gris-pommelé, remarquant ma fuite, ſe mit à hennir après moi d'un ton ſi abſolu, que je m'imaginai entendre ce qu'il vouloit dire;



re; ſur quoi je retournai ſur mes pas & envers lui, pour attendre ſes ordres. Mais je diſſimulai ma crainte le mieux qu'il me fut poſſible; car, ſans que j'en jure, le Lecteur croira aiſément que l'incertitude où j'étois comment cette Avanture finiroit, me mettoit un peu en peine.

Les deux Chevaux s'aprochérent de moi, regardant avec beaucoup d'attention mon viſage & mes mains. Le Cheval gris toucha mon Chapeau de tous côtez avec la corne de ſon pied droit de devant, & le décompenſa tellement, que je fus obligé de l'ôter pour le rajuſter; Action qui me parut jetter ce Cheval auſſi-bien que ſon Compagnon (qui étoit un Baybrun) dans un étonnement inexprimable, celui-ci toucha le pan de mon Habit, & trouvant qu'il ne faiſoit pas partie de mon Corps, donna encore de nouvelles marques de ſa ſurpriſe. Ils étoient l'un & l'autre fort embarraſſez de mes Souliers & de mes Bas, qu'ils avoient fort attentivement examinez, ſe henniſſant l'un à l'autre, & faiſant différens geſtes, qui ne reſſembloient pas mal à ceux que fait un Philoſophe qui tâche d'expliquer quelque Phenomène nouveau & difficile.

En un mot, toutes les manières de ces Animaux me parurent ſi ſages & ſi marquées au coin de l'intelligence, que je conclus qu'il falloit néceſſairement qu'ils fuſſent des Magiciens, qui s'étoient ainſi métamorphoſez eux-mêmes, & qui voyant un Etranger, avoient formé le deſſein de ſe divertir de moi; ou qui peut-être étoient réellement é-

tonnez à la vuë d'un Homme si différent en Habit & en Figure des Habitans d'un Païs si éloigné. Ce beau & solide raisonnement me fit prendre la hardiesse de leur adresser le Discours suivant.

Messieurs, si vous êtes des Enchanteurs, comme il y a grande aparence, vous entendez toutes sortes de Langues, c'est pourquoi je prens la liberté de dire à Vos Seigneuries, que je suis un malheureux Anglois; que ses infortunes ont amené sur vos Côtes, & je conjure un de vous deux de me permettre de le monter comme s'il étoit réellement Cheval, & de me porter à quelque Maison ou à quelque Village. Et vous n'obligerez pas un Ingrat, car je vous ferai présent de ce Coûteau & de ce Bracelet (que je pris hors de ma poche en prononçant ces derniers mots.) Les deux Créatures gardérent un profond silence pendant que je parlois, & parurent m'écouter avec beaucoup d'attention; & quand j'eus fait, ils se hennirent plusieurs fois l'un à l'autre, ni plus ni moins que s'ils étoient engagez dans une serieuse conversation. Je remarquai que leur Langage exprimoit fort bien les passions, & que les mots en pouvoient plus aisément être reduits en Alphabet que ceux des Chinois.

Je leur ouïs plusieurs fois prononcer le mot de *Yahoo*; & quoi qu'il me fut impossible de deviner ce qu'il signifioit, j'essaïai néanmoins, pendant que ces deux Messieurs étoient en conversation, de le prononcer à mon tour. Dès que je remarquai qu'ils se faisoient, je dis à haute voix *Yahoo*, imitant

tant en même tems, le plus qu'il m'étoit possible le hennissement d'un Cheval ; ce qui ne les surprit pas médiocrement tous deux, & le gris repéta trois fois le même mot, comme s'il avoit voulu m'aprendre le véritable Accent, en quoi je l'imitai de mon mieux, & trouvai que chaque fois je prononçois moins mal, quoique je fusse encore fort loin du point de perfection. Ensuite le Bay-brun essaya ma Capacité à l'égard d'un second mot dont la prononciation étoit bien plus difficile : je veux dire celui de *Houyhnhnm*. Je ne réüssis pas si bien dans ce mot que dans l'autre ; mais après deux ou trois Essais, cela alla mieux ; & mes deux Maîtres me parurent extrêmement étonnez de l'habileté de leur Disciple.

Après quelques autres Discours, qui à ce que je conjecturai, me regardoient, les deux Amis prirent congé l'un de l'autre ; le Cheval gris me fit signe de marcher devant lui, en quoi je jugeai à propos de lui obéïr, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un meilleur Guide. Quand je marchois trop lentement, il me crioit *Hhuun*, *Hhuun* ; Je devinai sa pensée, & lui donnai à entendre que j'étois las, & qu'il ne m'étoit pas possible d'aller plus loin ; sur quoi il eut la bonté de s'arrêter un peu pour me donner le tems de me reposer.

## CHAPITRE II.

*Un* Houyhnhnm *conduit l'Auteur à sa Maison. Description de cette Maison. Manière dont l'Auteur y est reçû. Nourritnre des* Houyhnhnms. *L'Auteur pourvû d'Alimens après avoir craint d'en manquer. Manière dont il se nourrissoit dans ce Païs.*

NOus avions fait environ trois miles, quand nous arrivâmes à un long Bâtiment fait de Bois de Charpente; le Toit en étoit assez bas & couvert de paille. Je commençai alors à prendre courage, & tirai de ma poche quelques-unes de ces babioles, que les Voyageurs portent d'ordinaire avec eux, pour en faire à peu de fraix de magnifiques présens aux Indiens de l'Amerique; je tirai de ma poche, dis-je, quelques unes de ces babioles, dans l'espérance de me concilier par là l'affectation de ceux de la Maison. Le Cheval me fit signe d'entrer le premier. Je le fis & me trouvai dans une Ecurie fort propre, où il ne manquoit ni Ratelier ni Mangeoire. Il y avoit trois Chevaux & deux Jumens, dont aucun ne mangeoit, mais dont quelques uns étoient assis sur leurs Jarrets, ce qui m'étonna beaucoup. Mais

ce

ce qui augmenta encore mon étonnement, fut que je vis le reste occupé à faire le même Ouvrage que nos Palfreniers font dans nos Ecuries. Ce spectacle me confirma dans ma première opinion, qu'un Peuple capable de civiliser des Brutes jusques à ce point, devoit être le plus sage & le plus habile Peuple de la Terre. Le gris pommelé entra alors, & prévint le mauvais traitement que les autres auroient pû me faire. Il leur hennit à différentes reprises d'un ton d'Autorité, & reçut chaque fois réponse.

Par-dessus cette manière d'Apartement où nous étions, il y en avoit encore trois autres de plein pied, dans lesquels on entroit par trois portes, vis-à-vis les unes des autres. Nous nous rendîmes par le second Apartement à la porte du troisiéme, où le Cheval gris entra seul, me faisant signe de l'attendre. J'obéïs, & préparai en attendant mes présens pour le Maître & pour la Maîtresse de la Maison. Ces présens consistoient en deux Coûteaux, trois Bracelets de Perles fausses, une petite Lunette d'Aproche, & un Colier de Verre. Le Cheval hennit trois ou quatre fois, & je m'attendois à quelque réponse prononcée par une voix humaine; mais un hennissement aussi articulé, quoique plus grêle que le sien, fut toute la réponse qu'il reçût. J'allai m'imaginer que cette Maison apartenoit à quelque personne de la première Distinction, puisque j'essuïois tant de Cérémonies avant que d'être admis: Car il me paroissoit entiérement incroyable qu'un Hom-

Homme de qualité ne fut ſervi que par des Chevaux.

Je craignis pendant un inſtant que mes malheurs & mes ſouffrances ne m'euſſent fait perdre l'eſprit : je regardai tout autour de moi dans la Chambre où j'avois été laiſſé ſeul, & je la trouvai comme la première, quoi qu'un peu plus propre. Je me frottai pluſieurs fois les yeux, mais ils furent conſtamment frappez des mêmes objets. Je me pinçai les bras & les côtes pour me reveiller, dans l'eſpérance que ce qui venoit de m'arriver ne fut qu'un ſonge. Après quoi je fus obligé d'attribuer à la Magie tout ce que je voyois. Mais je fus interrompu dans ces refléxions par l'arrivée du Cheval gris, qui me fit ſigne de le ſuivre dans le troiſième Apartement, où je vis une fort jolie Cavalle, avec deux Poulains, aſſis ſur des Nattes de paille, très-bien faites & de la dernière propreté.

Dès que la Cavalle m'eut vû, elle ſe leva de ſa Natte, s'aprocha de moi, & m'examina depuis les pieds juſqu'à la tête: Examen qui finit par un regard de mépris; Après quoi elle ſe tourna vers le Cheval, & j'ouïs que l'un & l'autre repétoient ſouvent le mot de *Yahoo*; mot dont je ne comprenois pas alors la ſignification, quoique ce fut le premier que j'euſſe apris à prononcer; mais je ne tardai guères à en ſçavoir le ſens, & j'achettai cette connoiſſance par la plus cruelle de toutes les mortifications: car le Cheval me faiſant ſigne de la tête, & repétant le mot *Hhuun*,

*Hhuun*, comme il avoit fait ſur la Route, ce qui vouloit dire (comme je l'ai déja expliqué) que je devois le ſuivre, me conduiſit dans une manière de Cour, où il y avoit un autre Bâtiment à quelque diſtance de la Maiſon. Nous entrâmes dans ce Bâtiment, & je vis trois de ces déteſtables Créatures que j'avois rencontré immédiatement après mon arrivée, qui ſe nourriſſoient de Racines & de la Chair de quelques Animaux, que j'apris dans la ſuite avoir été des Anes, des Chiens, & des Vaches mortes de maladies. Ils étoient tous attachez par le cou avec de fortes cordes à une poutre, & tenoient leur manger entre les griſes de leurs pieds de devant.

Le Maître Cheval commanda à un de ſes Domeſtiques, qui étoit un Cheval alezan, de détacher le plus grand de ces Animaux & de le méner à la baſſe-Cour. J'y fus conduit auſſi, & cela dans le deſſein de nous comparer enſemble, ce que le Maître & le Valet firent avec beaucoup d'attention, repétant l'un & l'autre le mot de *Yahoo* pluſieurs fois. Je ne ſçaurois exprimer l'horreur & l'épouvante dont je fus ſaiſi, quand je remarquai que cette abominable Bête avoit une figure humaine. Elle avoit à la vérité le viſage plus large, le nez plus écraſé, les lévres plus groſſes, & la bouche plus fenduë, que ne les ont d'ordinaire les Européens. Mais ces ſortes de Difformitez ſe remarquent chez la plûpart des Nations Sauvages. Les pieds de devant du *Yahoo* ne différoient en rien de mes mains, excepté que les

les ongles en étoient plus longs, & qu'ils étoient plus velus & plus bruns. Il y avoit la même conformité & la même différence entre nos pieds: mais les Chevaux ne s'en aperçurent pas, parce que les miens étoient couverts de mes bas & de mes ſouliers.

La ſeule difficulté qui arrêtoit les deux Chevaux, étoit de voir que le reſte de mon Corps ne reſſembloit en rien à celui d'un *Yahoo*; diſparité dont j'avois l'obligation toute entière à mes Habits, qui étoient une choſe entièrement nouvelle pour eux: l'Alezan m'offrit une Racine, qu'il tenoit entre la corne de ſon pied & ſon pâturon; je la pris, & l'aïant ſentie, je la lui rendis le plus civilement qu'il m'étoit poſſible. Il tira du Chenil du *Yahoo* un morceau de je ne ſçai quelle Viande, qui ſentoit ſi mauvais, que j'en détournai la tête en faiſant une de ces grimaces dans leſquelles il entre du dédain & du dégoût; ce qu'il n'eût pas plûtôt aperçû qu'il le jetta au *Yahoo*, par qui elle fut dévorée avec avidité. Il me montra enſuite un monceau de Foin, & un Picotin plein d'Avoine; mais je branlai la tête pour marquer que ni l'une ni l'autre de ces choſes ne pouvoient me ſervir de nourriture. Et pour dire le vrai, je commençai alors à craindre de mourir de faim, ſi je ne rencontrois perſonne de mon eſpèce: Car pour ce qui regarde ces vilains *Yahoos*, il faut avoüer que nonobſtant la tendre amitié que je portois alors à la Nature Humaine, je n'ai jamais vû d'Etre qui me déplût davantage à tous égards; & ce qu'il y a de ſingulier, eſt, que quoi

qu'on

qu'on s'accoûtume à toutes ſortes d'Animaux, les *Yahoos* ſeuls m'ont toujours paru plus haïſſables à meſure que je les ai connus davantage. Le Maître Cheval démêla mon averſion pour ces Bêtes ſur mon viſage, & pour m'obliger renvoya le *Yahoo* dans ſon Chenil. Après cela il aprocha la corne de ſon pied de devant de ſa bouche, ce qui ne me cauſa pas une médiocre ſurpriſe, quoi qu'il le fit d'une manière fort aiſée, & avec un mouvement qui me parut parfaitement naturel. A ce premier ſigne il en ajoûta d'autres pour me prier de donner à connoître ce que je ſouhaitois de manger; mais il me fut impoſſible de lui faire une réponſe qu'il pût comprendre. Pendant que nous étions tous deux dans cet embarras, je vis une Vache paſſant tout près de nous. Sur quoi je la montrai au doigt, & marquai l'envie que j'avois de la traire. Le Maître Cheval m'entendit, car il ordonna à une Cavalle, qui étoit une des ſervantes de Logis, d'ouvrir une Chambre où il y avoit pluſieurs Vaiſſeaux de Terre & de Bois remplis de Lait. Elle m'en donna un bon godet tout plein, que j'avalai tout d'un trait, & avec un plaiſir inexprimable.

Vers le midi, je vis arriver chez nous une ſorte de Voiture traînée par quatre *Yahoos*. Il y avoit dans cette Voiture un vieux Cheval qui paroiſſoit être de Qualité. En deſcendant il mit d'abord à terre ſes pieds de derrière, aïant quelque Accident à ſon pied gauche de devant. Il venoit dîner avec nôtre Cheval, qui le reçût avec de grandes dé-

démonſtrations d'amitié. Ils mangérent dans le plus bel Apartement, & eurent pour ſecond ſervice de l'Avoine bouillie dans du Lait. Leurs mangéoires étoient placées en rond dans le milieu de la Chambre, & diviſée en Compartimens égaux, devant leſquels ils étoient tout aſſis, chacun d'eux aïant une Botte de Paille qui lui ſervoit de Chaiſe ou de Tapis. Le Ratelier étoit diviſé de la même manière que les Mangeoires, ce qui faiſoit que chaque Cheval & chaque Jument mangeoient leur propre Foin & leur compoſition d'Avoine & de Lait avec beaucoup de décence & de regularité. Le Cheval gris m'ordonna de me tenir près de lui, & cauſa long-tems avec ſon Ami ſur mon chapitre, à ce que je conjecturai par les nombreux regards dont l'Etranger m'honora, & par la fréquente repétition du mot de *Yahoo.*

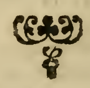
Quand on eut achevé de dîner, le Maître Cheval me prit en particulier, & en partie par ſignes, & en partie par mots, me fit connoître l'inquiétude où il étoit de ce que je n'avois rien à manger. *Hlunnk* dans leur Langue ſignifie de l'Avoine. Je prononçai ce terme deux ou trois fois; car quoi que je n'en euſſe pas voulu d'abord, je trouvai, après y avoir penſé, que j'en pouvois faire une eſpèce de Pain, qui mêlé avec du Lait pourroit me ſervir de Nourriture, juſqu'à ce que je trouvaſſe l'occaſion de me ſauver dans quelque Païs habité par des Hommes. Le Cheval ordonna ſur le champ à une Jument blanche de m'aporter une bonne quantité d'A-

d'Avoine dans une manière de baquet. Je chaufai cette Avoine devant le Feu le mieux qu'il me fut poſſible & j'en frottai les grains, juſqu'à ce que la Coſſe, que je tâchai enſuite d'en ſéparer, en fut ôtée; Après cela je les écraſai entre deux pierres, ce qui en fit un eſpèce de pâte, qui mêlée avec de l'eau, & ſechée au feu, me tint lieu de Pain. Ce Pain me parut d'abord aſſez inſipide, quoi qu'il y ait bien des endroits en Europe où l'on en mange de pareil, mais je m'y accoûtumai peu à peu; d'ailleurs, comme ce n'étoit pas mon premier Eſſai de frugalité, ce ne fut pas auſſi la première expérience par laquelle je me convainquis que la Nature ſe contente de peu. Et c'eſt quelque choſe de remarquable, que je n'ai pas été malade un ſeul inſtant pendant tout le tems que j'ai paſſé dans cette Iſle. A la vérité, j'ai quelque fois tâché d'attraper un Lupin ou quelque Oiſeau avec des Lacets fait de Cheveux de *Yahoos*, & j'ai ſouvent cherché des Herbes bonnes pour la ſanté, que je faiſois bouillir ou que je mangeois en ſalade, & fait de tems en tems un peu de Beurre, dont je beuvois enſuite le petit Lait. Les premiers jours de mon Arrivée je fus un peu en peine de n'avoir point de ſel; mais inſenſiblement j'ai apris à m'en paſſer, & j'oſe dire que le fréquent uſage que nous en faiſons dans nos Repas eſt une corruption de goût, qui doit ſon origine à la qualité qu'à le ſel de provoquer à boire ceux-là mêmes qui ne boiroient que trop ſans cela. Car nous ne voyons aucun Animal, excepté l'Homme, qui en mêle

le dans ſes Repas: Et pour ce qui me regarde, quand j'eus quitté ce Païs, il ſe paſſa un tems aſſez conſidérable avant que je puſſe m'y raccoûtumer.

Mais en voilà aſſez ſur le ſujet de mes Alimens; ſujet ſúr lequel la plûpart des Voyageurs entrent dans un détail auſſi étendu, que ſi leurs Lecteurs y étoient perſonnellement intéreſſez. Cependant, il étoit néceſſaire que j'en diſe un mot, de peur qu'on ne s'imaginât qu'il étoit impoſſible, que pendant l'eſpace de trois ans je pûſſe trouver de la Nourriture dans un tel Païs & parmi de tels Habitans.

Quand le ſoir fut venu, le Maître Cheval ordonna où je coucherois. Ma Chambre fut une petite Ecurie, éloignée de ſix verges de la Maiſon, & ſéparée de l'Etable des *Yahoos*. Je me couchai là ſur un peu de paille, dont j'avois eu ſoin de faire une manière de Lit. Mes Habits me ſervirent de couvertures, & je puis dire que je dormis parfaitement bien. Mais peu de tems après, je fus mieux accommodé, comme j'en informerai le Lecteur en ſon lieu, c'eſt-à-dire, quand je lui ferai le détail de ma manière de vivre.



CHA-

## CHAPITRE III.

*L'Auteur s'aplique à prendre la Langue du Païs, & son Maître le* Houyhnhnm *lui en donne des Leçons. Description de cette Langue. Plusieurs* Houyhnhnms *de Qualité viennent par curiosité voir l'Auteur. Il fait à son Maître un récit abregé de son Voyage.*

MA principale aplication étoit à aprendre la Langue que mon Maître (car c'est le Nom que je lui donnerai doresnavant) & ses Enfans, aussi-bien que tous les Domestiques de la Maison, avoient un empressément égal à m'enseigner; car ils regardoient comme un prodige qu'un Animal brute donnât tant de marques aparentes de raison. Je marquois chaque chose au doigt, & en demandois le nom, que j'écrivois ensuite dans mon Journal quand j'étois seul. Pour ce qui regarde l'accent, je tâchois de l'attraper en priant ceux de la Maison de prononcer plusieurs fois les mêmes mots. En quoi un Cheval alezan, qui n'étoit que simple Valet d'Ecurie, me fut d'une grande utilité.

Leur Langue aproche du Haut-Allemand plus que d'aucune autre Langue de l'Europe; mais elle la surpasse en agrément & en é-

nergie. L'Empereur *Charles V.* a fait la même Remarque quand il a dit, que s'il avoit à parler à ses Chevaux, ce seroit en Allemand.

La curiosité & l'impatience de mon Maître furent si grandes, qu'il employa plusieurs heures par jour à m'instruire. Il étoit persuadé (comme il me le déclara depuis) que j'étois un *Yahoo*; mais ce qu'il ne pouvoit comprendre, étoit ma docilité, mon air honnête, & ma propreté; Qualitez qu'aucun *Yahoo* du Païs n'avoit jamais possédées. Mes Habits étoient une autre merveille incompréhensible pour lui: car il croïoit qu'ils faisoient partie de mon Corps, parce que j'avois soin de ne les jamais ôter que toute la Famille ne fut retirée, & de les mettre le matin avant que qui que ce soit fut levé. Mon Maître étoit curieux de sçavoir d'où je venois, comment j'avois acquis ces aparences de raison qu'il découvroit dans toutes mes actions, & d'aprendre mon Histoire de ma propre bouche, ce qu'il espéroit que je serois bientôt en état de faire, vû les grands progrès que j'avois déja fait, en aprenant & en prononçant leurs mots & leurs phrases. Pour aider ma mémoire, je m'avisai d'écrire tous les mots que j'aprenois avec leur traduction à côté. Cette méthode me fut d'un si grand secours, qu'à la fin la présence même de mon Maître ne m'empêcha pas de mettre quelques termes & quelques manières de parler sur le papier. J'eus bien de la peine à lui expliquer ce que je faisois, car les *Houyhnhnms* n'ont pas la moindre idée

de

de tout ce que nous apellons Livres ou Ecriture.

Dans l'eſpace de dix ſemaines je fus capable d'entendre la plûpart de ſes Queſtions, & quelques ſemaines après de lui faire paſſablement réponſe. Il mourroit d'envie d'aprendre d'où je venois, & qui m'avoit enſeigné à imiter une Créature raiſonnable, à cauſe que les *Yahoos* ( à qui il voyoit que je reſſemblois exactement pour la tête, les mains & le viſage, qui étoient les ſeules parties de mon Corps qui fuſſent viſibles ) avoient toûjours paſſé chez eux pour les moins diſciplinables de toutes les Bêtes féroces. Je répondis que je venois par Mer, d'un endroit fort éloigné, avec pluſieurs autres créatures de mon eſpéce, & cela dans un grand Vaiſſeau creux fait de Bois. Que mes Compagnons m'avoient mis par force à terre ſur cette Côte, & m'y avoient laiſſé. Ce ne fut qu'avec une extrême difficulté, & à l'aide de pluſieurs ſignes, que je lui fis comprendre ces choſes. Il repliqua qu'il falloit néceſſairement que je me trompaſſe, ou que je diſe la choſe qui n'eſt pas, (car ils n'ont aucun mot dans leur Langue pour déſigner ce que nous apellons Fauſſeté ou Menſonge. Je ſçai, ajoûta-t-il, qu'il eſt impoſſible qu'il y ait un Païs au-delà de la Mer, ou qu'une troupe de Brutes ſoit capable de conduire ſur l'eau un Vaiſſeau de Bois: Aucun *Houyhnhum* au monde n'eſt aſſez habile pour faire une pareille Voiture, ni aſſez imprudent pour en confier la direction à des *Yahoos*.

Le mot *Houyhnhnm* signifie dans leur Langue un *Cheval*, & dans son Origine Etymologique, *la perfection de la Nature.* Je dis à mon Maître, que l'expression m'embarrassoit, mais que je tâcherois à force d'aplication de surmonter dans peu cette difficulté; & que j'espérois d'être bientôt en état de lui raconter des merveilles: Il eut la bonté de dire à sa propre Cavalle, à ses deux Poulains, & à tous les Domestiques de sa Maison, de ne négliger aucune occasion de m'instruire, & lui-même se donnoit cette peine pendant deux ou trois heures chaque jour. Plusieurs Chevaux & quelques Jumens de qualité du voisinage vinrent chez nous, sur le bruit qui s'étoit répandu, qu'il y avoit un *Yahoo*, qui parloit comme un *Houyhnhnm*, & dans les paroles & les actions de qui on découvroit quelque lueur de raison. Ces Etrangers parurent prendre beaucoup de plaisir à ma conversation; ils me firent plusieurs Questions, auxquelles je répondis de mon mieux. Par tous ces moyens je fis de si grands progrès, que cinq mois après mon arrivée, j'entendois tout ce qu'on disoit, & m'exprimois moi-même passablement bien.

Les *Houyhnhnms* qui vinrent visiter mon Maître dans le dessein de me voir, & de causer avec moi, ne purent se persuader que je fusse un véritable *Yahoo*, parce que j'étois autrement couvert que ces Animaux. J'avois été dans la résolution jusqu'alors de garder le silence sur le chapitre de mes Habits, pour me distinguer autant qu'il m'étoit possible de cette maudite race de *Yahoos*; mais quel-

quelques jours après je changeai d'avis, & crus qu'il y auroit de l'ingratitude à en faire plus long-tems un fecret à mon Maître. Ajoûtez à cela, que je remarquois que mes Habits & mes Souliers feroient bientôt ufez, & qu'il faudroit néceffairement que je m'en fiffe d'autres de peau de *Yahoos* ou de quelques autres Animaux; par où tout le myftère feroit découvert. Je dis donc à mon Maître, que dans le Païs dont je venois, ceux de mon efpèce fe couvroient le corps du poil de certaines bêtes artiftement préparé: & cela en partie par bienféance, & en partie pour fe garantir des injures de l'air. Que s'il le fouhaitoit, je m'offrois à lui montrer en ma perfonne un échantillon de la vérité de ce que j'avançois; pourvû qu'il me permit de dérober à fes yeux ces parties que la Nature nous enfeigne à cacher. Il me dit que mon Difcours lui paroiffoit fort étrange, mais principalement la Conclufion. Qu'il ne comprenoit pas comment la Nature pouvoit nous enfeigner à cacher fon propre Ouvrage. Que ni lui ni aucun de fa Famille n'avoit honte d'aucune partie de leurs corps; mais que j'étois le maître de faire à cet égard ce que je voudrois. Sur quoi je commençai par déboutonner & par ôter mon Habit: Je fis la même chofe à l'égard de ma Vefte. J'ôtai enfuite mes Souliers & mes Bas; & pour achever de fatisfaire fa curiofité, je lui montrai ma poitrine & mes bras tout nuds.

Mon Maître confidéra ces différens objets avec la plus avide curiofité. Il prit tous mes

Habits piéce à piéce dans ſon Pâturon, & les examina attentivement; après quoi aïant paſſé légérement un de ſes pieds de devant ſur pluſieurs parties de mon corps, il me dit que j'étois à ſon avis un parfait *Yahoo*; que la ſeule différence qu'il y avoit entre moi & le reſte de mon eſpèce, conſiſtoit en ce que j'avois la peau plus blanche, plus douce, & plus unie; & les ongles des pâtes de devant & de derrière plus courts que les *Yahoos* ordinaires: auſſi-bien que dans l'affectation de marcher toûjours ſur mes deux pieds de derrière. Il ajoûta, qu'il n'en vouloit pas voir davantage, & que comme il lui paroiſſoit que j'avois froid, je pouvois remettre mes Habits.

Je lui marquai quelque mécontentement de ce qu'il m'avoit ſi ſouvent donné le nom de *Yahoo*, qui étoit un Animal odieux, pour lequel j'avois un ſouverain mépris & une parfaite haine. Je le ſupliai de ne ſe plus ſervir à mon égard d'un titre ſi outrageant; & de faire que ceux de ſa Maiſon, & les Amis à qui il permettoit de me venir voir, euſſent la même attention. A cette grace je le ſupliai d'en ajoûter une autre, qui étoit de ne dire à perſonne que ce qu'on voyoit n'étoit pas mon véritable corps, parce qu'on regarderoit mes Habits comme une eſpèce d'Artifice, par lequel j'aurois voulu perſuader que je n'étois point un *Yahoo*.

Mon Maître m'accorda ces demandes de la manière du monde la plus gracieuſe, & ainſi le ſecret fut gardé juſqu'à ce que mes Habits commençaſſent à s'uſer & m'obligeaſſent

ſent à avoir recours à différens moyens pour les raccomoder, comme je le dirai en ſon lieu. Dans le même tems il me pria de m'employer avec toute la diligence poſſible à aprendre la Langue du Païs, parce qu'il étoit encore plus étonné de mon intelligence & de ma faculté de parler que de la figure de mon corps, ſoit qu'il fut couvert ou non; ajoûtant, qu'il étoit dans la dernière impatience d'entendre les merveilles que j'avois promis de lui raconter.

Depuis ce moment il prit une fois plus de peine qu'auparavant à m'inſtruire; il me ména dans toutes les Compagnies, & faiſoit que tous ceux qui y étoient, me traitoient avec beaucoup de civilité, parce que, comme il le leur diſoit en particulier, cela me mettroit de bonne humeur, & me rendroit plus divertiſſant.

Chaque jour quand je l'allois ſaluer, il ajoûtoit à la peine qu'il prenoit de m'inſtruire, des queſtions touchant moi-même, auxquelles je répondois le mieux qu'il m'étoit poſſible; & par là je lui avois déja donné quelques idées générales quoique fort imparfaites.

Il ſeroit ennuyeux de marquer les différens dégrez par leſquels je paſſai avant que je fuſſe capable d'une converſation un peu ſuivie. Voici la première de ces converſations. Pour ſatisfaire la curioſité de mon Maître, que je n'avois fait juſqu'alors qu'irriter par des réponſes mal exprimées & encore plus mal entenduës, je lui dis un jour, que je venois d'un Païs fort éloigné, comme

me j'avois déja eu l'honneur de lui dire, avec une cinquantaine d'Animaux de mon eſpèce ; que nous avions traverſé pluſieurs Mers dans un Vaiſſeau de Bois plus grand que ſa Maiſon. Je lui fis là-deſſus la plus exacte deſcription du Vaiſſeau que je pûs, & tâchai de lui expliquer par la comparaiſon de mon mouchoir déployé comment ce Vaiſſeau avoit été pouſſé par le vent. Que mes gens s'étant revoltez contre moi, m'avoient mis à Terre ſur cette Côte, où j'avois d'abord rencontré ces exécrables *Yahoos*, de la perſécution deſquels ſa venuë m'avoit délivré. Il me demanda, qui avoit fait le Vaiſſeau, & comment il étoit poſſible que les *Houyhnhnms* de mon Païs en euſſent confié la direction à des Brutes ? Je répondis, que je n'oſerois pas pourſuivre ma Relation, à moins qu'il ne m'engageât ſa parole qu'il ne ſe fâcheroit pas, & qu'à cette condition je lui raconterois les merveilles dont je lui avois ſi ſouvent parlé. Il me le promit, & là-deſſus je continuai mon Diſcours, en l'aſſûrant, que le Vaiſſeau avoit été fait par des Créatures comme moi, qui dans tous les Païs que j'avois parcourus, auſſi-bien que dans le mien, étoient les ſeuls Animaux douez de raiſon ; & qu'à mon arrivée dans le Païs, j'avois autant été étonné de voir les *Houyhnhnms* agiſſant comme des Etres Raiſonnables, que lui ou ſes Amis avoient pû l'être de découvrir des marques d'intelligences dans une Créature qu'il lui plaiſoit de confondre avec les *Yahoos*, à qui j'a-

j'avoüois bien que je ressemblois à quelques égards, mais nullement du côté de la Bêtise & de la Férocité. J'ajoûtai, que si j'avois jamais le bonheur de revenir dans ma Patrie, & d'y pouvoir raconter mes Voyages, comme c'étoit mon intention, tout le Monde me taxeroit de dire *la chose qui n'est pas*; & que, malgré le profond respect que j'avois pour lui, sa Famille & ses Amis, je pouvois lui dire, que mes Compatriottes auroient grande peine à croire qu'il y eût un Païs au Monde, où les *Yahoos* fussent des Brutes & les *Houyhnhnms* des Créatures raisonnables.

## CHAPITRE IV.

*Notion des* Houyhnhnms *touchant le vrai & le faux. Discours de l'Auteur desapprouvé par son Maître. L'Auteur entre dans un plus grand Detail sur lui-même & sur les Accidens de son Voyage.*

MOn Maître écoûta ce que je venois de lui dire avec cet air d'embarras qu'on a quand on nous dit des choses que nous avons peine à comprendre; ce qui venoit de ce que les Idées de *Doute* & d'*Incertitude à l'égard de la Vérité d'un Fait*, étoit entiérement nouvelles pour lui; Et je me souviens

que dans plusieurs Discours que j'eus avec mon Maître touchant les Hommes en général, étant obligé de lui parler des Mensonges dont ils se servent pour se tromper les uns les autres, ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que je vins à bout de me faire entendre, quoique d'ailleurs il eût la compréhension du Monde la plus aisée. Car voici comme il raisonnoit : l'Usage de la parole est institué pour se faire entendre, & pour aprendre ce que nous ignorons; or, si quelqu'un dit la chose qui n'est pas, il renverse cette institution; parce qu'à proprement parler, je ne sçaurois dire que je l'entens, & que bien loin de m'aprendre quelque chose, il me met dans un pire état que l'ignorance, puis qu'il me persuade que le *Noir* est *Blanc*. Voilà toutes les notions qu'il avoit touchant la faculté de *Mentir*, que les Hommes possédent si parfaitement.

Pour revenir à mon sujet; quand j'eus dit que les *Yahoos* étoient les seuls Animaux raisonnables de mon Païs, mon Maître me demanda si nous avions des *Houyhnhnms* parmi nous, & quel étoit leur emploi : Je lui répondis que nous en avions un grand nombre: qu'en Eté ils paissoient dans les Champs, & qu'en Hyver on les gardoit dans des maisons, où on les nourrissoit de Foin & d'Avoine, & où des *Yahoos*, qui servoient de Valets, étoient obligez de leur peigner la crinière, de leur nettoyer les pieds, de leur donner à manger, & de faire leurs lits. Je vous entens, me dit mon Maître, & je comprens par ce que vous

vous dites, que quelque portion de raiſon que vos *Yahoos* prétendent avoir, *les Houyhnhnms* ſont pourtant vos Maîtres ; je ſerois charmé que nos *Yahoos* fuſſent auſſi traitables. Je le ſupliai de me permettre de n'en dire pas davantage, parce que j'étois parfaitement ſûr que la ſolution de la difficulté qu'il me propoſoit, ne pourroit manquer de lui déplaire. Mais il m'ordonna de parler librement, & me promit de ne ſe point fâcher. Raſſuré par cette promeſſe, je lui dis que nos *Houyhnhnms*, que nous apellions *Chevaux*, étoient les plus beaux & les plus généreux de tous les Animaux que nous euſſions : qu'ils excelloient en force & en vîteſſe : que quand ils apartenoient à des perſonnes de qualité, ils n'étoient employez qu'à porter leurs Maîtres, ou qu'à tirer des Chariots, & au reſte fort bien traitez, à moins qu'ils ne tombaſſent malades, ou ne devinſſent fourbus, parce qu'alors on les vendoit, & qu'on ne s'en ſervoit plus qu'à des occupations baſſes, juſques à leur mort ; après quoi on les écorchoit pour tirer quelque profit de leur peau, & on jettoit le reſte de leur corps pour ſervir de pâture aux Chiens ou à des Oiſeaux de proye. Mais, ajoûtai-je, les Chevaux ordinaires ne ſont pas ſi heureux, puis qu'ils ſont mal nourris, & employez par des Fermiers ou des Charretiers à de bien plus rudes travaux. Je lui décrivis le mieux qu'il me fut poſſible nôtre manière d'aller à Cheval, auſſi-bien que la forme & l'uſage de nos Brides, nos Selles, nos Eperons & nos Fouëts. Je lui dis en-

ſuite, que nous attachions de certaines plâques d'une ſubſtance dure apellée *Fer* au deſſous de leurs pieds, afin qu'ils ne ſe fiſſent point de mal en marchant dans les chemins pierreux.

Mon Maître me parut indigné de mon Diſcours; cependant il ſe contenta de me dire, qu'il s'étonnoit de la hardieſſe que nous prenions de monter ſur le dos d'un *Houyhnhnms*, parce qu'il étoit ſûr que le moins fort de ſes Domeſtiques étoit capable de jetter à terre le plus robuſte *Yahoo*, & même d'écraſer cette Bête en ſe roulant ſur le dos. Je répondis, que nous accoûtumions nos Chevaux dès l'âge de trois ou quatre ans aux différens ſervices auxquels nous les deſtinions. Que ceux d'entre eux qui étoient extraordinairement vicieux, étoient employez au chariage; que pendant qu'ils étoient jeunes on les châtioit ſévérement pour les corriger de ces ſortes de défauts auxquels les châtimens peuvent ſervir de remède: Qu'on *châtroit* la plûpart des Mâles quand ils avoient atteint l'âge de deux ans, pour les rendre plus doux & plus traitables; qu'il faloit avoüer qu'ils étoient ſenſibles aux punitions & aux récompenſes; mais qu'il étoit certain, qu'ils n'avoient pas la moindre teinture de raiſon.

Je fus obligé de me ſervir de beaucoup de circonlocutions pour donner à mon Maître de juſtes idées de tout ce que je venois de dire; car leur Langue n'eſt pas abondante en mots, parce que leurs Beſoins & leurs Paſſions ſont en bien plus petit nombre

bre que les nôtres. Mais il m'est impossible d'exprimer le noble ressentiment que lui inspira l'idée du Traitement cruel que nous faisions à plusieurs de nos *Houyhnhnms*, particuliérement après que je lui eus expliqué le but qu'on se proposoit par cette sanglante opération, qui étoit d'empêcher qu'ils ne pussent réüssir à la propagation de leur espèce, & de les rendre plus serviles. Il dit, que s'il étoit possible qu'il y eut un Païs où les *Yahoos* seuls étoient douez de raison, il falloit nécessairement qu'ils y fussent aussi les Maîtres, parce qu'à la longue la raison l'emportoit toujours sur une force aveugle & brutale. Mais, que considérant la forme de nos corps, & en particulier du mien, il lui sembloit qu'aucune Créature d'égal volume n'étoit moins propre à faire usage de cette raison dans les affaires ordinaires de la vie; sur quoi il me pria de lui dire, si mes Compatriottes ressembloient à moi, ou bien aux *Yahoos* de son Païs. Je lui dis, que j'étois aussi bienfait que la plûpart des Hommes de mon âge; mais que les Jeunes & les Femelles avoient la peau beaucoup plus douce, & que celles-ci particulièrement l'avoient d'ordinaire blanche comme du lait. Il est vrai, me répondit-il, qu'il y a quelque différence entre vous & les autres *Yahoos*, puisque vous êtes plus propre & pas tout-à fait aussi difforme qu'eux. Mais il ajoûta, qu'en fait d'avantages réels, ils l'emportoient sur moi. Que mes ongles, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière, ne m'étoient d'aucun usage; qu'à l'égard de mes pieds

de devant ce n'étoit qu'improprement qu'il leur donnoit ce nom, ne m'aïant jamais vû marcher dessus; que la peau n'en étoit pas assez dure pour les apuïer sur des pierres; que la plûpart du tems je ne les couvrois de rien, & que la couverture dont je les envelopois quelquefois, n'étoit ni de la même figure, ni aussi forte que celle que je mettois à mes pieds de derrière. Qu'il falloit nécessairement que je tombasse souvent, puisqu'il étoit impossible que je me tînsse toujours ferme en ne m'apuïant que sur deux pieds. Il commença alors à faire la critique des autres parties de mon Corps, disant, que mon nez avançoit trop: que mes yeux étoient si enfoncez dans ma tête que j'étois obligé de la tourner si je voulois voir quelque objet qui fut à mes côtez: que je ne pouvois prendre de nourriture sans aprocher un de mes pieds de devant de ma bouche: que pour défendre mon Corps contre le chaud & contre le froid, j'étois obligé d'avoir recours à des Habits, que je ne pouvois ôter & remettre chaque jour sans qu'il m'en coutât beaucoup de tems & de peine. Et enfin, qu'il avoit observé que tous les Animaux de son Païs avoient naturellement de l'horreur pour les *Yahoos*: que les plus foibles les fuïoient, & que les plus forts les chassoient loin d'eux. D'où il concluoit, qu'en nous suposant doüez de raison, il n'en étoit pas moins embarrassé pour cela à sçavoir comment nous pouvions remédier à cette Antipathie naturelle que toutes les Créatures paroissoient avoir contre nous; ni par conséquent comment

ment nous pouvions les apprivoiser, & en tirer service. Mais, poursuivit il, je ne veux pas entrer plus loin dans cette Discussion, parce que ma grande envie est d'aprendre votre Histoire, dans quel Païs vous êtes né, & tout ce qui vous est arrivé de plus important avant que de venir ici.

Je lui dis, que je ferois de mon mieux pour satisfaire entièrement sa curiosité ; mais que je craignois bien qu'il n'y eût plusieurs choses dont il me seroit impossible de lui donner des idées, parce que je ne voyois rien dans son Païs à quoi je puisse les comparer. Que néanmoins j'allois essayer de le contenter sur tous les Articles qu'il venoit d'indiquer ; mais que je le supliois de m'aider, quand je ne pourrois pas trouver les expressions qu'il me faudroit, ce qu'il eût la bonté de me promettre. Je dis, que mes Parens étoient de bons Bourgeois, établis dans une Isle nommée Angleterre, qui étoit si éloignée de son Païs, qu'un de ses Domestiques auroit de la peine à y arriver en un An, quand même il iroit toujours tout droit. Que mes Parens m'avoient fait aprendre la Chirurgie, c'est-à-dire, l'Art de guérir les Playes & les Contusions qui arrivent au Corps ; que mon Païs étoit gouverné par une Femme que nous appellons Reine. Que j'avois quitté ma Patrie pour acquerir des Richesses, par le moyen desquelles je pûsse à mon retour vivre dans l'opulence avec ma Famille. Que dans mon dernier Voyage j'étois Commandant du Vaisseau, & que j'avois sous moi une

une cinquantaine de *Yahoos*, dont plusieurs étoient morts en Mer, ce qui m'avoit forcé à les remplir par d'autres de différentes Nations. Que notre Vaisseau avoit deux fois été en danger de couler à fond; la première par une violente Tempête, & la seconde parce qu'il avoit donné contre un Rocher. Mon Maître m'interrompit en cet endroit, pour me demander, comment je pouvois persuader à des Etrangers de différens Païs de s'embarquer avec moi, dont le Vaisseau avoit couru tant de risques, & à bord de qui tant de monde étoit mort. Je lui dis, que c'étoient des gens de Sac & de Corde, obligez de quitter leur Païs à cause de leurs crimes ou de leur pauvreté. Que quelques-uns avoient été ruinez par des Procès; que d'autres s'étoient jettez dans la misére par la Boisson, le Jeu ou les Femmes; que d'autres étoient coupables de Trahison; qu'un grand nombre l'étoient de Meurtre, de Vol, d'Empoisonnement, de Parjure; de fausse Monnoïe ou de Désertion; & que presque tous s'étoient sauvez de Prison; ce qui faisoit qu'aucun d'eux n'ôsoit remettre le pied dans sa Patrie, de peur d'être pendu, ou mis pour le reste de ses jours dans un Cachot; & qu'ainsi ils étoient forcez de chercher à gagner leur vie dans des Païs éloignez.

Mon Maître m'interrompit plus d'une fois dans ce Discours; je m'étois servi de plusieurs circonlocutions pour lui faire connoître la nature des différens Crimes qui avoient porté la plus grande partie de mon Equi-

Equipage à quitter leur Patrie. Ce ne fut qu'après plusieurs conversations qu'il vînt à bout de me comprendre. Ce qu'il concevoit le moins, disoit-il, étoit la nécessité ou l'usage de ces Crimes. Pour éclaircir ce point, je fus obligé de lui donner quelques idées du désir d'être puissant & riche, aussi-bien que des terribles effets de l'Esprit de Vengéance, de la Haine, de la Cruauté, de l'Intempérance, & de la Volupté. Pour lui faire connoître ces passions, je fis des suppositions capables de lui en faire concevoir quelques Notions. Après quoi, tel qu'un Homme dont l'imagination est frapée de quelque chose qu'il n'avoit jamais vû auparavant, ni dont il n'avoit jamais entendu parler, il levoit les yeux en haut avec étonnement & avec indignation. Pouvoir, Gouvernement, Guerre, Loix, Punitions, & mille autres choses ne pouvoient être exprimées dans cette Langue faute de Termes: & c'étoit de là que venoit le cruel embarras où j'étois de faire concevoir à mon Maître ce que je voulois dire. Mais aïant la compréhension admirable, il parvint enfin à connoître, si-non parfaitement, du moins en grande partie, de quoi la Nature Humaine est capable parmi nous, & me pria d'entrer un peu dans le détail sur les affaires de ce Païs que j'appellois Europe, mais particulièrement sur celles de ma Patrie.

## CHAPITRE V.

*L'Auteur pour obéïr aux ordres de son Maître l'informe de l'Etat de l'Angleterre, aussi-bien que des causes de la Guerre entre quelques Potentats de l'Europe; & commence à lui donner quelques idées sur la Nature du Gouvernement de l'Angleterre.*

JE prie le Lecteur de se souvenir, que ce que je vais dire à présent est un Extrait de plusieurs Conversations que j'ai euës avec mon Maître pendant l'espace de plus de deux années. A mesure que je faisois de nouveaux progrès dans la Langue des *Houyhnhnms*, il me proposoit de nouvelles Questions. Il m'interrogea sur l'Etat de l'Europe, sur le Commerce, les Manufactures, les Arts & les Sciences; & chaque Réponse que je lui faisois donnoit lieu à de nouvelles Demandes. Mais je mettrai seulement ici en substance les Entretiens que nous eûmes sur ma Patrie, que je rangerai dans un certain ordre, sans avoir égard aux tems ni à d'autres circonstances, qui y donnérent occasion. La seule chose qui m'embarasse, c'est qu'il me sera très-difficile de rendre avec fidélité les Argumens & les Expressions de mon Maître: Mais j'espère pourtant

tant qu'à travers d'une traduction barbare on ne laissera pas d'entrevoir la beauté & la justesse de son Esprit.

Pour obéïr donc à ses ordres, je lui racontai le fameux Evénément connu sous le nom de la *Revolution*, la longue Guerre commencée alors par le Prince d'Orange contre la France, & renouvellée par la présente Reine ; Guerre dans laquelle presque toutes les Puissances de l'Europe ont été engagées. Je calculai à sa demande, que pendant le cours de cette Guerre un million de *Yahoos* avoit été tué, que plus de cent Villes avoient été prises, & trois fois autant de Vaisseaux coulez à fond. Il me demanda quelles étoient ordinairement les causes pourquoi un Païs entroit en Guerre avec un autre. Je répondis que ces causes étoient sans nombre, mais que je lui ferois l'énumeration des principales : Que quelquefois c'étoit l'Ambition des Princes qui s'imaginent toujours n'avoir pas assez de Païs ni assez de Peuples pour leur Domination : Quelquefois la corruption des Ministres, qui engagent leurs Maîtres dans une Guerre pour se rendre nécessaires, ou pour détourner l'attention de dessus leur mauvaise Administration. Que la différence en fait d'opinions avoit couté la vie à plusieurs millions d'Hommes : par exemple, si de la *Chair* est du *Pain*, ou du *Pain* de la *Chair* ; si le jus d'un certain *Fruit* est du *Sang* ou bien du *Vin* ; s'il vaut mieux *baiser un pilier*, ou le *jetter dans le feu* ; quelle est la meilleure couleur pour un *Habit*, la *Noire*, la *Blanche*, la *Rouge*, ou

la

la *Grise*; & si cet Habit doit être *long* ou *court*, *étroit* ou *large*, *sale* ou *net*, avec plusieurs autres problêmes du même genre. Jamais les Guerres ne sont plus cruelles & plus sanglantes, ou ne durent plus long-tems, que quand c'est la diversité d'Opinion qui les a allumées, principalement quand cette Diversité ne regarde que des choses indifférentes.

Quelquefois deux Princes se broüillent ensemble pour sçavoir qui des deux chassera un troisième de ses Etats, sur lesquels aucun d'eux ne prétend avoir le moindre Droit. Souvent un Prince déclare la Guerre à un autre, de peur que celui-ci ne le prévienne. Quelquefois une Guerre s'allume, parce que l'Ennemi est trop *fort*, & quelquefois parce qu'il est trop *foible*. Quelquefois nos Voisins *ont* de certaines choses dont nous *manquons*, & *manquent* de certaines choses que nous *avons*; & nous nous entretuons jusqu'à ce qu'ils prennent les nôtres & nous donnent les leurs. On peut avec justice faire la Guerre à un Allié qui possède de certaines Villes qui sont en nôtre Bienséance, ou bien une étenduë de Païs, qui s'il étoit joint au nôtre, lui donneroit une Figure plus regulière. Si un Prince envoye des Troupes dans un Païs, dont le Peuple est pauvre & ignorant, il peut légitimement exterminer la moitié des Habitans & reduire l'autre moitié en Esclavage, dans le dessein de les civiliser & de corriger la férocité de leurs mœurs. C'est une pratique très ordinaire & très-honorable, quand un Prince demande du secours à un autre pour

pour chaſſer un Uſurpateur, & puis s'emparer du Païs, & tuë, empriſonne, ou envoye en Exil le Prince à l'aide de qui il eſt venu. Etre alliez par Naiſſance ou par Mariage, eſt une féconde ſource de Querelles entre deux Potentats, & plus il y a de proximité dans la parenté, plus la Diſpoſition à ſe quereller eſt grande: les Nations *pauvres* ſont *de mauvaiſe Humeur*; & les Nations *riches* ſont *inſolentes*; or, qui ne voit que *l'inſolence* & la *mauvaiſe Humeur* ne s'accorderont jamais? Toutes ces raiſons font que le métier de *Soldat* paſſe pour le plus honorable de tous: parce qu'un *Soldat* eſt un *Yahoo*, loué pour tuer de ſang froid le plus d'Animaux de ſon eſpéce, quoi qu'ils ne lui ayent jamais fait le moindre mal.

Il y a encore une autre ſorte de Princes en Europe, qui n'ont pas les reins aſſez forts pour faire la Guerre eux-mêmes, mais qui prêtent leurs Troupes à des Nations riches, à tant par jour pour chaque Homme; & c'eſt là un de leurs plus ſolides & de leurs plus honnêtes Revenus.

Ce que vous venez de me raconter (me dit mon Maître) au ſujet de la Guerre, me donne de grandes idées de cette Raiſon dont vous prétendez être doüez: Cependant c'eſt une eſpèce de bonheur que le pouvoir de vous autres *Yahoos* n'eſt pas proportionné à vôtre Malice, & que la nature vous a mis dans l'impuiſſance preſque abſoluë de faire du mal.

Car vos bouches n'étant pas avancées comme celles de pluſieurs autres Animaux, il eſt très-

très-difficile que vous vous mordiez les uns les autres. Pour ce qui regarde vos pieds de devant & de derrière, ils sont si tendres & si peu propres à nuire, qu'un de nos *Yahoos* en attaqueroit une douzaine des vôtres. Ainsi quand vous avez fait monter si haut, le nombre de ceux qui avoient été tuez dans de certaines Guerres, il faut nécessairement que vous ayez dit *la chose qui n'est pas.*

Ce trait d'Ignorance me fit soûrire ; & comme je n'étois pas tout-à-fait aprentif dans le métier de la Guerre, je lui fis la Description des Canons, des Coulevrines, des Mousquets, des Carabines, des Pistolets, des Boulets, de la Poudre, des Epées, des Bayonnettes, des Siéges, des Retraites, des Attaques, des Mines, des Contremines, des Bombardemens & des Combats de Mer : J'ajoûtai, que dans ces Combats il restoit quelquefois vingt mille Hommes de chaque côté, & que c'étoit quelque chose d'inexprimable que le feu continuel, le bruit & la fumée de nos Canons, aussi-bien que les cris des Blessez & des Mourans : Que dans les rencontres sur Terre, les Vainqueurs se baignoient dans le sang ; fouloient aux pieds de leurs Chevaux ceux sur qui ils venoient de remporter la victoire, & laissoient leurs Cadavres pour servir de nourriture aux Chiens, aux Loups, & aux Oiseaux de proïe. Et pour exalter la valeur de mes Compatriottes, je lui protestai que je leur avois vû faire sauter en l'air tout d'un coup une centaine d'Ennemis dans un Siège, & que les corps morts étoient retombez à ter-

terre en mille piéces, au grand divertiſſement des Spectateurs.

J'allois entrer dans un plus grand détail, quand mon Maître m'impoſa ſilence. Il dit, que quiconque connoiſſoit le naturel des *Yahoos*, les croiroit aiſément capables de tous les Crimes dont je venois de parler, ſi leur force étoit égale à leur méchanceté. Que mon Diſcours avoit non-ſeulement augmenté l'Horreur qu'il avoit pour ces Bêtes, mais auſſi excité en lui un trouble ignoré juſqu'alors. Qu'il craignoit que ſes Oreilles ne s'accoûtumaſſent à entendre des choſes abominables, & que cette indignation dont il étoit frapé à préſent ne diminuât inſenſiblement. Que quoi qu'il eût de la haine pour les *Yahoos* de ſon Païs, il les blâmoit néanmoins à cauſe de leurs qualitez odieuſes, auſſi peu qu'un *Hnnayh* (ſorte d'Oiſeau de proye) à cauſe de ſa cruauté. Mais que quand une Créature qui prétend être douée de raiſon, eſt capable de certains forfaits, la corruption de cette faculté lui paroiſſoit reveler ceux qui en étoient les Auteurs au deſſous même de la condition des Bêtes brutes.

Il ajoûta, qu'il n'en avoit que trop entendu ſur le ſujet de la Guerre; mais qu'un autre point lui faiſoit de la peine à préſent. Que je lui avois dit que quelques perſonnes de mon Equipage avoient quitté leur Patrie, parce qu'elles avoient été ruïnées par des Procès. Qu'il ne ſentoit pas que pour avoir quelque différend avec un autre, il fallut faire

re de grandes dépenses pour qu'un Juge décidât qui des deux avoit tort ou raison.

Je répondis, que je n'étois guéres versé dans tout ce que nous appellons Procédures, parce que je n'avois presque jamais eu de Commerce avec des gens de Barreau, excepté une seule fois que j'avois employé quelques Avocats pour demander Reparation d'une injustice qui m'avoit été faite, sans avoir pû en venir à bout: Que néanmoins aïant eu occasion de former des liaisons avec quelques personnes ruïnées par des Progrès & obligées ensuite par la misère à quitter leur Patrie, je me faisois fort, de lui donner sur ce sujet au moins quelques idées superficielles.

Je lui dis que ceux qui faisoient profession de cette science, égaloient en nombre les Chenilles de nos Jardins; & que, quoique tous en général eussent la même profession, il y avoit néaumoins quelque différence dans leurs Fonctions. Que le nombre prodigieux de ceux qui s'apliquoient à cette science, étoit cause que tous n'en pouvoient pas subsister d'une manière légitime & honnête, & qu'ainsi il falloit nécessairement que plusieurs eussent recours à l'Adresse & à l'Artifice. Que parmi ceux-ci il y en avoit quelques-uns qui des leurs plus tendre Jeunesse s'étoient apliquez à aprendre l'Art de prouver que le *Noir* est *Blanc*, & que le *Blanc* est *Noir*. Que la hardiesse de ces gens & l'audace de leurs prétentions étoient si grandes, qu'il en imposoient au Vulgaire, parmi lequel ils passoient pour des personnes d'une Ha-

Habileté consommée, ce qui les mettoit plus en vogue que tous leurs autres Collèges. Ce fut à eux, lui dis-je, en poursuivant mon Discours, que j'eus à faire dans le Procès que je perdis ; & je ne sçaurois mieux vous faire connoître leur manière de plaider que par un Exemple.

Suposons que mon Voisin aïe envie d'avoir ma *Vache*, il louë un de ces Avocats pour prouver que ma *Vache* lui apartient. Il faut alors que j'en louë un autre pour défendre mon Droit, parce qu'il est contre toutes les régles de la Loi qu'un Homme défende sa propre Cause. Or, dans ce cas moi à qui la *Vache* apartient, j'ai deux grands desavantages. Premièrement mon Avocat étant, comme je l'ai dit, accoûtumé dès sa Jeunesse à défendre la fausseté & l'injustice, est tout-à-fait hors de son élement, quand il est question de parler en faveur de l'Equité ; car comme cette fonction lui est entiérement nouvelle, il s'y prendra sûrement de travers, quand même il voudroit faire de son mieux. Le second desavantage, c'est que la nature de mon affaire exige que mon Avocat prenne de grandes précautions ; car, comme la subsistance de tant de personnes dépend de l'occupation qu'elles ont, si mon Avocat plaide ma cause de manière que mon affaire soit d'abord expédié, il est sûr de s'attirer, sinon l'indignation de ses Supérieurs, du moins la haine de ses Confréres, qui le regarderont comme une espèce de serpent qu'ils nourrissent dans leur sein. Le cas ainsi posé, je n'ai que deux méthodes de

garder ma *Vache*. L'une eſt de corrompre l'Avocat de ma Partie, en lui promettant double ſalaire; & cet artifice doit naturellement me réüſſir, puiſque l'éducation & le caractère du perſonnage dont il s'agit me donnent lieu d'eſpérer qu'il trahira celui qui a eu l'imprudence de ſe fier à lui. L'autre méthode eſt, que mon Avocat n'inſiſte point ſur la juſtice de ma Cauſe, & reconnoiſſe que ma *Vache* apartient à ma Partie adverſe: parce que l'événement a démontré mille & mille fois, qu'un grand préjugé en faveur du ſuccès d'une Cauſe, eſt quand elle eſt notoirement injuſte.

C'eſt une maxime parmi ces gens, que tout ce qui a été fait auparavant peut légitimement ſe faire encore: Voilà pourquoi ils gardent ſoigneuſement par écrit toutes les Déciſions déja faites, mêmes celles qui par ignorance ou par corruption renverſent les regles les plus ordinaires de l'Equité & de la Raiſon. Toutes ces Déciſions deviennent entre leurs mains des Autoritez, par leſquelles ils tâchent de blanchir les Crimes les plus noirs, & de juſtifier les prétentions les plus iniques; & cette pratique leur réüſſit ſi bien, qu'il n'eſt guères poſſible d'imaginer un Procès, dans lequel les deux Parties n'ayent plus d'une Déciſion à alléguer en leur faveur.

En plaidant, ils évitent ſoigneuſement de venir au fait; mais en récompenſe, ils aimeroient mieux renoncer à leur profeſſion que d'oublier la moindre Circonſtance inutile. Par exemple, pour ramener la ſuppoſi-

iton

tion que je viens de faire, ils ne s'informeroit pas de quel droit ma Partie adverſe prétend que ma *Vache* lui apartient, mais ſi cette *Vache* eſt noire ou blanche; ſi ſes cornes ſont longues ou courtes; ſi le Pré dans lequel elle paît eſt rond ou quarré; à quelle maladie elle eſt ſujette, & ainſi du reſte: après quoi ils conſultent tous les Arrêts rendus en pareil cas, renvoyent la déciſion de la cauſe à un autre tems, & de renvoi en renvoi, vingt ou trente ans auprès, le Juge déclare qui a tort ou raiſon.

Il faut remarquer auſſi que ces Meſſieurs ont un Jargon qui leur eſt particulier, intelligible pour eux ſeuls, & que c'eſt dans ce Jargon que leurs Loix ſont écrites. C'eſt par là principalement qu'ils ont réüſſi à confondre le vrai & le faux, le juſte & l'injuſte; & ils en ſont ſi bien venus à bout, qu'ils ſont capables de plaider pendant trente ans, pour ſçavoir ſi un Champ qui a apartenu à mes Ayeux depuis ſix générations, eſt à moi ou bien à un Etranger, qui n'a jamais prétendu être de mes Parens.

Pour ce qui regarde l'examen de ceux qui ſont accuſez de Crimes d'Etat, les Procedures ne ſont pas ſi longues: Car, ſi ceux qui ſont à la tête des Affaires prennent ſoin (comme ils n'y manquent guères) de faire donner ces ſortes de commiſſions à des gens de Loi, dont la complaiſance & l'habileté leurs ſont connuës; ceux-ci, dès qu'ils ſçavent les intentions de leurs Protecteurs, ne manquent pas de condamner ou d'abſoudre

les accusez, & cela sans faire tort à aucune des formes prescrites par la Loi.

Mon Maître m'interrompit en cet endroit pour me dire, que c'étoit bien dommage que des Hommes qui avoient autant de connoissance & autant de talens que ces Avocats, ne s'apliquassent pas plûtôt à en faire part aux autres. Je répondis que leur profession emportoit tout leur tems, & qu'ils n'avoient pas même le loisir de penser à autre chose. Que cela étoit si vrai, que hors de leur métier, ils étoient d'une ignorance & d'une stupidité au dessus de toute expression; & qu'on avoit remarqué qu'ils étoient Ennemis jurez de tout ce qu'on apelle connoissances, comme s'ils avoient résolu de chasser la raison de toutes les Sciences, après l'avoir bannie de leur profession.

## CHAPITRE VI.

*Suite du Discours de l'Auteur sur l'état de son Païs, si bien gouverné par une Reine, qu'on peut s'y passer de Premier Ministre. Portrait d'un pareil Ministre.*

MOn Maître me parut ne pas ajoûter tout-à-fait foi à ce que je venois de lui raconter, parce que comme il me le déclara ensuite, il lui étoit impossible de compren-

prendre pourquoi les gens de Loi prendroient mille peines, & feroient enſemble une ſorte de confédération d'iniquité, & cela ſimplement pour chagriner les Animaux de leur eſpèce. A la vérité, ajoûta-t-il, vous m'avez dit qu'ils étoient payez pour cela, mais ces termes n'excitent pas la moindre idée en moi. Pour réſoudre cette difficulté, je fus obligé de lui décrire l'uſage de la Monnoye, les matériaux dont on en faiſoit, & la valeur des métaux. Je lui dis que quand un *Yahoo* avoit une grande quantité de ces métaux précieux, il pouvoit acquérir tout ce qu'il vouloit, de magnifiques Habits, de beaux Chevaux, de grandes Terres, des Mêts exquis, & de jolies Femelles.

Que la Monnoye ſeule faiſant de ſi admirables effets, nos *Yahoos* ne croïoient jamais en avoir aſſez à dépenſer ou à garder, ſuivant que leur inclination naturelle les portoit à la profuſion ou à l'avarice. Que les riches joüiſſoient du travail des pauvres, & que ceux-ci étoient mille contre un en comparaiſon de ceux-là. Que le gros de nôtre Peuple ménoit une vie miſérable, & étoit obligé de travailler pendant toute l'année depuis le matin juſqu'au ſoir pour fournir à un petit nombre de riches tout ce que leurs caprices ou leur vanité leur faiſoit ſouhaiter. J'entrai dans un aſſez grand détail ſur ce ſujet; mais mon Maître ne m'entendit pas mieux pour cela; parce qu'il lui avoit plû de ſe mettre en tête que tous les Animaux avoient une ſorte de droit ſur les productions de la Terre;

& bien particuliérement ceux qui présidoient sur les autres.

Ce préjugé lui donna la curiosité de sçavoir, en quoi consistoient ces mêts exquis, dont je venois de parler, & comment il se pouvoit faire que quelqu'un de nous en manquât. Sur quoi je lui fis l'énumeration de toutes les sortes qui me vinrent dans l'esprit, aussi-bien que des différentes manières de les accommoder, ce qui ne pouvoit se faire sans envoyer des Vaisseaux dans différentes parties du Monde, pour en raporter des Fruits rares & des Liqueurs d'un goût excellent. Je lui protestai qu'on étoit obligé de faire du moins trois fois le tour de nôtre Terre, avant qu'une de nos Femelles de distinction eût un déjeûner qui fut dans l'ordre. Il dit, que ce devoit être un bien misérable Païs que celui qui ne nourrissoit pas ses Habitans. Mais ce qui l'étonnoit principalement, c'est qu'un Païs aussi étendu que le nôtre avoit si peu d'Eau douce, que nôtre Peuple se trouvoit réduit à la nécessité de faire venir sa boisson par Mer. Je repliquai, que l'Angleterre (ma chére Patrie) produisoit trois fois autant d'Alimens que ses Habitans pouvoient en consumer : que la même proportion avoit lieu à l'égard des Liqueurs dont ils se servoient pour étancher leur soif; & que ces Liqueurs se faisoient du fruit de certains Arbres, & étoient une excellente boisson. Mais que pour satisfaire l'intempérance des mâles & la vanité des femelles, nous envoyons dans d'autres Païs la plus grande partie des utiles productions
de

de nos Terres, pour en raporter des choses qui ne servoient qu'à nous jetter dans des maladies, & qu'à nourrir nôtre extravagance & nos vices. D'où il s'ensuivoit nécessairement, que plusieurs de mes Compatriottes étoient réduits à la néceſſité de gagner leur vie par de lâches ou par d'injustes moyens : comme qui diroit par le Vol, le Parjure, l'Adulation, le Jeu, le Mensonge, l'art d'Empoisonner, ou celui de faire des Libelles. Et ce ne fut pas sans peine que je vins à bout de faire comprendre à mon Maître le sens de ces différentes expreſſions.

Le Vin, continuai-je, n'est pas aporté dans nôtre Païs, parce que nous manquons d'Eau ou d'autres Liqueurs, mais à cause que c'est une boiſſon qui nous réjoüit, qui chaſſe nos chagrins, augmente nos espérances, diminuë nos frayeurs, & nous prive pendant quelque tems de l'usage d'une importune raison; après quoi nous ne manquons guères à tomber dans un profond sommeil, quoi qu'il faille avoüer que nous nous réveillons presque toûjours malades, & que l'usage de cette Liqueur est pour nous une source féconde d'incommoditez, qui abrégent nôtre vie & ruïnent nôtre santé.

Le gros de nôtre Nation gagne sa vie en fourniſſant aux personnes riches, & en général à tous ceux qui ont de quoi payer leurs Marchandises ou leurs peines, en leur fourniſſant, dis-je, toutes les choses dont ils ont besoin. Par exemple, quand je suis chez moi, & habillé comme je dois l'être, je porte sur mon corps le travail de plus de

cent Ouvriers ; la construction & l'ameublement de ma Maison en demandent une fois autant, & il en faut plus de mille avant que ma Femme soit ajustée depuis les pieds jusqu'à la tête.

J'allois lui parler d'une autre sorte de gens qui s'attachent à guérir les maux du corps, aïant eu occasion de lui dire que plusieurs de mes Matelots étoient morts de maladie. Mais j'eus toutes les peines du monde à me faire entendre. Il comprenoit bien, disoit-il, qu'un *Houyhnhnm* devenoit foible & languissant quelques jours avant sa mort, ou se faisoit quelque blessure par malheur. Mais il lui paroissoit impossible que la Nature, qui a un si tendre soin pour tous ses Ouvrages, pût engendrer dans nos corps tant d'incommoditez & tant de maux, & il me pria de lui expliquer un phénomène si singulier & si bizarre. Je lui dis, que la solution de ce problême n'étoit pas difficile, & que le déréglement de nôtre conduite étoit la seule cause de nos maladies. Que nous mangions quand nous n'avions pas faim, & que nous bûvions sans avoir soif: Que nous passions des nuits entiéres à boire des Liqueurs fortes sans rien manger, ce qui nous mettoit le feu au corps, & précipitoit ou empêchoit la digestion. Que des *Yahoos* femelles, après s'être prostituées pendant quelque tems, gagnoient de certaines maladies douloureuses, qu'elles communiquoient à ceux qui avoient commerce avec elles. Que ces maladies & plusieurs autres se transmettoient de Pere en Fils; qu'on n'auroit jamais fait si l'on vouloit

loit compoſer un Catalogue exact de tous les maux auxquels le corps humain eſt ſujet; puiſqu'il n'y avoit point de partie qui n'en eut cinq ou ſix cens pour ſa part. Que l'envie que nous avions d'être guéris de tant de maux avoit multiplié parmi nous les Médécins ; c'eſt-à-dire, des Hommes qui ſe piquent de réüſſir dans ces ſortes de guériſons. Je me ſuis apliqué, ajoûtai-je, pendant quelque tems à cette Science, qui d'ailleurs a quelque affinité avec ma profeſſion ; ainſi je puis dire ſans vanité, que je ſçai la méthode que ces Meſſieurs obſervent dans leurs Cures.

Leur grand principe eſt ; Que toutes les maladies viennent de Repletion, d'où ils concluent que pour guérir les indiſpoſitions dans leur ſource, il faut faire au Corps des évacuations, ſoit par le paſſage naturel, ſoit par la bouche. Pour cet effet, ils s'attachent à former de pluſieurs Herbes, Minéraux, Gommes, Huiles, Coquilles, Sels, Excrémens, Ecorces d'Arbres, Serpens, Crapauds, Grenouilles, Araignées, & Os d'Hommes morts, la plus abominable & la plus dégoutante compoſition qui leur ſoit poſſible; Compoſition, que l'eſtomac rend ſur le champ, & c'eſt ce qu'ils apellent *Vomitif*: ou bien ils ajoûtent à cet admirable mélange quelques autres Drogues empoiſonnées, qu'ils nous font prendre par *haut* ou par *bas* ( ſuivant la fantaiſie du Médécin ) & ce remède vexe ſi cruellement les boyaux qu'ils font une reſtitution preſque auſſi prompte que l'eſtomac; & c'eſt ce qu'ils apel-

pellent une *Purgation* ou un *Lavement*; car la nature (comme le remarquent les Médécins) a destiné la bouche à l'intromission du manger & du boire, & une autre partie à leur éjection: d'où ces Messieurs concluent fort ingénieusement, que la nature étant hors de son *Assiette* dans ces maladies, il faut pour l'y remettre traiter le corps d'une manière directement contraire à son institution; c'est-à-dire, faire entrer de certaines compositions par en bas, & faire sortir ce qu'on a dans le corps par la bouche.

Mais par dessus les maladies réelles, nous sommes sujets à plusieurs autres, qui sont seulement imaginaires, pour lesquelles les Médécins ont inventé des remèdes du même genre: Ces remèdes ont pourtant des noms, puis que les maladies en ont bien; & c'est de ces sortes de maladies que nos *Yahoos* femelles sont ordinairement attaquées. Nos Médécins excellent sur tout en *pronostics*, & il leur arrive rarement de s'y tromper; parce que dans des maladies réelles, & un peu malignes, ils prédisent presque toûjours que le Malade en mourra, ce qu'il dépend toûjours d'eux de rendre vrai, au lieu qu'il n'est pas en leur pouvoir de le guérir: Et voilà pourquoi on court toûjours grand risque entre leurs mains, dès qu'ils ont tant fait que de prononcer la fatale sentence, parce qu'ils n'aiment pas à en avoir le démenti.

Ils sont aussi d'une utilité infinie à des Maris & à des Femmes, qui ne s'aiment point,

à

à des Fils aînez, à des Miniſtres d'Etat, & ſouvent à des Princes.

J'avois déja eu auparavant quelques converſations avec mon Maître ſur la nature du Gouvernement en général, & particuliérement ſur celle du nôtre, qui eſt l'objet de l'étonnement & de l'envie de tout l'Univers. Mais venant par hazard de prononcer le mot de Miniſtre d'Etat, il m'ordonna de lui dire, quel eſpèce de *Yahoo* je déſignois proprement par ce terme.

Je lui répondis, que nôtre Reine étant exempte d'ambition, & n'aïant aucun deſſein d'augmenter ſa puiſſance aux dépens de ſes Voiſins, ou au préjudice de ſes propres Sujets, étoit ſi éloignée d'avoir beſoin de quelques Miniſtres corrompus, pour exécuter ou pour couvrir quelques ſiniſtres Deſſeins, qu'elle dirigeoit au contraire tous ſes Deſſeins au bien de ſon Peuple; & que bien loin de confier entiérement ſon pouvoir à quelques Favoris, ou à quelques Miniſtres, elle ſoumettoit l'adminiſtration de ſes Miniſtres ou de ſes Favoris au plus ſévère examen de ſon grand Conſeil: Mais j'ajoûtai, que ſous quelques règnes précédens, & actuellement dans pluſieurs Cours de l'Europe, il y avoit des Princes indolens, & eſclaves de leur plaiſir, qui trouvant les regnes du Gouvernement trop péſantes pour leurs mains, les remettoient entre celles d'un Premier Miniſtre; dont autant que j'ai pû le conclure, non-ſeulement des actions de ceux qui ont été honorez de cet Emploi,

 mais

mais aussi de plusieurs Lettres, Mémoires & Ecrits publiez par eux-mêmes, & contre la vérité desquels personne ne s'est encore inscrit en faux; voici un fidèle Portrait.

Un Premier Ministre est un Homme entiérement exempt de Joïe & de Tristesse, d'Amour & de Haïne, de Pitié & de Colère: toutes ses passions consistent dans une soif insatiable de Puissance, de Richesses, & d'Honneurs: Il se sert du talent de la parole comme les autres Hommes, à une petite exception près, c'est qu'il ne parle jamais pour déclarer ce qu'il pense: Il ne profére jamais une Vérité, que dans l'intention que vous la preniez pour un Mensonge; ni un Mensonge que dans le dessein que vous le preniez pour une Vérité: Ceux dont il dit du mal en leur absence, sont sur le point d'être avancez; & dès qu'il commence à vous donner des Loüanges, soit qu'il les adresse directement à vous-mêmes, soit qu'il dise du bien de vous aux autres, vous pouvez compter que dès ce moment vous êtes perdu. La marque la moins équivoque qu'on est disgracié, est quand on reçoit de lui une promesse, sur-tout si cette promesse est confirmée par serment: car en ce cas un Homme sage se retire, & renonce à ses espérances.

Il y a trois méthodes par lesquelles on peut parvenir au poste de Premier Ministre: La première, en faisant que de certaines personnes, soit Femme, soit Fille, soit Sœur, aïent une honnête complaisance pour les désirs du Prince: La seconde, en tra-

hissant ou en tâchant de supplanter son Prédécesseur: & la troisième en déclamant avec un Zèle furieux contre la corruption de la Cour dans des Assemblées publiques. Mais tout Prince sage doit préférer aux autres ceux en qui il remarque cette dernière qualité; parce que ces sortes de personnes ont toujours la plus lâche soumission pour la volonté & pour les passions de leur Maître. Ces Ministres disposant de tous les Emplois, ont une extrême facilité à gagner la pluralité des suffrages dans un Sénat, & conservent leur autorité par ce moyen; & au pis aller, un Acte d'Amnistie (dont je lui décrivis la nature) les met à couvert de toutes poursuites; après quoi ils prennent congé du Public, chargez des dépouilles de la Nation.

Le Palais d'un Premier Ministre est une pepiniére où il s'en forme d'autres: Les Pages, les Laquais, & le Portier, en imitant leur Maître, deviennent des Ministres d'Etat dans leurs différens départemens, & aprennent à exceller en trois choses; en *Insolence*, dans l'*Art de mentir*, & dans celui de *corrompre ceux dont ils prétendent se servir pour venir à bout de leurs infames pratiques.* Plusieurs personnes distinguées font regulièrement la Cour à ces Messieurs, qui quelquefois à force de dexterité & d'impudence, ont le bonheur de succéder à leur Seigneur.

Un Premier Ministre est ordinairement gouverné par une vieille Maîtresse, ou par un jeune Valet-de-Chambre, & ce sont-là les

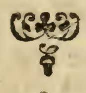
deux Canaux par où passent toutes les Graces, & qu'on pourroit apeller proprement les Régens du Royaume en dernier Ressort.

Causant un jour avec mon Maître sur la Noblesse de mon Païs, il me fit un compliment auquel je ne m'attendois pas. Je suis persuadé, me dit-il, que vous êtes issu de quelque famille Noble, puis qu'en figure, en couleur, & en propreté, vous surpassez tous les *Yahoos* de nôtre Nation, quoique vous leur dédiez en force & en agileté, ce que j'attribuë à la différence qu'il y a entre vôtre manière de vivre & celle de ces autres brutes ; mais ce qui augmente encore les préjugez que j'ai en vôtre faveur, c'est que vous êtes doüé non-seulement de la faculté de parler, mais même aussi de quelques principes de raison. Parmi nous, continua-t-il, les *Hauyhnhnms Blancs*, les *Alezans*, & les *Gris de Fer*, ne sont pas si bien faits que les *Bays*, que les *Gris pomélez*, & que les *Noirs* ; ni ne naissent pas avec autant de talens de l'ame, ni autant de capacité pour les mettre à profit ; & voilà pourquoi ils sont destinez à servir les autres, sans aspirer jamais à la moindre autorité, ce qui passeroit chez nous pour quelque chose de monstrueux.

Je lui fis de très-humbles remercimens de la bonne opinion qu'il avoit de moi, mais je l'assurai en même tems, que ma naissance n'étoit rien moins que illustre, devant le jour à de bons Bourgeois, qui avoient eu à peine les moyens de me donner une éducation passable. Que la

No-

Nobleſſe étoit toute autre choſe parmi nous que dans ſon Païs. Que nos jeunes gens de qualité étoient élevez dans la pareſſe & dans le luxe; qu'auſſi-tôt qu'ils avoient atteint un certain âge, ils conſumoient leur vigueur, & contractoient d'infames maladies, par le commerce de quelques Femmes proſtituées; & que quand leurs biens étoient preſque dépenſez, ils épouſoient quelque Femme d'une naiſſance commune, uniquement pour ſon argent, ſans avoir jamais pour elle, ni avant ni après le Mariage, le moindre ſentiment d'eſtime ni d'amitié. Que de ces Mariages inégaux naiſſoient des enfans difformes & mal ſains, d'où il arrivoit qu'une pareille Famille n'arrivoit preſque jamais à la quatrième génération, à moins que l'Epouſe n'eût ſoin de choiſir parmi ſes Voiſins ou ſes Amis, un Pere qui ſe portât bien, & le tout par intérêt pour la ſanté de ſes enfans. Qu'un corps ruiné, un air maladif, & un viſage pâle & défait, étoient les marques ordinaires d'un Homme de la plus haute diſtinction; au lieu qu'une ſanté d'Atlete dans un Homme de qualité, forme la plus flétriſſante de toutes les préſomptions contre la ſageſſe de ſa Mere.



CHA-

## CHAPITRE VII.

*Amour de l'Auteur pour sa Patrie. Observations de son Maître sur le gouvernement de l'Angleterre, tel qu'il avoit été décrit par l'Auteur, avec quelques comparaisons & parallèles sur le même sujet. Remarques du* Houyhnhnm *sur la Nature Humaine.*

MEs Lecteurs s'étonneront peut-être de ce que j'étois si sincère sur le chapitre des Hommes, & cela en parlant à une Créature, à qui ma ressemblance aux *Yahoos* du Païs, avoit déja donné très-mauvaise opinion de la Nature Humaine. Mais je leur avoüerai ingénûment que les nombreuses vertus de ces admirables *Houyhnhnms*, oposées à nos vices sans nombre, m'avoient ouvert les yeux à un point, que je commençai à envisager les actions & les passions des Hommes d'une manière toute nouvelle, & à trouver que l'honneur de mon espèce ne méritoit pas le moindre ménagement. D'ailleurs, il m'auroit été impossible d'en imposer à une personne d'une aussi merveilleuse pénétration que mon Maître, qui m'ouvroit chaque jour les yeux sur des fautes que je faisois; Fautes que je n'avois jamais aperçuës,

çuës, & qui parmi nous ne feroient pas même mifes dans le Catalogue des Infirmitez Humaines. Ajoûtez à cela que l'exemple de mon Maître m'avoit infpiré une parfaite horreur pour tout ce qu'on apelle Fauffeté ou Déguifement, & que la Vérité me paroiffoit fi aimable, que je ne pouvois concevoir comment il étoit poffible qu'on lui manquât de refpect ou de fidélité.

Mais il y avoit, fi j'ofe le dire, un motif plus fort encore, qui me portoit à cet excès de fincérité. A peine avois je été un an dans le Païs, que je conçûs tant d'amour & tant de vénération pour les Habitans, que je pris la ferme réfolution de ne plus retourner parmi les Hommes & de paffer le refte de mes jours avec ces vertueux *Houyhnhnms*, dont l'exemple & le commerce avoit déja produit de fi heureux effets fur moi. Mais la fortune, mon éternelle ennemie, me raména malgré moi parmi les *Yahoos* de mon efpèce. Cependant, ce m'eft à préfent une efpèce de confolation, quand je fonge, que dans ce que j'ai dit de mes Compatriottes, j'ai extenué leurs défauts autant que j'ofois devant un Auditeur auffi pénétrant, & que j'ai donné à chaque Article le tour le plus favorable dont il étoit fufceptible: Car, pour dire le vrai, je crois qu'il n'y a point d'Homme au monde entiérement exempt de partialité en faveur de fa Patrie.

J'ai raporté en fubftance les différentes converfations que j'ai euës avec mon Maître, pendant la plus grande partie du tems que j'ai eu l'honneur de paffer à fon fervice;

ce ; Converſations qui ont été bien plus longues, mais dont je n'ai mis ici qu'un abregé, de peur d'ennuïer mes. Lecteurs.

Quand j'eus répondu à toutes ſes queſtions, & que ſa curioſité parut pleinement ſatisfaite, il m'envoya quérir un jour de bon matin, & après m'avoir ordonné de m'aſſeoir, (Honneur qu'il ne m'avoit point fait juſqu'alors) il dit, qu'il avoit reflèchi avec attention ſur toute mon Hiſtoire, pour autant qu'elle avoit raport à moi & à mon Païs : Qu'il nous conſidéroit comme des Animaux, à qui, ſans qu'il ſçût comment, étoit tombée en partage une petite portion de Raiſon, dont nous ne nous ſervions que pour augmenter nos vices Naturels, & pour en acquérir de nouveaux que la Nature ne nous avoit point donnez. Que nous nous dépoüillions du peu de talens qu'elle nous avoit accordez, mais qu'en récompenſe nous avions parfaitement bien réüſſi à multiplier nos défauts & nos beſoins. Que pour ce qui me regardoit, il étoit clair que je n'avois ni la force ni l'agileté d'un *Yahoo* ordinaire. Que l'affectation de ne marcher que ſur mes pieds de derrière, m'expoſoit au riſque de tomber à tout moment. Que j'avois trouvé l'art d'ôter le poil de mon Menton, que la Nature y avoit mis pour défendre cette partie contre la chaleur du Soleil, & contre la rigueur du froid. Enfin, que je ne pouvois ni courir avec viteſſe, ni grimper ſur des arbres comme mes Freres (c'eſt le nom qu'il lui plût leur donner) les *Yahoos* du Païs.

Que

Que nôtre Gouvernement & nos Loix ſupoſoient néceſſairement en nous de grands défauts de Raiſon, & par cela même de Vertu; parce que la Raiſon ſeule ſuffit pour gouverner une Créature raiſonnable; d'où il s'enſuivoit clairement que c'étoit à tort que nous nous arrogions le titre d'Animaux douez de Raiſon; comme il avoit paru dans ce que j'avois raconté moi-même de mes Compatriottes, quoi qu'il eut bien remarqué que pour leur concilier ſon eſtime, j'avois caché pluſieurs particularitez qui étoient à leur deſavantage, & ſouvent dit la choſe qui n'eſt pas.

Ce qui le confirmoit dans cette opinion, c'eſt qu'il avoit remarqué, que ſi d'un côté je reſſemblois aux *Yahoos* par raport à la figure du Corps; de l'autre ces brutes avoient une grande conformité avec nous à l'égard des inclinations & des qualitez de l'Ame. Il me dit, que c'étoit une choſe conſtante que les *Yahoos* avoient plus de haine les uns pour les autres que pour quelques animaux d'une autre eſpèce; & que la raiſon qu'on en rendoit, étoit tirée de leur difformité, que tous apercevoient dans les autres, ſans la remarquer en eux-mêmes. Que pour cette raiſon il avoit trouvé que c'étoit une choſe aſſez bien imaginée de nous couvrir le corps, & que grace à cette précaution nous donnions moins lieu aux autres de concevoir contre nous cette eſpèce de haine que cauſe la laideur. Mais qu'il trouvoit à préſent qu'il s'étoit trompé, & que les diſſentions de ces bêtes dans ſon Païs avoient la

même cauſe que les nôtres, ſuivant la deſcription que j'en avois faite. Car, dit-il, ſi vous jettez à cinq *Yahoos* autant de nourriture qu'il en faut pour cinquante, au lieu de manger paiſiblement, ils ſe prendront par les oreilles, chacun d'eux tâchant d'avoir tout pour lui ſeul; & que pour cette raiſon, un Valet étoit toujours préſent quand les *Yahoos* mangeoient dans les Champs, au lieu qu'au Logis on les attachoit à une bonne diſtance les uns des autres. Que ſi une Vache venoit de mourir de vieilleſſe ou par accident, avant qu'un *Houyhnhnm* pût la faire tranſporter chez lui pour ſervir de nourriture à ſes propres *Yahoos*, ceux du voiſinage venoient par troupes pour la manger, d'où s'enſuivoit une Bataille telle que je l'avois décrite, quoi qu'il arrivât rarement qu'ils ſe tuaſſent les uns les autres, non pas manque de bonne volonté, mais faute d'inſtrumens convenables. D'autrefois des *Yahoos* de différent voiſinage ſe ſont livré bataille, ſans qu'on pût remarquer aucune cauſe viſible qui les y portât: Ceux d'un Diſtrict épiant toujours l'occaſion de ſurprendre ceux d'un autre. Que ſi leur projet manque, ils s'en retournent chez eux, & faute d'ennemis ils ſe mordent & ſe déchirent les uns les autres.

Que dans de certains Champs de ſon Païs, il y avoit des Pierres Luiſantes de différentes couleurs, que les *Yahoos* aimoient à la fureur, & que comme ces Pierres étoient quelquefois aſſez avant en terre, ils paſſoient des jours entiers à creuſer avec leur pâtes

pour

pour les en tirer, & les cachoient ensuite dans leurs chenils; parce qu'ils regardoient comme le plus grand de tous les malheurs que quelqu'un de leurs Camarades trouvât leur Trésor. Mon Maître ajoûta, qu'il n'avoit jamais pû découvrir la cause de leur amour pour ces Pierres, ni de quel usage elles pouvoient être à un *Yahoo*; mais qu'il commençoit à croire que cela venoit du même principe d'Avarice, que j'avois attribué à la nature humaine: qu'un jour par manière d'épreuve, il avoit ôté un monceau de ces Pierres d'un endroit où un de ses *Yahoos* les avoit enterrées; que quelques heures après, cet Animal trouvant que son trésor avoit été enlevé, s'étoit mis à jetter les cris les plus affreux, & avoit donné des marques de la plus profonde tristesse: qu'il n'avoit voulu ni manger, ni dormir, ni travailler, jusqu'à ce qu'il eut donné ordre à un Valet de remettre secretement ces Pierres dans l'endroit où elles avoient été; ce qu'il n'eût pas plûtôt fait que le *Yahoo* les retrouva, & retrouva avec elles sa première gaïeté; mais il eut la précaution de les mieux cacher, & depuis ce tems là il m'a fort bien servi.

Mon Maître m'assura de plus une chose, que j'eus occasion de remarquer moi-même, c'est que c'étoit dans les Champs, où il y avoit le plus de ces Pierres luisantes, que se donnoient les plus fréquentes & les plus cruelles Batailles.

Il dit, que c'étoit une chose ordinaire, quand deux *Yahoos* découvroient une pareille Pierre dans un Champ, & se battoient à qui l'au-

l'auroit, qu'un troisième se jettât sur le sujet de la dispute, & l'emportât pour lui, ce qui, à ce que trouvoit mon Maître, ne ressembloit pas mal aux *Décisions de nos Procès*; en quoi je trouvai à propos de ne lui pas contredire, parce que le procédé du troisième *Yahoo*, étoit plus équitable que plusieurs Sentences de nos Juges. Car, au bout du compte, chacun des deux *Yahoos* ne perdoit que la Pierre pour laquelle ils se battoient; au lieu que dans nos Cours de Justice il faut payer l'Arrêt qui nous déboute de nos prétentions.

Mon Maître continuant son Discours, dit, que rien ne rendoit les *Yahoos* plus odieux, que cette avidité universelle avec laquelle ils devroient tout ce qu'ils trouvoient, soit que ce fussent des Herbes, des Racines, du Grain, de la Chair d'Animaux, ou toutes ces choses mêlées ensemble: Et qu'on avoit remarqué, comme une bizarrerie qui leur étoit particulière qu'ils aimoient mieux faire quelques lieuës pour aller dérober une nourriture passablement mauvaise, que d'en avoir une bonne toute préparée chez eux. Par-dessus cela ils sont insatiables, & quand ils ont dequoi, ils mangent à créver; & machent ensuite une certaine Racine qui leur donne une évacuation générale.

Il y a aussi une autre sorte de Racine fort succulente, mais qui est assez difficile à trouver, dont les *Yahoos* sont foûs, & qu'ils sucent avec un plaisir infini, ce qui produit en eux les mêmes effets que le Vin fait sur nous; c'est-à-dire qu'ils s'embrassent, qu'ils

se

se battent, qu'ils hurlent, qu'ils jasent, qu'ils se roulent à terre, & puis qu'ils s'endorment dans la bouë.

J'ai observé moi-même, que les *Yahoos* sont les seuls Animaux du Païs qui soient sujets à quelques maladies; qui néanmoins sont en beaucoup plus petit nombre que celles que les Chevaux ont parmi nous, & qui ne viennent point des mauvais traitemens qu'on leur fait, mais de leur mal-propreté & de leur gloutonnerie.

Pour ce qui regarde les Sciences, les Loix, les Arts, les Manufactures, & plusieurs autres choses du même genre, mon Maître avoüa qu'il ne trouvoit presque aucune conformité entre les *Yahoos* de son Païs & ceux du nôtre: mais qu'en récompense il trouvoit une parfaite ressemblance dans nos inclinations. A la vérité, disoit-il, il avoit bien ouï-dire à quelques *Houyhnhnms*, qu'ils avoient remarqué que plusieurs troupes de *Yahoos* avoient un espèce de Commandant, qu'il étoit facile de distinguer des autres, parce qu'il étoit toûjours plus mal fait, & plus méchant qu'aucun des autres. Que ce Commandant avoit d'ordinaire un Favori le plus semblable à lui qu'il pût trouver, dont l'Emploi étoit de lécher les pieds & le derrière de son Maître, & d'améner des *Yahoos* Femelles dans son Chenil; ce qui lui valoit de tems en tems quelque pièce de Chair d'Ane. Ce Favori est haï par toute la troupe, & voilà pourquoi afin de se mettre à couvert de leur ressentiment, il se tient toûjours le plus près qu'il lui est possible de la personne de

de son Commandant, qui le conserve dans son Emploi, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un Favori plus vilain & plus méchant que lui : mais aussi dès cet instant il est congédié, & son Successeur aussi-bien que tous les *Yahoos* de ce District, jeunes & vieux, mâles & femelles, viennent en corps, & déchargent leurs ordures sur lui, depuis la tête jusqu'aux pieds. Peut-être, ajoûta mon Maître, que ce que je viens de dire, seroit aplicable jusques à un certain point à vos Cours, vos Favoris, & vos Ministres d'Etat: mais c'est de quoi vous pouvez mieux juger que moi.

Je n'osai rien répondre à cette maligne insinuation, qui rabaissoit l'intelligence humaine au dessous de la sagacité d'un Chien ordinaire, qui a l'habileté de distinguer la voix du meilleur Chien de la meute, sans se tromper jamais.

Mon Maître m'aprit, qu'il y avoit dans les *Yahoos* de certaines qualitez remarquables, dont je ne lui avois point fait mention, ou du moins sur lesquelles j'avois passé fort légérement, en lui parlant des *Yahoos* de mon espèce; il me dit, que ces animaux, comme les autres brutes, avoient leurs femelles en commun; avec cette différence pourtant, que la *Yahoo* femelle souffroit le mâle pendant qu'elle étoit enceinte, & que les mâles se battoient avec autant d'acharnement contre les femelles que contre ceux de leur sexe: deux choses qui étoient d'une brutalité sans exemple.

Une autre singularité odieuse qu'il avoit ob-

obſervée dans les *Yahoos*, étoit leur exceſſive ſaloperie dans le tems que tous les autres Animaux paroiſſent aimer la propreté. Pour les deux autres accuſations je fus charmé de les laiſſer paſſer ſans rien dire, parce qu'auſſi-bien je n'avois rien à répondre. Mais pour la troiſième il m'auroit été aiſé d'y répondre, s'il y avoit eu dans le Païs un ſeul Cochon (ce qui par malheur pour moi n'étoit pas.) Car quoique cet Animal puiſſe d'ailleurs être plus aimable qu'un *Yahoo*, il y auroit à mon avis de la partialité à dire qu'il fut plus propre; & c'eſt de quoi mon Maître auroit été convaincu lui-même, s'il avoit vû tout ce que ces Bêtes mangent, & avec quelle volupté elles ſe vautrent dans la bouë.

Mon Maître fit encore mention d'une autre qualité que ſes Domeſtiques avoient aperçuë en pluſieurs *Yahoos*, & qui lui paroiſſoit entiérement inexplicable. Il dit, qu'il prenoit quelquefois fantaiſie à un *Yahoo*, de ſe retirer dans un coin, de s'y mettre à heurler, & de donner des ruades à tous ceux qui s'aprochoient de lui, quoiqu'il fut jeune, ſe portât bien, & eût ſuffiſamment à boire & à manger; que ſes Domeſtiques ne pouvoient imaginer quelle mouche l'avoit piqué: Et que le ſeul remède qu'ils y ſçavoient, étoit de le faire bien travailler; parce qu'ils avoient obſervé qu'un travail un peu rude diſſipoit inſenſiblement ces ſortes de fantaiſies. Mon amour pour le Genre-humain, m'impoſa ici le plus profond ſilence; quoique je démêlaſſe fort bien dans ce que je venois d'enten-
 dre,

dre ces ſortes de caprices, que produiſent la *Pareſſe*, la *Luxure* & les *Richeſſes* ; caprices dont je me ferois fort de guérir quelques-uns de mes Compatriottes par le même Regime.

Mon Maître avoit auſſi remarqué que ſouvent quelque *Yahoo* femelle ſe tenoit derrière un banc ou un buiſſon : que quand quelques jeunes mâles paſſoient, elle ſe faiſoit entrevoir, les agaçoit par des grimaces, puis faiſoit ſemblant de ſe cacher ; & que lorſque quelque mâle s'avançoit, elle ſe retiroit tout doucement, en regardant ſouvent derrière elle, & s'enfuïoit avec une feinte frayeur dans quelque endroit convenable, où elle ſavoit que le mâle la ſuivroit.

D'autrefois, ſi une femelle étrangére vient parmi elles, trois ou quatre de ſon Sexe l'environnent, la conſidérent depuis la tête juſqu'aux pieds, ſe font des grimaces les unes aux autres, & puis la plantent là d'un air de dédain & de mépris.

Peut-être qu'il y avoit un peu de rafinement dans ces ſpéculations de mon Maître. Cependant, ce ne fut pas ſans une eſpèce d'étonnement & même de chagrin, que je conſidérai, que c'étoit peut-être par inſtinct que les Femmes étoient *Envieuſes*, *Coquettes* & *Libertines*.

Je m'attendois à tout moment que mon Maître alloit accuſer les *Yahoos* de l'un & l'autre Sexe de certains Apetits déreglez, qui ne ſont pas tout-à-fait inconnus parmi nous. Mais il ſemble que la Nature n'aye pas été pour eux une Maîtreſſe fort habile ; & que

ces

ces voluptez étudiées soient les productions de nôtre seule Raison.



## CHAPITRE VIII.

*Détail touchant les* Yahoos. *Excellentes qualitez des* Houyhnhnms. *Quelle éducation ils reçoivent & à quels Exercices ils s'apliquent dans leur jeunesse. Leur Assemblée générale.*

COmme je devois naturellement mieux connoître la Nature Humaine que mon Maître, il m'étoit aisé d'apliquer à moi-même & à mes Compatriottes tout ce que j'en aprenois. Pour les mieux connoître encore, je le priai de me permettre de passer quelques jours parmi les *Yahoos* du voisinage, ce qu'il eût la bonté de m'accorder, étant bien persuadé que la haïne que j'avois pour ces Bêtes empêcheroit que leur exemple ne fut contagieux pour moi ; & par-dessus cela, il donna ordre à un de ses Valets, qui étoit un Cheval alezan très-vigoureux, & d'un excellent naturel, de ne me point quitter, & de me garantir des insultes des *Yahoos*, qui me croïant de leur espèce, n'auroient pas manqué de m'attaquer par le même principe qui porte les *Choucas* sauvages à se jetter sur ceux qui sont privez, quand ils en rencontrent.

Les *Yahoos* ſont prodigieuſement agiles dès leur première jeuneſſe ; malgré cela , j'attrapai un jour un jeune mâle de trois ans, & tâchai par toutes les marques d'amitié poſſibles de l'apaiſer ; mais le petit Diable ſe mit à hurler & à me mordre avec tant de violence, que je fus obligé de le laiſſer aller, & il en étoit tems, car ſes cris avoient attiré toute la troupe des vieux, qui trouvant que je n'avois point fait de mal au jeune, & que mon Cheval alezan étoit près de moi, ſe tinrent dans le reſpect.

Parce que j'ai pû remarquer, les *Yahoos* m'ont paru les plus indociles de tous les Animaux, & n'être capables que de porter ou de trainer des fardeaux. Cependant je crois que ce défaut vient principalement de leur opiniâtreté. Car au reſte, ils ſont ruſez, malicieux , traitres & vindicatifs. Ils ſont fort & robuſtes, mais ont le cœur lâche, & ſont par cela même inſolens , rampans , & cruels. On a remarqué que ceux qui ont le poil roux de l'un & l'autre Sexe ſont plus laſcifs & plus méchans que les autres, qu'ils ſurpaſſent auſſi en force & en agileté.

Les *Houyhnhnms* gardent un certain nombre de *Yahoos* dans des Huttes près de leurs Maiſons, & en tirent quelques ſervices auxquels ils ne veulent point employer leurs Domeſtiques ; pour les autres , ils les envoyent dans certains champs , où ils cherchent des Racines, différentes ſortes d'Herbes, & des Charognes pour ſe nourrir. Ils ſont auſſi fort adroits à attraper des *Belettes*, & des *Luhimuks* ( ſorte de *Rat ſauvage* ) qu'ils

qu'ils dévorent avec une avidité inexprimable. La Nature leur a apris à se creuser des trous en Terre, dont la plûpart sont assez grands pour tenir le mâle, la femelle, & trois ou quatre petits.

Ils nagent dès leur Enfance comme des Grenoüilles, & peuvent se tenir long tems sous l'eau, ce qui leur donne le moyen de prendre souvent du Poisson, que les femelles aportent à leurs petits. A propos de quoi il m'arriva une assez plaisante Avanture.

Un jour que j'étois déhors avec mon Protecteur le Cheval alezan, & qu'il faisoit excessivement chaud, je le priai de me permettre de me baigner dans une Rivière près de laquelle nous étions. Il le voulut bien: sur quoi je me deshabillai & me jettai à la nage. Mon malheur voulut qu'une jeune *Yahoo* femelle, qui se tenoit derrière une éminence, vît tout ce que je venois de faire, & qu'enflamée de certain désir, à ce que nous conjecturâmes l'Alezan & moi, elle vint à la nage vers l'endroit où je me baignois. De ma vie je n'ai été plus effrayé, mon Défenseur étoit à quelque distance de là, ne soupçonnant pas seulement la possibilité de ce malheur. Elle m'embrassa d'une manière fort significative; & moi je me mis à crier d'une si grande force que mon Protecteur m'entendit & vint à nous au galop: ce qu'elle n'eût pas plûtôt vû qu'elle me quitta (quoi qu'avec la dernière répugnance) & s'alla mettre sur la hauteur oposée, où elle ne fit que hurler pendant tout le tems que je

mis à m'habiller. Ce fut un ſujet de divertiſſement pour mon Maître & pour toute ſa Famille, auſſi-bien que de mortification pour moi; car je ne pouvois plus nier que je ne fuſſe réellement un *Yahoo*, puiſque les femelles avoient une propenſion naturelle pour moi comme pour un de leur eſpèce. Et ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que celle dont je viens de parler, n'avoit pas le poil roux (ce qui pourroit excuſer un appetit un peu irrégulier) mais noir, & qu'elle n'étoit pas tout-à-fait auſſi hideuſe que les autres femelles de ſon eſpèce; car, je crois qu'elle n'avoit pas plus d'onze ans.

Aïant paſſé trois ans dans ce Païs, il eſt juſte qu'à l'exemple des autres Voyageurs, j'inſtruiſe mes Lecteurs des manières & des coûtumes de ſes Habitans, à la connoiſſance deſquelles je me ſuis principalement apliqué. Comme les *Houyhnhnms* ſont naturellement portez à la pratique de toutes les vertus qui peuvent convenir à une Créature raiſonnable, leur grand principe eſt, qu'il faut cultiver la *Raiſon* & n'être gouverné que par elle. La *Raiſon* n'eſt jamais parmi eux une choſe problématique, ſur laquelle on peut alléguer des Argumens plauſibles des deux côtez; mais elle les frappe toûjours par ſon évidence; ce qu'elle doit naturellement faire, lorſque ſon éclat n'eſt point obſcurci par des paſſions ou par l'intérêt. Et je me ſouviens à cet égard, que ce fût avec une extrême difficulté que je vins à bout de faire comprendre à mon Maître le ſens du mot d'*Opinion*, ou comment un point pouvoit être diſputable;

par-

parce que la Raison nous enseigne à n'affirmer ou à ne nier que ce dont nous sommes certains: Or dès qu'il n'y a point de certitude, il ne sçauroit aussi y avoir de négation ou d'affirmation. Si bien que les Controverses, les Disputes & le Ton décisif sur des propositions fausses ou douteuses sont des maux inconnus parmi les *Houyhnhnms*.

Pareillement quand je lui expliquois nos différens systêmes de *Philosophie Naturelle*, il se mettoit à rire de ce qu'une Créature qui s'arrogeoit le titre de *Raisonnable*, tirât gloire de savoir les conjectures des autres, & cela dans des choses où ce savoir, quand il seroit même de bon alloi, ne pouvoit être d'aucun usage. En quoi il étoit entiérement dans les sentimens de *Socrate*, tels qu'ils nous sont raportez par *Platon*; ce que je remarque comme un trait d'Eloge pour ce Prince des Philosophes. J'ai refléchi plusieurs fois depuis sur le Tort infini que cette maxime feroit aux Libraires de l'Europe, aussi-bien qu'à la réputation de plusieurs Sçavans.

L'amitié & la bienveillance sont les deux principales vertus des *Houyhnhnms* : & ces vertus ne sont pas restreintes à quelques objets particuliers, mais s'étendent sur tous les individus de la Race. Car le Cheval le plus étranger y est traité de la même maniè-re que le plus proche Voisin, & quelque part qu'il aille, il est comme chez lui. Ils observent avec la plus exacte précision les Loix de la *Décence* & de la *Civilité*, mais ils n'entendent absolument rien en ce que nous

apellons *Cérémonie.* Ils n'ont pas de tendresse de cœur pour leurs Poulains, & le soin qu'ils prennent de leur éducation est uniquement un fruit de leur *Raison.* Et j'ai vû mon Maître montrer la même affection aux Poulains de son Voisin, qu'il avoit pour les siens propres. Ils prétendent que la Nature leur enseigne à aimer en général toute l'espèce, & que la *Raison* ne fait distinction des personnes, que quand elles surpassent les autres en vertu.

Quand les Femmes des *Houyhnhnms* ont mis au jour un Poulain de chaque sexe, elles n'ont plus de commerce avec leurs Maris, à moins qu'il ne leur arrive de perdre un de leurs Enfans, ce qui arrive fort rarement: mais en ce cas elles renoüent connoissance; ou bien, si cet accident arrive à un *Houyhnhnm* dont la Femme n'est plus en âge d'avoir des Enfans, quelque ami lui fait présent d'un des siens, & travaille ensuite à reparer cette perte volontaire. Cette précaution est nécessaire pour empêcher que le Païs ne soit trop peuplé. Mais cette regle ne regarde point les *Houyhnhnms* d'une Race inférieure; car il leur est permis de produire trois Poulains de chaque sexe, pour servir de Domestiques dans des Familles Nobles.

Dans les Mariages ils prennent garde que les couleurs des deux partis ne fassent pas un mélange desagréable dans leur postérité. La *Force* est la qualité qu'on estime le plus dans le mâle, & la *Beauté* celle dont on fait le plus de cas dans la femelle; non pas par un prin-

principe d'*Amour*, mais afin d'empêcher la Race de dégénerer ; car s'il arrive qu'une femelle excelle en *Force*, on lui choisit un Epoux distingué par sa *Beauté*. Galanterie, Amour, Présens, Douaire, sont des choses dont ils n'ont aucune idée, & pour lesquelles ils n'ont pas même de Termes dans leur Langue. Les jeunes gens ne s'épousent pour aucune autre raison que parce que leurs Parens & leurs Amis le veulent ainsi : c'est une chose qu'ils voïent faire tous les jours, & qu'ils regardent comme une des actions nécessaires d'un Etre raisonnable. Mais la violation de cet engagement est un crime absolument inouï.

Dans l'éducation de leur Jeunesse de l'un & de l'autre sexe, leur méthode est admirable, & très-digne de nôtre imitation. Ils veulent que leurs Enfans ayent atteint l'âge de dix-huit ans avant qu'il leur soit permis de manger de l'Avoine, excepté pourtant de certains jours. Et cet exemple, pourvû qu'on y fit quelques légers changemens pourroit être de grand usage parmi nous.

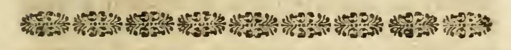
La *Temperance*, l'*Industrie*, l'*Exercice*, & la *Propreté*, sont des choses également prescrites aux Jeunes des deux sexes : Et mon Maître m'a dit plus d'une fois, que nous étions fous de donner aux femelles une autre éducation qu'aux mâles, excepté en quelques articles qui concernent le Gouvernement du Ménage ; par où, comme il le remarquoit très-judicieusement, nous faisions que la moitié de nos jeunes gens n'étoit bonne qu'à mettre des Enfans

au Monde : & comme ſi ce premier trait de Folie ne ſuffiſoit pas, ajoûtoit-il, vous en commettez un ſecond plus grand encore, en confiant l'éducation de vos Enfans à des Animaux ſi peu capables de les élever.

Mais les *Houyhnhnms* accoûtument leurs Deſcendans dès leur première jeuneſſe à la Courſe, au Travail, & à s'endurcir à la fatigue & aux incommoditez : Pour cet effet il leur font monter quelquefois au galop des Collines fort roides, ou leur ordonnent de courir ſur des Chemins pierreux, & puis, lorſqu'ils ſont tous en eau, de ſe jetter dans quelque étang. Quatre fois par an la Jeuneſſe d'un certain Diſtrict ſe donne rendez-vous dans un endroit marqué, pour voir qui a fait le plus de progrès en force, en viteſſe, ou en agileté, & le Vainqueur en eſt récompenſé par une Chanſon faite à ſon honneur, qui eſt comme une eſpèce de Monument de ſa Victoire. Le jour de cette Fête quelques Domeſtiques ont ſoin de faire aporter par une troupe de *Yahoos*, le Foin, l'Avoine & le Lait qu'il faut pour les Repas des *Houyhnhnms* ; après quoi ces Bêtes ſont incontinent renvoyées, afin que la Compagnie n'en ſoit pas incommodée.

Tous les quatre Ans vers l'*Equinoxe du Printems*, un Conſeil qui repréſente toute la Nation, s'aſſemble dans une Plaine ſituée à vingt miles de nôtre Maiſon, & cette Aſſemblée dure cinq ou ſix jours. On y examine l'état & les beſoins des différens Diſtricts : s'ils abondent en Foin, en Avoine,

en Vaches & en *Yahoos*, ou bien s'ils ont diſette de quelqu'une de ces choſes ? Que ſi (ce qui eſt très-rare) il ſe trouve que quelques Diſtricts manque de ces Bêtes ou de ces productions de la Terre, il eſt pourvû à ces beſoins par un conſentement unanime, & par une contribution générale de toute l'Aſſemblée. Là auſſi ſe regle l'Echange & le Don des Enfans. Par exemple, ſi un *Houyhnhnm* a deux mâles, il en troque un avec un autre qui a deux femelles : Et quand un Enfant vient à mourir dont la Mere n'eſt plus en âge d'en avoir, on y détermine la famille par laquelle cette perte doit être reparée.



## CHAPITRE IX.

*Grand Débat dans l'Aſſemblée générale des* Houyhnhnms, *& de quelle manière il fut terminé. Sciences qui ſont en vogue parmi eux. Leurs Bâtimens. Manière dont ils enterrent leurs Morts. Imperfection de leur Langage.*

UNe de ces grandes Aſſemblées ſe tint de mon tems, environ trois mois avant mon départ, & mon Maître y fut envoyé pour repréſenter nôtre Diſtrict. Dans ce Sénat fut remiſe ſur le tapis leur vieille

Querelle, & pour dire le vrai, la ſeule dont on ait jamais entendu parler dans le Païs.

Cette Querelle ( à ce que mon Maître m'aprit à ſon retour ) conſiſtoit à ſçavoir, ſi les *Yahoos* devoient être exterminez de deſſus la Face de la Terre, ou non? Un des Membres qui étoit pour l'affirmative, allégua différens Argumens de grands poids, diſant: Que les *Yahoos* étoient non-ſeulement les plus mauſſades & les plus difformes Bêtes que la Nature eût jamais produites, mais auſſi les plus indociles, les plus opiniâtres & les plus malicieuſes: Qu'ils ſuçoient en ſecret les mammelles des Vaches qui apartenoient aux *Houyhnhnms*, tuoient & mangeoient leurs chats, fouloient aux pieds leurs Herbes & leur Avoine, & feroient encore mille autres extravagances, ſi l'on n'y prenoit garde. Il fit mention d'une Tradition générale, qui portoit, qu'il n'y avoit pas eu toûjours des *Yahoos* dans le Païs: mais qu'il y avoit quelques ſiécles que deux de ces Brutes parurent ſur une Montagne, & qu'il étoit incertain ſi la chaleur du Soleil les avoit formez de bouë corrompuë, ou bien de l'écume de la Mer. Que ces *Yahoos* eurent des petits, & qu'en peu de tems leur Race devint ſi nombreuſe que tout le Païs en fut infecté. Que les *Houyhnhnms* pour remédier à ce mal, s'aſſemblérent tous, attaquérent les *Yahoos*, & les forcérent à ſe retirer dans un endroit où ils les environnérent de tous côtez, détruiſirent les vieux, & prirent chacun deux Jeunes chez eux, qu'ils aprivoiſérent enſuite autant que des Animaux naturel-

rellement si sauvages sont capables d'être aprivoisez; s'en servant pour porter & pour traîner des fardeaux. Que cette tradition avoit un grand air de vraisemblance, & que ces Créatures ne pouvoient pas être *Yinhniamshy* (c'est-à-dire natives du Païs) vû la violente haine que les *Houyhnhnms* aussi-bien que les autres Animaux leur portoient: Haine méritées à la vérité par leurs mauvaises qualitez, mais qui néanmoins n'auroit jamais été portée à ce point, si elles avoient été originaires du Païs. Que la fantaisie qui avoit pris aux *Houyhnhnms* de se servir de *Yahoos*, leur avoit fort imprudemment fait négliger la race des Anes, qui sont de fort beaux Animaux, bien plus faciles à aprivoiser, & bien plus propres que les *Yahoos*, & d'ailleurs assez robustes pour resister au travail, quoique d'ailleurs ils cédassent à ceux-ci en agileté. Que si leurs brayemens n'étoient pas agréables, le son pourtant en étoit moins horrible que celui des hurlemens des *Yahoos*. Plusieurs autres disent leurs avis sur le même sujet, mais le plus remarquable de tous fut celui de mon Maître, quoique je puisse dire sans vanité que ce fut à moi qu'il eût l'obligation de l'expédient admirable qu'il proposa à l'Assemblée. Il aprouva la tradition dont on vient de faire mention, & affirma que les deux premiers *Yahoos* qu'on eût vûs dans le Païs y étoient venus par Mer; qu'en arrivant à terre, & étant abandonnez par leurs Compagnons ils s'étoient retirez dans les Montagnes, où aiant dégénéré peu-à-peu, ils étoient devenus par laps de tems

beaucoup plus ſauvages que ceux de leur eſpèce dans le Païs dont ils étoient venus. La raiſon de ſon aſſertion étoit, qu'il avoit actuellement chez lui un *Yahoo* merveilleux, (c'étoit moi) dont la plûpart d'entre eux avoient oüi parler, & que pluſieurs avoient vû. Il leur raconta alors, de quelle manière il m'avoit trouvé; que mon Corps étoit couvert de peaux d'animaux, ou de leurs poils fort adroitement accommodez; que je parlois une Langue qui m'étoit particulière, & avois fort bien apris la leur; que je lui avois raconté les différens accidens qui m'avoient amené dans le Païs; que quand je me dépoüillois de ce qui me couvroit, je reſſemblois extrémement à un *Yahoo*, à cette différence près, que j'étois plus blanc, moins velu, & que j'avois les pâtes plus courtes. Il ajoûta que j'avois tâché de lui perſuader que dans mon Païs auſſi bien que dans pluſieurs autres les *Yahoos* étoient des Animaux raiſonnables, qui tenoient les *Houyhnhnms* en ſervitude: Qu'il avoit remarqué en moi toutes les qualitez d'un *Yahoo*, hormis que j'étois un peu plus civiliſé, & que j'avois quelque teinture de raiſon, quoique les *Houyhnhnms* euſſent à cet égard autant de ſupériorité ſur moi, que j'en avois ſur les *Yahoos* de leur Païs: Que, parmi d'autres choſes, j'avois fait mention d'une coûtume que nous avions de châtrer les *Houyhnhnms* quand ils étoient jeunes afin de les rendre plus aprivoiſez; que l'opération étoit aiſée & ſûre; qu'il n'y avoit point de honte à aprendre de certaines choſes des brutes, puis
que

que la fourmi donnoit aux *Houyhnhnms* des leçons d'induſtrie, & que l'art de bâtir leur eſt enſeigné par l'Hirondelle (car c'eſt ainſi que je traduis le mot de *Lyhannh*, quoique cet Oiſeau ſoit bien plus grand que nos Hirondelles). Qu'on pourroit faire uſage de cette invention à l'égard des jeunes *Yahoos*, ce qui non-ſeulement les rendroit plus doux & plus traitables, mais auſſi en éteindroit bientôt la Race, ſans être obligé de recourir à des remèdes violens. Qu'en même tems les *Houyhnhnms* ſeroient exhortez à cultiver la race des Anes, qui ſont non-ſeulement des Animaux préférables aux *Yahoos* à tous égards, mais qui ont encore par deſſus eux l'avantage d'être capables de rendre ſervice dès l'âge de cinq ans, au lieu que les *Yahoos* n'en ſçauroient rendre qu'à douze.

Voilà tout ce que mon Maître trouva à propos de me raconter alors, touchant ce qui s'étoit paſſé dans le grand Conſeil. Mais il me cacha une particularité qui me regardoit perſonnellement, dont je ne tardai guères à ſentir les funeſtes effets, comme j'en informerai mes Lecteurs en ſon lieu; & c'eſt de ce moment que je datte le malheur du reſte de ma vie.

Les *Houyhnhnms* n'ont point de Lettres & par conſéquent ne connoiſſent rien que par tradition. Mais comme il arrive peu de choſes fort importantes parmi un Peuple ſi bien uni, naturellement porté à la pratique de toutes les vertus, uniquement gouverné par la raiſon, & ſéparé de toutes les autres

Na-

Nations, leur Hiſtoire n'eſt pas chargée de beaucoup de faits. J'ai déja obſervé qu'ils ne ſont ſujets à aucune maladie, d'où il s'enſuit qu'ils n'ont pas beſoin de Médecins. Cependant ils ont d'excellens remèdes faits de différentes herbes, pour guérir les bleſſures que des pierres pointuës peuvent faire à leurs Paturons, auſſi-bien que les contuſions qui pourroient arriver aux autres parties de leur Corps.

Ils comptent l'année par la révolution du Soleil & de la Lune, mais ne font aucune ſubdiviſion de ſemaines. Les mouvemens de ces deux Aſtres leur ſont aſſez bien connus, & ils entendent la nature des Eclipſes; mais auſſi eſt-ce tout ce qu'ils ſçavent en Aſtronomie. Ils ſurpaſſent tous les mortels en Poëſie, par la juſteſſe de leurs comparaiſons, & par la beauté & l'éxactitude de leurs deſcriptions. Leurs vers abondent fort en l'une & l'autre de ces choſes, & roulent d'ordinaire ſur l'excellence de l'amitié, ou ſur les loüanges de ceux qui ont été vainqueurs à la courſe, ou à quelques autres exercices corporels. Leurs bâtimens, quoique fort ſimples, ſont aſſez commodes, & les mettent entiérement à couvert de toutes les injures de l'air.

Les *Houyhnhnms* ſe ſervent de cette partie creuſe qu'il y a entre le Paturon & la Corne de leurs pieds de devant, comme nous faiſons de nos mains, & cela avec une dexterité preſque incroyable. Ils trayent leurs Vaches, raſſemblent leur Avoine, & font en général tous les Ouvrages auxquels nous

nous

nous servons de nos mains. Ils ont une sorte de pierre à Fusil fort dure, qu'ils aiguisent contre d'autres pierres, & dont ils font ensuite des Instrumens qui leur tiennent lieu de Coins, de Haches, & de Marteaux. De ces mêmes pierres ils font une espèce de Faux, avec laquelle ils coupent leur foin & leur avoine, qui croît d'elle-même dans de certains Champs: Les *Yahoos* en portent les gerbes au logis, que les Domestiques serrent dans plusieurs Huttes couvertes, pour en ôter le grain, qui est mis dans des Magasins. Ils font des Vaisseaux de bois & de terre, & exposent ceux-ci au Soleil pour les durcir.

A moins qu'il ne leur arrive quelque accident extraordinaire, ils deviennent fort vieux, & sont enterrez dans le lieu le plus obscur qu'on puisse trouver, sans que leurs Parens & leurs Amis marquent ni joye ni tristesse de leur trépas: eux-mêmes, quand ils sentent que leur fin aproche, quittent le Monde avec aussi peu de regret, que s'ils prenoient congé d'un Voisin à qui ils auroient rendu une visite. Je me souviens que mon Maître aïant prié un jour un de ses Amis de venir avec sa Famille chez lui pour regler quelque affaire importante, la Femme vint au jour marqué avec ses deux Enfans, mais fort tard; elle en allégua deux Raisons; dont la première étoit que le matin même son Mari étoit *Shnuwnh*. Le terme est fort expressif dans leur Langue, & est très-difficile à traduire en Anglois: il signifie proprement, *s'en retourner à sa première Mere*.

L'au-

L'autre excuſe étoit, que ſon Mari étant mort aſſez tard dans la matinée, il lui avoit falu du tems pour regler avec ſes Domeſtiques le lieu où le corps ſeroit mis; & je remarquai qu'elle fut auſſi gaye chez nous que le reſte de la Compagnie.

Ils vivent généralement juſqu'à ſoixante & dix ou ſoixante & quinze, mais rarement juſqu'à quatre-vingt ans. Quelques jours avant leur mort, ils s'affoibliſſent peu à peu, mais ſans aucun ſentiment de douleur. Pendant ce tems leurs Amis leur rendent viſite, parce qu'ils ne ſçauroient ſortir comme à leur ordinaire. Cependant, environ dix jours avant leur mort, en quoi il leur arrive rarement de ſe tromper, ils rendent les viſites qu'on leur a faites, étant portez par des *Yahoos* dans une voiture, dont ils ſe ſervent auſſi dans d'autres occaſions, comme qui diroit, quand ils ſont vieux, incommodez ou en voyage.

C'eſt quelque choſe d'aſſez ſingulier que les *Houyhnhms* n'ont d'autre terme que celui de *Yahoo* pour déſigner en général tout ce qui eſt mauvais. Ainſi quand ils veulent marquer la ſottiſe d'un Domeſtique, la faute qu'à fait un Enfant, & un vilain tems, ils ajoûtent à chacune de ces choſes le mot de *Yahoo*, & les apellent, *hhnm Yahoo*, *Whnaholm Yahoo*, *Ynlhmnd Wihlma Yahoo*, & une maiſon mal bâtie, *Ynholmhnmrohlnw Yahoo.*

Ce ſeroit avec plaiſir que je pourrois m'étendre d'avantage ſur les excellentes qualitez de ce Peuple admirable; mais comme j'ai deſſein de publier dans peu un volume qui rou-

roulera uniquement ſur ce ſujet, j'y renvoye mes Lecteurs; & leur vais faire part de la plus funeſte Cataſtrophe qui me ſoit jamais arrivée, & qui empoiſonne encore actuellement toute la douceur de ma vie.

## CHAPITRE X.

*Quelle heureuſe vie l'Auteur ménoit parmi les* Houyhnhnms. *Progrès qu'il fait dans la Vertu en converſant avec eux. Leurs Converſations. L'Auteur eſt informé par ſon Maître qu'il faut qu'il quitte le Païs. Il s'évanoüit de Douleur, & après avoir repris ſes ſens promet d'obéïr. Il vient à bout de faire un Canot, & met en Mer à l'avanture.*

MOn Maître m'avoit donné un Apartement éloigné de ſa maiſon de ſix verges, que j'avois accommodé & meublé à ma fantaiſie. En guiſe de plancher & de tapiſſeries j'y avois mis des nattes de jonc, que j'avois faites moi-même. Le Chanvre croit dans ce Païs ſans qu'on le ſeme, & les Habitans n'en font aucun uſage: Je m'en ſervis pour faire une eſpèce de Taye dont je formai enſuite des Couſſins par le moyen de pluſieurs plumes d'oiſeaux que j'avois pris avec des lacets faits de cheveux de *Yahoos*.

J'a-

J'avois fait deux Chaises, graces au secours que me prêta le Cheval alezan. Quand mes habits furent entiérement usez, je m'en fis d'autres avec des peaux de Lapin, & avec celles d'un certain Animal qu'ils apellent *Nnuhnoh*, dont tout le corps est couvert d'un fin Duvet. Je me servis aussi de celles-ci pour en faire des Bas. Je me fis des semelles de bois, que j'attachai au cuir de dessus le mieux qu'il me fut possible, & quand ce cuir fut usé, je tâchai d'y remèdier par des peaux de *Yahoos* sechées au Soleil. Je m'amusois quelquefois à chercher du miel dans des creux d'arbres, que je mêlois ensuite avec de l'eau, ou que je mangeois avec mon pain. Il n'y avoit point d'Homme alors qui sentit mieux que moi la justesse de ces deux Maximes; *Que la Nature est contente de peu;* &, *Que la necessité est la Mere de l'invention.* Je jouïssois d'une parfaite santé à l'égard du Corps, & de la plus aimable tranquillité par raport à l'Ame. Je n'éprouvois point l'inconstance d'un Ami, ni les injures d'un Ennemi secret ou déclaré. Je n'étois pas obligé de gagner les bonnes graces d'un grand Seigneur ou de son mignon à force d'édulation & de bassesses. Je n'avois pas besoin d'être défendu contre la fraude ou l'opression. Dans cet heureux séjour il n'y avoit ni Médécins pour détruire mon corps, ni Gens de Loi pour détruire ma Fortune; point de Délateurs pour épier mes paroles & mes actions, ou pour forger des accusations contre moi; point de mauvais Plaisans, de Médisans, de faux Amis, de Voleurs de

grand

grands Chemins, de Procureurs, de Maquereaux, de Bouffons, de Joüeurs, de Politiques, de prétendus beaux-Eſprits, d'ennuyeux Conteurs, de Diſputeurs, de Raviſſeurs, de Meurtriers, de Chefs de Parti; point de gens dont la ſéduction ou l'exemple encourageaſſent les autres au Crime; point de Cachots, de Haches, de Gibets, ou de Piloris: point d'Impoſture, d'Orgueil, ou d'Affectation; point de Fats, de Breteurs, d'Yvrognes, de Filles publiques, ou d'infames Maladies; point de Pédans ignorans & enflez de leur ſçavoir; point de Querelleurs, d'Impoſteurs, ou de Jureurs; point de Faquins que leurs vices ont tirez de la miſére, ou d'honnêtes Gens qu'une vertu incorruptible y a plongé; point de grands Seigneurs, de Joüeurs de Violon, de Juges, ou de Maîtres à danſer.

J'avois le bonheur d'être admis à la compagnie de quelques *Houyhnhnms*, qui venoient de tems en tems rendre viſite, ou demander à dîner à mon Maître. Lui & ſes Amis s'abaiſſoient quelquefois juſqu'à me faire des queſtions, & à écouter mes réponſes. J'accompagnois même quelquefois mon Maître dans les viſites qu'il leur rendoit. Je ne prenois jamais la liberté de parler, à moins que ce ne fut pour répondre à quelque demande; ce que je ne faiſois pas ſans regret, parce que c'étoit autant de tems perdu que j'aurois pû mieux employer en écoutant. Les *Houyhnhnms* obſervent dans leurs converſations les règles les plus exactes de la Décence, ſans qu'il paroiſſe qu'ils en ſçachent ſeu-

le-

lement une de ce que nous appellons *Cérémonie*: Quand ils se parlent, c'est sans s'interrompre, sans s'ennuïer, & sans être jamais de sentiment opposé. Je leur ai ouï dire plus d'une fois, que le meilleur moyen de ranimer la conversation dans une Assemblée, est de garder le silence pendant quelques momens: C'est de quoi j'ai plus d'une fois été témoin; car pendant ces petites pauses, je remarquois qu'il leur venoit de nouvelles idées qui donnoient un nouveau feu à leurs conversations. Leurs discours roulent ordinairement sur l'Amitié, la Bienveillance & l'Oeconomie; quelquefois sur les ouvrages de la nature ou sur quelques anciennes traditions; sur les Loix de la vertu, sur les régles invariables de la raison, ou bien sur quelques résolutions qui doivent être prises dans la prochaine Assemblée des Députez de la Nation; & souvent sur les différentes beautez & sur l'excellence de la Poësie: Je puis ajoûter sans vanité que ma présence a plus d'une fois fourni matière à leur entretien, parce qu'elle fournissoit à mon Maître l'occasion de parler à ses Amis de mon Histoire & de celle de mon Païs. Comme ce qu'ils disent sur ce sujet ne faisoit pas autrement honneur à la nature humaine; je crois que mes Lecteurs voudront bien me dispenser de le repéter.

J'avouë ingenuement que je dois le peu de connoissances de quelque prix que je puis avoir, aux Leçons que j'ai reçuës de mon Maître, & aux sages Discours de lui & de ses Amis dont j'ai été Auditeur.

Je

Je ne pouvois suffire aux mouvemens de vénération qu'excitoient en moi les avantages du corps, & sur tout les admirables qualitez de l'ame des *Houyhnhnms*. A la vérité, je ne sentis pas d'abord ce respect naturel que les *Yahoos* & les autres Animaux du Païs leur portent: mais je ne tardai guères à l'éprouver, & à y joindre cette reconnoissance & cet amour, dont la bonté avec laquelle ils me distinguoient du reste de mon espèce, les rendoit si dignes. Quand je pensois à ma Famille, à mes Amis, & à mes Compatriottes, ou bien aux Hommes en général, je les considérois comme s'ils avoient été réellement des *Yahoos* en figure & inclinations; avec cette différence pourtant qu'ils étoient un peu civilisez, qu'ils parloient, & qu'ils avoient en partage une raison, de laquelle néanmoins ils ne se servoient que pour multiplier leurs vices, dont leurs Fréres les *Yahoos* de ce Païs n'avoient que la portion que la nature leur avoit donnée. Quand il m'arrivoit de me regarder dans un Lac ou dans une Fontaine, j'étois saisi de je ne sçai quelle horreur, & la vûë d'un *Yahoo* ordinaire m'étoit plus suportable que la mienne. En conversant avec les *Houyhnhnms*, & en les considérant avec plaisir, je me suis insensiblement accoûtumé à prendre quelque chose de leur Air, & de leur Démarche; & mes Amis m'ont fort souvent fait remarquer qu'en nous promenant dans un chemin uni *je trotois comme un Cheval*; ce que j'ai toûjours pris pour un compliment fort gracieux.

Au

Au milieu de mon bonheur, & dans le tems que je comptois le plus ſûrement de paſſer le reſte de mes jours dans ce Païs, mon Maître me fit quérir un matin de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Je vis à ſon air qu'il étoit embarraſſé, & qu'il ne ſçavoit de quelle manière commencer ce qu'il avoit à me dire. Après quelques momens de ſilence, il me dit, qu'il ignoroit comment je prendrois ce qu'il alloit me notifier; que dans la dernière Aſſemblée, quand la queſtion touchant les *Yahoos* avoit été agitée, les Députez de tous les autres Diſtricts avoient déclaré, qu'ils étoient étonnez de ce que dans ſa Famille il traitoit un *Yahoo* (c'étoit moi) plûtôt en *Houyhnhnm*, qu'en bête brute: Qu'il converſoit avec moi, comme s'il pouvoit retirer quelque plaiſir de mon commerce: Qu'une pareille conduite étoit une choſe inouïe, & d'ailleurs également oppoſée à la nature & à la raiſon. Mon Maître ajoûta, que là-deſſus l'Aſſemblée l'avoit exhorté, de m'employer comme les autres Animaux de mon eſpèce, ou bien de m'ordonner de regagner à la nage l'endroit d'où j'étois venu. Que le premier de ces expédiens avoit été unanimement rejetté de tous les *Houyhnhnms* qui m'avoient vû chez lui ou chez eux: Car ils alléguoient, que parce que, avec la méchanceté naturelle de ces Animaux, j'avois quelques principes de raiſon, il étoit à craindre que je ne les aménaſſe avec moi dans les Montagnes, d'où nous reviendrions enſuite nous jetter de nuit ſur les troupeaux des *Houyhnhnms*; ce qui étoit d'autant plus apa-

rent que nous étions tous d'un naturel rapace & pareſſeux.

Mon Maître m'aprit de plus, que les *Houyhnhnms* ſes voiſins le preſſoient tous les jours d'exécuter l'*Exhortation* de l'Aſſemblée, & qu'il n'oſoit plus y aporter de nouveaux délais. Il m'aſſûra qu'il doutoit qu'il me fut poſſible de gagner un autre Païs à la Nage, & que pour cet effet il ſouhaitoit que je fiſſe un Vaiſſeau qui reſſemblât en petit à ceux dont je lui avois fait la Deſcription, & avec lequel je pûſſe m'éloigner de leur Païs: Qu'au reſte, je ne ſerois pas ſeul à entreprendre cet Ouvrage, & que ſes Domeſtiques auſſi-bien que ceux de ſes Voiſins m'y aideroient. Pour ce qui me regarde, continua-t-il, j'aurois été fort content de vous garder à mon ſervice, parce que j'ai trouvé que vous vous êtes corrigé de pluſieurs défauts, en tâchant d'imiter les *Houyhnhnms* autant qu'un Etre d'une Claſſe inférieure en eſt capable.

C'eſt ici le lieu de faire remarquer à mes Lecteurs, qu'un Décret de l'Aſſemblée générale de ce Païs eſt déſigné par le mot *Hnhloayn*, qui ſignifie une *Exhortation*, ce qui vient de ce qu'ils ne conçoivent pas comment une Créature raiſonnable peut être forcée à quelque choſe, ou comment on peut la lui commander, parce qu'elle ne ſçauroit deſobéïr à la Raiſon, ſans renoncer par cela même au titre de Créature raiſonnable.

Le Diſcours de mon Maître me jetta dans un tel déſeſpoir, qu'incapable de ſupporter

l'horreur de mon état, je tombai évanoui à ses pieds. Quand je fus revenu à moi, il me dit qu'il m'avoit crû mort. (car ce Peuple n'est pas sujet à ces sortes de défaillances) Je répondis, d'une voix foible, que je serois trop heureux si une prompte mort venoit terminer mes malheurs; que quoique je n'eusse rien à repliquer à l'*Exhortation* de l'Assemblée, ni aux instances de ses Amis, il me paroissoit pourtant qu'un peu moins de rigueur auroit pû s'accorder avec cette haute Raison qui paroissoit dans tous leurs Jugemens. Que je ne pouvois pas faire une lieuë à la nage, & que probablement il en faudroit faire plus de cent avant que d'aborder à quelque Païs. Que pour construire un petit Vaisseau, il me falloit plusieurs matériaux qu'il leur étoit impossible de me fournir, & qu'ainsi je devois regarder leur *Exhortation* comme une sentence de mort prononcée contre moi. Qu'une mort violente étoit le moindre des maux que je redoutois; mais qu'il m'étoit impossible d'exprimer mon affliction lorsque je songeois, que quand même par une suite de miracles, je pourrois me rendre sain & sauf dans ma Patrie, je serois obligé de passer mes jours parmi les *Yahoos*, & exposé à retomber dans mes premiers vices, faute d'exemples qui me retinssent dans le chemin de la Vertu. Que je sçavois trop sur quelles solides raisons étoient fondées toutes les résolutions des *Houÿhnhnms*, pour vouloir les faire revoquer par les argumens d'un misérable *Yahoo* comme moi. Pour cet effet, après l'avoir très-hum-

blement remercié de l'offre qu'il m'avoit faite touchant l'assistance de ses Domestiques, & l'avoir prié de m'accorder une espace de tems proportionné à la grandeur de l'Ouvrage, je lui dis que j'allois tâcher de conserver ma vie toute malheureuse qu'elle étoit; & que si je revenois jamais en Angleterre, je ne désespérois pas d'être de quelque usage à ceux de mon espéce, en leur proposant les vertueux & sages *Houyhnhnms* pour modèles.

Mon Maître me fit une réponse fort honnête, & m'accorda deux mois pour finir ma Châloupe; il ordonna aussi au Cheval alezan mon bon Ami de suivre en tous mes Instructions, parce que j'avois dit à mon Maître que son secours me suffiroit.

Mon premier soin fût d'aller vers cet endroit de la Côte où mes gens m'avoient fait mettre à Terre. Je montai sur une Eminencé, & regardant de tous côtez en Mer, je crûs voir une petite Isle au Nord-Est: Je pris ma Lunette d'aproche, & vis alors distinctement qu'elle devoit être à cinq lieuës de moi, au moins suivant mon calcul, mais mon Compagnon crut que ce n'étoit qu'un Nuage: & cela n'est pas étonnant; car, comme il ne connoissoit pas d'autres Païs que le sien, il étoit naturel qu'il ne pût pas distinguer des objets placez bien avant dans la Mer, aussi bien que moi, à qui cet Element étoit si familier.

Après avoir fait cette Découverte, je m'en retournai au Logis: le lendemain j'allai avec le Cheval alezan dans un Bois qui

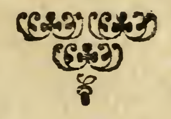
étoit à une petite demi lieuë de chez nous, pour y couper le bois dont j'avois besoin pour l'exécution de mon Entreprise. Je ne fatiguerai point mes Lecteurs d'une Description détaillée de tout ce que nous fîmes à cet égard ; il leur suffira de sçavoir que dans l'espace de six semaines, avec l'aide de mon Compagnon, je vins à bout de faire une manière de Canot Indien, & quatre Rames. Les Cordes, dont j'avois besoin, étoient faites de Chanvre, & ma Voile de peaux de *Yahoos*. Mes provisions consistoient en quelques Lapins & quelques Oiseaux bouillis, & dans deux Vaisseaux, dont l'un étoit plein de Lait & l'autre d'Eau.

J'essayai dans un Etang qui étoit près de la maison de mon Maître, si mon Canot avoit quelques voyes d'Eau, & pris soin de les bien boucher ; après quoi mon petit Vaisseau fut porté par des *Yahoos* au bord de la Mer, sous les auspices du Cheval alezan & d'un autre Domestique.

Quand tout fut prêt & que le jour de mon départ fut arrivé, je pris congé de mon Maître, de ma Maîtresse, & de toute sa Famille, les larmes aux yeux, & le désespoir dans le cœur. Mais mon Maître, par curiosité, & peut être, si j'ose le dire sans vanité, par amitié pour moi, voulut me voir mettre en Mer, & pria quelques-uns de ses Voisins de l'accompagner. Je fus obligé d'attendre plus d'une heure avant que l'Eau commençât à hausser, après quoi aïant remarqué que le vent étoit bon pour gagner l'Isle que j'avois découverte, je pris une seconde

conde fois congé de mon Maître : mais dans le tems que je me prosternois pour baiser la corne de son pied, il me fit l'honneur de le lever, & de l'aprocher doucement de ma bouche. Je n'ignore pas toutes les Critiques que je me suis attiré pour avoir fait mention de cette dernière particularité. Car mes Ennemis ont pris plaisir à répandre, qu'il n'étoit pas aparent, qu'un si Illustre Personnage eût accordé une si éclatante marque de faveur, à une Créature qui lui étoit si inférieure. Mais sans justifier ma véracité sur ce sujet, par l'exemple de mille & mille Voyageurs qui font mention de l'accueil honorable que leur ont fait les plus grands Monarques, je me contenterai de dire, que ceux qui revoquent en doute ce trait de politesse de mon Maître, ne sçavent pas jusqu'à quel point les *Houyhnhnms* sont honnêtes & obligeans.

Je fis une profonde révérence aux *Houyhnhnms* qui avoient accompagné mon Maître; puis m'étant mis dans mon Canot, je m'éloignai du Rivage.



# CHAPITRE XI.

*Quels dangers l'Auteur essuya. Il arriva à la Nouvelle Hollande, espérant d'y fixer sa demeure. Il est blessé d'un coup de Flêche par un des Naturels du Païs, & transporté dans un Vaisseau Portugais. Il reçoit de grandes civilitez du Capitaine, & arrive en Angleterre.*

J'Entrepris ce triste Voyage le 15. Février de l'année 1714/5 à neuf heures du matin. Le vent étoit fort favorable; cependant, je ne fis d'abord usage que de mes Rames, mais considérant que je serois bientôt las, & que le vent pouvoit changer, je haussai ma petite voile; & ainsi à l'aide de la Marée, je fis une lieuë & demi par heure, à ce qu'il me paroissoit.

Mon Maître & ses Amis restérent sur le Rivage jusqu'à ce qu'ils m'eussent entiérement perdu de vuë, & j'entendis plusieurs fois le Cheval alezan (qui avoit certainement de l'amitié pour moi) criant à haute voix, *Hnuy illa nyha Majah Yahoo*, je vous souhaite un bon Voyage, aimable *Yahoo.*

Mon dessein étoit de découvrir, s'il étoit possible, quelque petite Isle inhabitée, qui pût me fournir ce qui étoit nécessaire à la con-

conservation de ma vie, afin d'y passer tranquillement le reste de mes jours; Sort qui me paroissoit préférable aux Postes les plus brillans que j'aurois pû occuper dans une des premières Cours de l'Europe; tant étoit affreuse l'idée que je me formois de la Société & du gouvernement des *Yahoos*. Car j'envisageois une pareille Retraite comme le seul séjour, où je pourrois consacrer toutes mes pensées au souvenir des vertus des inimitables *Houyhnhnms*, sans être exposé au funeste péril de retomber dans tous les vices pour lesquels j'avois une si sincère horreur.

Le Lecteur se souviendra peut-être que je lui ai raconté, que ceux de mes Gens qui me mirent sur le Rivage, me dirent qu'ils ignoroient dans quelle partie du Monde nous étions. Cependant je crûs alors que nous pouvions être à dix dégrez au Sud du Cap de Bonne-Espérance, ou au 45 dégrez de latitude Méridionale, à ce que je pûs conclure de certaines choses que je leur avois ouï dire entre eux touchant la Route qu'il falloit prendre pour arriver à Madagascar. Ce que j'avois ouï ne me fournissoit néanmoins qu'une foible conjecture: mais comme cela valoit encore mieux que rien, je résolus d'avancer toûjours vers l'Est dans l'espérance de gagner la Côte Occidentale de la Nouvelle Hollande, & de trouver peut-être près de là quelque Isle telle que je la souhaitois. Le vent étoit tout-à-fait au West, & à six heures du soir j'avois fait environ dix-huit lieuës, quand j'aperçûs une fort

petite Isle, éloignée à peu près d'une demi lieuë que j'eus bientôt faite. En y abordant, je vis que ce n'étoit qu'une espèce de Rocher, avec une petite Baye.

J'entrai dans cette Baye avec mon Canot, & après avoir gagné le haut du Rocher, je vis distinctement à l'Est un Païs qui s'étendoit du Sud au Nord. Je passai la nuit dans mon Canot, & aïant continué mon Voyage le lendemain de bon matin, j'arrivai en sept heures à la pointe Méridionale de la Nouvelle Hollande; ce qui me confirma dans une opinion dans laquelle j'étois déja depuis longtems; je veux dire, que nos Cartes Géographiques placent ce Païs au moins de trois dégrez plus à l'Est qu'il n'est réellement. J'en dis ma pensée il y a quelques années à mon digne Ami Mr. *Moll*, & lui alléguai les raisons sur lesquelles je me fondois, mais il a mieux aimé suivre d'autres autoritez.

Je ne vis point d'Habitans dans le lieu où j'abordai, & comme je n'avois point d'armes, je n'osai pas avancer dans le Païs. Je trouvai quelques poissons à coquille sur le Rivage, que je mangeai crus, n'osant pas faire de feu de peur d'être découvert par les Habitans. Je continuai pendant trois jours à me nourrir d'Huîtres & de Moucles; pour épargner mes provisions, & par un grand bonheur je trouvai un Ruisseau dont l'Eau étoit admirable, ce qui me fit le plus sensible plaisir.

Le quatrième jour, m'étant un peu trop avancé dans le Païs, j'aperçûs vingt ou trente personnes sur une Eminence, à la

distance

Fig. VI.




TERRE DE NUYTS.

Edels Land.

Lewins Land.

I. St. Francoi

I. St. Pierre.

Sweers I.

I. Maetsuyker.

De Wits I.

PAIS DES HOUYHNHNMS.

Decouvert A.D. 1711.

diſtance d'environ cinq cens verges de moi. Cette troupe étoit compoſée d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, qui ſe tenoient autour d'un Feu, & qui étoient tous nuds. Un d'eux me vît, & je dis aux autres; ſur quoi cinq d'entre eux s'avancérent vers moi: Je me hâtai de gagner le Rivage, & m'étant jetté dans mon Canot je m'éloignai à force de Rames. Les Sauvages voyant que je me retirois coururent après moi; & avant que je pûſſe m'éloigner aſſez, ils me tirérent une Flêche, qui me fit une profonde bleſſure à la partie intérieure du génoû gauche. (j'en porte encore la marque) Je craignis que la Flêche ne fut empoiſonnée: cette crainte me fit naître le deſſein de ſuçer la playe, quand je ſerois hors de la portée de leurs traits; ce que je fis, après quoi je la bandai le mieux qu'il me fut poſſible.

J'étois fort embarraſſé de ma perſonne: car je n'oſois pas retourner au même endroit où j'avois abordé; ainſi je fus obligé de remettre en Mer. Pendant que je cherchois des yeux quelque lieu convenable, je vis une Voile au Nord-Nord-Eſt, qui venoit vers l'endroit où j'étois. Je fus en doute ſi j'attendrois ce Vaiſſeau ou non; mais enfin mon horreur pour la Race des *Yahoos* l'emporta ſur toute autre conſidération, & me fit gagner à force de Rames la Baye dont j'étois parti le matin, aimant mieux être tué par ces Barbares, que de vivre parmi les *Yahoos* de l'Europe. J'aprochai mon Canot du Rivage le plus qu'il me fut poſſible, & me cachai moi-même derrière

une pierre, qui n'étoit pas loin du petit Ruisseau dont j'ai parlé.

Le Vaisseau s'arrêta environ à une demi lieuë de la Baye, ce qui me fit concevoir quelque espoir de n'être pas aperçû : mais je fus cruellement trompé dans mon attente : car dans le tems que je me repaissois de cette espérance, le Capitaine du Vaisseau y envoya quelques Hommes de son Equipage dans la Châloupe pour y faire de l'Eau. Ces gens aperçurent mon Canot, & conjecturérent que le propriétaire ne devoit pas être loin. Quatre d'entre eux bien armez me cherchérent avec soin, & m'eurent bientôt trouvé. Je remarquai qu'ils étoient surpris de me voir si étrangement habillé & chaussé; d'où ils conclurent, à ce qu'ils me dirent depuis, que je n'étois pas un des Naturels du Païs, qui vont tous nuds. Un des Matelots me pria en Portugais de me lever, & me demanda qui j'étois. J'entendois fort bien cette Langue, & m'étant levé, je dis, que j'étois un pauvre *Yahoo*, qui avoit été banni du Païs des *Houyhnhnms*, & qui les conjuroit de le laisser aller. Ils furent étonnez d'entendre que je leur parlois Portugais, & virent à mon teint & à ma phisionomie que j'étois Européen; mais ils ne sçurent ce que j'entendois par les *Yahoos* & les *Houyhnhnms*, & éclatérent de rire à l'ouïe du ton dont je prononçois ces paroles, qui avoit quelque chose du hennissement des Chevaux. Je les conjurai de nouveau de me laisser partir, & sans attendre leur permission, je gagnois déja tout doucement

mon Canot, quand ils me retinrent pour me demander, de quel Païs j'étois ? & d'où je venois ? Je leur dis que j'étois né en *Angleterre*, d'où j'étois parti il y avoit environ cinq ans, & que dans ce tems leur Royaume & le nôtre étoient en paix. Que pour cette cauſe je me flattois qu'ils ne me traiteroient pas en Ennemi, puiſque je ne leur avois point fait de mal, mais étois un pauvre *Yahoo*, qui cherchoit quelque endroit déſert pour y paſſer le reſte de ſa malheureuſe vie.

Quand ils commencérent à parler, je fus frapé d'un étonnement inexprimable : car cela me parut auſſi étrange que ſi une Vache avoit parlé en *Angleterre*, ou un *Yahoo* dans le Païs des *Houyhnhnms*. Les Portugais ne furent pas moins ſurpris que moi, à la vuë de mes Habits & à l'ouïe de mes Diſcours : la manière dont je prononçois mes mots étoit pour eux quelque choſe de nouveau & d'incompréhenſible, quoique d'ailleurs ils entendiſſent tout ce que je diſois. Ils me parlérent avec beaucoup de douceur, & me dirent qu'ils étoient perſuadez que leur Capitaine ſe feroit un plaiſir de me tranſporter à *Lisbonne*, d'où je pourrois retourner en mon Païs ; que deux des Matelots ſe rendroient au Vaiſſeau pour informer le Capitaine de ce qu'ils avoient vû, & pour recevoir ſes ordres : Qu'au reſte, ſi je ne leur jurois de ne point m'enfuïr, ils s'aſſureroient de moi par force. Je crus que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de leur faire une pareille promeſſe. Ils montroient

d'envie de sçavoir mon Hiſtoire, mais je ne ſatisfis que très-imparfaitement leur curioſité; & tous conjecturérent que mes malheurs avoient alteré ma Raiſon. Dans l'eſpace de deux heures la Châloupe qui avoit aporté des Futailles pleines d'eau à Bord, revint avec ordre du Capitaine de m'améner à ſon Vaiſſeau. Je priai à genoux, & à mains jointes qu'on me laiſſât ma liberté: mais toutes mes priéres furent inutiles. Je fus lié, tranſporté dans la Châloupe, & quand nous eûmes gagné le Vaiſſeau, conduit dans la Cabane du Capitaine.

Il s'apelloit *Pedro de Mendez*, & étoit fort honnête & fort généreux; il me ſuplia de lui dire ſi je voulois quelque choſe, & m'aſſûra que je ſerois traité comme lui-même. Je ne fus pas médiocrement ſurpris de trouver des manières ſi obligeantes dans un *Yahoo*. Cependant pour toute réponſe, je priai qu'on me donnât à manger quelque choſe de ce qui étoit dans mon Canot; mais il me fit aporter un Poulet, & une bouteille d'excellent Vin, & donna ordre qu'on me préparât un Lit dans une Cabane fort propre. Je ne voulus pas me deshabiller, mais je me mis ſur les couvertures, afin que quand les Matelots dîneroient je pûſſe plus promptement gagner le Tillac, & me jetter dans la Mer, aimant mieux m'expoſer à la fureur des Ondes, qu'à vivre plus long-tems parmi des *Yahoos*. Mais un des Matelots m'en empêcha, & en aïant donné avis au Capitaine, je fus enchaîné dans ma Cabane.

Après

Après dîner *Don Pedro* vint me voir, & me demanda ce qui m'avoit porté à former un si funeste dessein : Il me protesta qu'il étoit disposé à me rendre tous les services dont il étoit capable, & me parla d'une manière si touchante, que je fus enfin forcé à en agir avec lui comme avec un Animal qui n'étoit pas entiérement destitué de Raison : Je lui fis une Relation abrégée de mon Voyage, de la Conspiration de mes Gens, du Païs où ils m'avoient laissé, & du séjour que j'y avois fait pendant trois Années. Il prit tout ce que je lui racontai pour une Vision ou pour un Songe ; ce qui m'offensa plus que je ne sçaurois dire, car j'avois entiérement perdu la faculté de mentir, & par cela même la disposition de soupçonner les autres de mensonge. Je lui demandai si c'étoit la coûtume dans son Païs de dire *la chose qui n'est pas* ? Et lui protestai, que j'avois presque oublié ce qu'il entendoit par fausseté, & que si j'avois passé mille ans dans le Païs des *Houyhnhnms*, je n'y aurois pas entendu un seul mensonge du moindre de leurs Domestiques ; qu'il m'étoit fort indifférent s'il ajoûtoit foi à ce que je lui avois dit, ou non ; que néanmoins, pour répondre aux amitiez qu'il m'avoit faites, j'étois prêt à répondre à toutes les Objections qu'il voudroit me proposer, & que j'espérois de le contraindre par ce moïen à rendre justice à ma véracité.

*Mendez*, qui étoit un Homme d'esprit, tâcha par plusieurs questions de me surprendre en mensonge, mais voyant qu'il n'en

pouvoit venir à bout, il commença à avoir meilleure opinion de ma ſincérité ou de mon bon ſens : il m'avoüa même qu'il avoit rencontré un Capitaine de Vaiſſeau Hollandois, qui lui avoit dit, qu'aïant mis pied à Terre dans une Iſle ou Continent de la *Nouvelle Hollande*, il avoit vû un Cheval qui chaſſoit devant lui pluſieurs Animaux reſſemblans exactement à ceux que j'avois décrits ſous le nom de *Yahoos*, avec quelques autres particularitez que le Capitaine Portugais diſoit avoir oubliées, parce qu'il les avoit priſes alors pour des menſonges. Mais il ajoûta, que puiſque je faiſois profeſſion d'avoir un attachement inviolable pour la Vérité, je devóis lui donner ma parole d'honneur, que pendant tout le Voyage je n'attenterois pas à ma vie, ou bien qu'il s'aſſureroit de moi juſqu'à ce que nous fuſſions arrivez à Liſbonne. Je le lui promis, en proteſtant en même tems, qu'il n'y avoit point de mauvais traitemens que je n'aimaſſe mieux eſſuyer que de retourner parmi les *Yahoos*.

Il ne nous arriva rien de fort remarquable pendant nôtre Voyage. Par reconnoiſſance pour le Capitaine je me rendois quelquefois à la priére qu'il me faiſoit de paſſer quelques heures avec lui, & tâchois de cacher les ſentimens de haine & de mépris que j'avois pour les Hommes : Cependant ils m'échapoient de tems en tems, mais il ne faiſoit pas ſemblant de les remarquer. Je paſſois la plus grande partie du jour ſeul dans ma Cabane, afin de m'épargner la vuë de quelqu'un de l'Equipage. Le Capitaine m'a-

voit souvent pressé de me défaire de mes vêtemens sauvages, & m'avoit offert dequoi m'habiller de pié en cap; mais je refusai constamment cette offre, ne voulant me couvrir de rien qui eut servi à un *Yahoo*. Je le priai seulement de me prêter deux chemises nettes, qui aïant été lavées depuis qu'il les avoit portées, ne pouvoient pas, à mon avis, me souiller si fort. Je mettois une de ces chemises de deux en deux jours, & lavois moi-même l'autre pendant cet intervalle.

Nous arrivâmes à Lisbonne le 5. Nov. 1715. Quand il falut mettre pié à Terre, le Capitaine me força à me couvrir de son manteau, afin que la Canaille ne s'attroupât pas autour de moi. Je fus conduit à sa Maison, & à mon instante priére, logé dans l'Apartement le plus reculé. Je le conjurai de ne raconter à personne ce que je lui avois dit touchant les *Houyhnhnms*, parce qu'une pareille Histoire améneroit non-seulement un nombre infini de gens chez lui pour me voir, mais m'exposeroit aussi à être mis en prison ou brûlé par ordre de l'*Inquisition*. Le Capitaine gagna sur moi d'accepter un assortiment complet d'Habits nouvellement faits, mais je ne voulus pas permettre que le Tailleur me prit la mesure; cependant ils m'allérent assez bien, parce que *Don Pedro* étoit à peu près de ma taille. Il me donna aussi quelques autres Hardes dont j'avois besoin; mais j'eus soin de les exposer pendant vingt-quatre heures à l'air avant que de les mettre.

Le

Le Capitaine n'avoit point de Femme, mais ſeulement trois Domeſtiques, dont par complaiſance pour moi, aucun ne nous ſervit à Table. En un mot, toutes ſes manières d'agir à mon égard étoient ſi obligeantes, & lui-même étoit ſi raiſonnable, pour n'être doué que d'une Intelligence humaine, qu'à la lettre ſa Compagnie commençoit à me paroître ſuportable. Il eut aſſez d'aſcendant ſur moi pour me perſuader de prendre un autre Apartement, dont les fenêtres donnoient dans la ruë; La première fois que j'y jettai les yeux, je tournai la tête tout effrayé. En moins d'une ſemaine il me ména jusqu'à la porte de ſa Maiſon. Je trouvai que ma frayeur diminuoit peu-à-peu, mais que la haine & le mépris que j'avois pour les Hommes ne faiſoient qu'augmenter: Enfin, je devins hardi juſqu'au point de me promener avec lui par la Ville.

*Don Pedro*, à qui j'avois fait un détail de mes Affaires Domeſtiques, me dit un jour, qu'il me croyoit obligé en honneur & en conſcience de m'en retourner dans ma Patrie, & de paſſer le reſte de mes jours avec ma Femme & mes Enfans. Il m'aprit qu'il y avoit dans le Port un Vaiſſeau Anglois prêt à faire voile; & m'aſſura qu'il auroit ſoin de me fournir tout ce qui me ſeroit néceſſaire pour mon Voyage. Je n'ennuïerai pas mes Lecteurs en leur repétant ſes Argumens & mes Réponſes. Il dit qu'il étoit impoſſible de trouver une Iſle telle que je la voulois; mais que j'étois le Maître chez moi, & qu'il ne tenoit qu'à moi d'y vivre dans la Retraite.

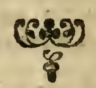
Je

Je me rendis à la fin, convaincu qu'il avoit raiſon. Je partis de Lisbonne le 24. Nov. dans un Vaiſſeau Marchand Anglois, dont je n'ai, du moins que je ſçache, jamais vû le Commandant, parce que je n'ai pas daigné m'en informer, & que ſous prétexte d'être incommodé je ne ſortois point de ma Cabane. *Don Pedro* me conduiſit au Vaiſſeau, & me prêta vingt guinées. Il m'embraſſa en prenant congé de moi, & ce ne fut que par excès de reconnoiſſance que je ſouffris cette honnêteté. Le 5. Décembre 1715. nous arrivâmes aux Dunes à neuf heures du matin, & à trois heures après midi j'entrai chez moi.

Ma Femme & mes Enfans furent ſurpris & charmez en me voyant, parce qu'ils m'avoient crû mort; mais il faut que j'avouë que leur vuë n'excita en moi que de la haine, du dégoût & du mépris. Car, depuis mon départ du Païs des *Houyhnhnms*, ſi je m'étois contraint juſqu'à regarder des *Yahoos*, & juſqu'à converſer avec *Don Pedro de Mendez*; ma mémoire néanmoins & mon imagination étoient toûjours pleines des excellentes qualitez des *Houyhnhnms*. Et quand il m'arrivoit de ſonger que des familiaritez d'un certain genre avec une *Yahoo*, m'attachoient à l'eſpèce par un lieu de plus, il m'eſt impoſſible d'exprimer ma confuſion & mon horreur.

Dès que ma Femme m'eût vû, elle me ſauta au cou pour m'embraſſer: mais comme un Animal ſi odieux ne m'avoit touché

depuis plusieurs Années, cette marque d'amitié me causa un évanouissement qui dura près d'une heure. Au moment que j'écris ceci; il y a cinq ans que je suis de retour de mon dernier Voyage: Pendant la première Année la vuë de ma Femme & de mes Enfans m'étoit insuportable, & je ne permettois pas qu'ils mangeassent dans le même Apartement que moi: A l'heure qu'il est, ils n'oseroient toucher mon pain ni boire hors de mon verre: & je n'ai pas encore pu gagner sur moi de leur faire la grace de me prendre par la main. Le premier argent que j'employai, servit à achetter deux Chevaux entiers que je garde dans une bonne Ecurie, & l'Apartement qui en est le plus près est celui où j'aime le plus à être; car je ne sçaurois dire jusqu'à quel point je suis recréé par l'odeur de l'Ecurie. Mes Chevaux m'entendent passablement bien; je passe regulièrement avec eux au moins quatre heures par jour. Jamais je ne leur ai fait mettre ni bride ni selle, & c'est quelque chose de charmant que l'amitié qu'ils ont pour moi, aussi-bien que l'un pour l'autre.



CHA-

## CHAPITRE XII.

*Veracité de l'Auteur. Dessein qu'il s'est proposé en publiant cet Ouvrage. Il censure ces Voyageurs qui n'ont pas un respect inviolable pour la vérité. L'Auteur refute l'accusation qu'on pourroit peut-être lui faire d'avoir eu quelques vuës sinistres en écrivant. Réponse à une Objection. Méthode de faire des Colonies. Eloge de son Païs. Il prouve que l'Angleterre a de justes droits sur les Païs dont il a fait la Description. Difficulté qu'il y auroit à s'en rendre Maître. L'Auteur prend congé du Lecteur; déclare de quelle manière il prétend passer le reste de sa Vie, donne un bon Avis, & finit.*

VOilà, cher Lecteur, un Récit sincére de ce qui m'est arrivé dans les Voyages que j'ai faits pendant l'espace de seize ans sept mois; Récit auquel la seule vérité sert d'ornement. Il n'auroit tenu qu'à moi d'imiter ces Ecrivains qui se servent de l'incroyable & du merveilleux pour étonner leurs Lecteurs; mais j'ai mieux aimé raporter des Faits d'une manière simple, parce que mon dessein

dessein est de vous instruire & non pas de vous amuser.

Il est aisé à nous qui voyageons dans des Païs éloignez, qui ne sont guères fréquentez par des Anglois ou par d'autres Européens, de faire de magnifiques Descriptions de plusieurs choses admirables dont on n'a jamais entendu parler. Au lieu que le principal but d'un Voyageur doit être de rendre les Hommes plus sages & meilleurs, en leur racontant ce qu'il a vû de bon & de mauvais dans les Lieux qu'il a parcourus.

Je souhaiterois de tout mon cœur qu'on fit une Loi, qui obligeât tout Voyageur, avant qu'il lui fut permis de publier ses Avantures; qui l'obligeât, dis-je, à faire serment en présence du *Grand Chancelier*, que tout ce qu'il a dessein de faire imprimer est exactement vrai; car alors le Public ne seroit plus abusé par un tas d'Ecrivains qui abusent insolemment de sa crédulité. J'ai lû avec plaisir dans ma jeunesse plusieurs Livres de Voyages; mais ces Livres ont beaucoup perdu de leur mérite dans mon imagination, depuis que j'ai eu occasion d'en voir les faussetez de mes propres yeux. Voilà pourquoi mes Amis aïant jugé que le Récit de mes Avantures pourroit être de quelque utilité à mes Compatriottes, je me suis imposé l'obligation inviolable d'être *toûjours Fidéle à la Vérité*; c'est qu'il y a de sûr, c'est que je ne pourrai pas seulement être tenté de violer cette espèce d'engagement, tant que je conserverai le souvenir des Leçons & des Exemples de mon Illustre Maître, & des au-

autres *Houyhnhnms* dont j'ai eu ſi longtems l'honneur d'être le très-humble Auditeur.

*--- Nec ſi miſerum Fortuna Sinonem*
*Finxit, vanum etiam, mendacemque improba finget.*

Je n'ignore pas, qu'il n'y a pas grande réputation à acquerir par des Ecrits qui ne demandent ni génie, ni ſçavoir, mais ſimplement un peu de Mémoire & d'Exactitude à coucher ſur le papier ce qu'on a vû. Je ſçai auſſi que ceux qui font part au Public de leurs Voyages, ont le même ſort que les Faiſeurs de *Dictionaires*, c'eſt-à-dire, ſont effacez par leurs Succeſſeurs: ce qui les engage à mentir à qui mieux mieux pour ſe ſauver de l'oubli. Et il eſt très probable, qu'il y aura un jour des Voyageurs qui viſiteront les Païs dont je viens de donner la Deſcription, & qu'en découvrant mes erreurs (s'il y en a) & en ajoûtant pluſieurs nouvelles Découvertes, ils prendront ma place au Temple de Mémoire, & feront oublier que j'aye jamais écrit. Ce ſeroit là certainement une grande mortification pour moi, ſi c'étoit l'amour d'une vaine réputation qui m'avoit rendu Auteur: Mais comme je n'ai eu en vuë que le Bien public, il eſt impoſſible que je manque tout-à-fait le but auquel j'ai viſé.

Car qui peut lire ce que j'ai écrit des vertus des *Houyhnhnms*, ſans rougir de ſes vices, quand il ſe conſidére comme l'Animal de

de ſon Païs à qui la Raiſon & le Gouvernement ſont tombez en partage? Je ne dirai rien de ces Nations éloignées, où les *Yahoos* préſident, parmi leſquelles la moins corrompuë eſt celle des *Brobdingnagiens*, dont les ſages Maximes en Morale & en Politique contribueroient beaucoup à nôtre bonheur, ſi nous les obſervions. Mais je crains d'entrer dans un plus grand Détail, & j'aime mieux laiſſer au Lecteur la liberté de faire les Refléxions qu'il jugera convenables.

C'eſt un grand ſujet de contentement pour moi, quand je ſonge que mon Ouvrage eſt à couvert de toute Cenſure: Car que peut-on dire contre un Auteur qui raporte ſimplement des Faits arrivez dans des Païs éloignez, où nous n'avons aucun intérêt à ménager, ſoit pour des Négociations, ſoit par raport au Commerce? J'ai évité ſoigneuſement toutes les fautes, dont on taxe ordinairement les Faiſeurs de Voyages. Par-deſſus cela, je ne me ſuis dévoué à aucun parti, mais ai écrit ſans paſſion, ſans préjugé; & ſans malin vouloir contre qui que ce ſoit. Je me ſuis propoſé en écrivant, la fin du Monde la plus noble, qui eſt l'inſtruction des Hommes; en quoi je puis dire ſans vanité que le commerce que j'ai eu avec les *Houyhnhnms* m'a donné un grand avantage ſur ceux qui ſe propoſent le même but dans leurs Ouvrages. Je n'ai point écrit dans l'eſpérance de quelque profit ou de quelques vaines loüanges. Je n'ai pas mis ſur le papier un ſeul mot qui pût donner le moindre mécontentement à ceux qui en ſont le plus ſuſ-

ſuſceptibles. Si bien que je puis m'apeller moi-même avec juſtice un Auteur parfaitement irreprochable, & à l'égard duquel les Faiſeurs de Refléxions, de Remarques & de Conſidérations n'auront aucune occaſion d'exercer leurs Talens.

J'avouë qu'on m'a dit en confidence, qu'entant qu'Anglois, j'aurois dû donner à mon arrivée un Mémoire au Secretaire d'Etat, parce que tous les Païs qu'un Sujet découvre apartiennent à la Couronne. Mais je ſuis fort en doute ſi nos Victoires ſur les Habitans des Païs dont j'ai parlé ſeroient auſſi faciles que celles que *Fernand Cortez* remporta ſur des *Americains* nuds. Les *Lilliputiens* ne valent guères la peine à mon avis qu'on équipe une Flotte pour les ſubjuguer, & je craindrois qu'on ne s'en trouvât mal, ſi l'on tentoit la même choſe à l'égard des *Brobdingnagiens*: ou qu'une Armée d'Anglois ne fut pas autrement à ſon aiſe, s'ils voyoient l'Iſle volante ſur leurs Têtes. Il eſt vrai que les *Houyhnhms* ne ſont pas fort habiles dans le métier de la Guerre, & que ſur tout ils ſeroient fort embarraſſez à ſe garantir des coups de notre Canon & de notre Mouſquetterie. Cependant, quand même j'aurois été un Miniſtre d'Etat, je n'aurois jamais conſeillé de faire une Invaſion dans leur Païs. Leur intrépidité, leur prudence, leur unanimité, & l'attachement inviolable qu'ils ont pour leur Patrie, leur tiendroient lieu d'expérience dans l'Art Militaire. Mais au lieu de faire des projets pour ſubjuguer la nation magnanime des *Houyhnhnms*, il ſeroit plutôt à ſou-

ſouhaiter qu'ils fuſſent en état & dans la diſpoſition d'envoyer un nombre ſuffiſant d'entre eux pour enſeigner aux Européens les premiers principes de l'Honneur, de la Juſtice, de la Véracité, de la Tempérance, de la Grandeur d'Ame, de la Chaſteté, de la Bienveillance, & de l'Amitié: Vertus dont nous avons encore conſervé les *Noms* dans nôtre Langue, comme je pourrois le prouver par les Livres de pluſieurs de nos Ecrivains, s'il en étoit beſoin.

Mais il y avoit encore une autre Raiſon qui moderoit l'Empreſſement que j'aurois à étendre les Domaines de Sa Majeſté, ſi j'en étois capable. Pour dire le vrai, il m'étoit venu quelques petits ſcrupules ſur la juſtice diſtributive des Princes dans ces ſortes d'occaſions. Par exemple, une Troupe de Pyrates eſt pouſſée par une Tempête ſans ſavoir où: Un Mouſſe grimpe au haut du grand Mât & voit Terre, les gens de l'Equipage y abordent pour piller; ils voyent un pauvre Peuple, qui les reçoit avec amitié & avec douceur; ils donnent un nouveau Nom à ce Païs, en prennent poſſeſſion en bonne forme pour leur Roi, dreſſent en guiſe de Mémorial une pierre, ou quelque planche pourrie, tuent une trentaine des Habitans, en aménent une demie douzaine pour ſervir d'Echantillons, s'en retournent chez eux, & obtiennent leur grace. Quel bonheur pour un Monarque d'avoir des Sujets ſi zélez à faire valoir ſes *juſtes Droits!* Auſſi ne néglige-t-il pas leurs utiles Découvertes. A la première occaſion, des Vaiſſeaux

ſont

font envoyez, les Naturels du païs chassez ou détruits, leurs Princes mis à la torture pour découvrir leurs Trésors, & tous les Actes d'insolence ou d'inhumanité autorisez. Et cette exécrable Troupe de Bourreaux employez à une si pieuse Expedition, s'apelle une Colonie moderne envoyée pour convertir & pour civiler un Peuple Idolâtre & Barbare.

Mais il faut dire aussi que cette Description ne convient en aucune maniére à la Nation *Angloise*, qui en établissant des Colonies a toujours observé les Regles de la plus parfaite Sagesse, & de la plus exacte Equité; qui dans ces sortes d'Etablissemens se propose pour principal Avantage l'Avancement de la Religion; qui n'y envoye que des Pasteurs pieux, & capables de prêcher le Christianisme; qui ne confie les Charges civiles, qu'à des Officiers très habiles, & entiérement incorruptibles; & qui, pour ne rien oublier, fait toujours choix de Gouverneurs vigilans & vertueux, qui n'ont d'autres vuës que le Bonheur du peuple qui leur est soumis, & que l'Honneur du Roi leur Maitre.

Mais comme d'un côté les pays dont j'ai fait la Description, ne paroissent pas faciles à envahir; & que de l'autre ils n'abondent ni en Or, ni en Argent, ni en Sucre, ni en Tabac; je suis tenté de croire que ce ne sont pas des objets convenables pour notre Zéle, notre Valeur ou notre Interêt. Que si ceux, que cela pourroit concerner, sont d'une autre opinion; je suis prêt à déposer,

quand j'y ferai juridiquement apellé. Qu'aucun *Européen* n'a jamais mis le pied dans ces païs avant moi, au moins s'il en faut croire les Habitans. On peut à la verité tirer une Objection de ces deux *Yahoos*, qu'on avoit vu il y a quelques siécles sur une Montagne du païs des *Houyhnhnms*, & de qui, au dire de ces Animaux, la Race de ces Bêtes étoit descendue. Cet objection est d'autant plus forte que j'ai remarqué dans leur posterité quelques Lineamens *Anglois*, quoique pas fort marquez. Mais je laisse à ceux qui sont versez dans les Loix touchant les Colonies, à décider jusqu'à quel points cette Remarque fonde nos Droits sur ce païs.

Pour ce qui regarde la Formalité d'en prendre possession au nom de mon Souverain, elle ne m'est jamais venuë dans l'esprit; & quand même j'y aurois songé la prudence m'auroit fait renvoyer cette Ceremonie à une meilleure occasion.

Ayant ainsi répondu à la seule objection qui pouvoit m'être faite entant que Voyageur, je prens ici congé de tous mes chers Lecteurs, & vai m'employer à present à faire usage des excellentes Leçons que j'ai reçuës des *Houyhnhnms*; à instruire les *Yahoos* de ma Famille autant que leur indocilité naturelle pourra me le permettre; à considerer souvent ma Figure dans un Miroir, afin de m'acoutumer insensiblement à suporter la vuë d'une Créature humaine; à plaindre la stupidité des *Houynhnms* de mon païs, mais à traiter toujours leurs personnes avec

res-

respect, pour l'amour de mon aimable Maitre, de sa Famille, & de ses Amis, à qui nos *Houyhnhnms* ont l'honneur de ressembler pour la Figure, quoiqu'ils en diférent du tout au tout à l'égard de l'intelligence.

La semaine passée je permis pour la premiére fois à ma femme de diner avec moi, à condition qu'elle se mettroit au bout le plus éloigné d'une longue Table. Ce n'est pas que je ne me souvienne que de certaines vieilles habitudes avoient leur agrément; mais jusqu'à ce moment il m'a été impossible de m'aprocher d'un *Yahoo* sans craindre ses grifes ou ses dents.

Je me reconcilierois bien plus aisément avec l'espece de *Yahoos* en general, s'ils n'avoient que ces vices & ces folies, qui sont en quelque façon l'apanage de leur Nature. Je ne sens aucun mouvement de colère quand je vois un Avocat, un Fou, un Colonel, un Joueur, un grand Seigneur, un Politique, un Maquereau, un Medecin, un Suborneur, ou un Traitre. Tous ces gens jouent un Role naturel: Mais je ne me possede plus, quand je vois un tas de vices dans l'Ame & de défauts dans le Corps, couronnez par le plus sot & le plus insolent *Orgueil*. J'ai beau y rêver, il m'est impossible de comprendre comment un tel vice peut loger dans le sein d'un tel Animal. Les sages *Houyhnhnms* qui ont toutes les belles qualitez dont peut être ornée une Créature raisonnable, n'ont point de mot pour exprimer ce vice dans leur Langue, parce qu'ils en

ſont incapables, & qu'ils n'en ont jamais remarqué dans leurs *Yahoos*. Mais moi, à qui la Nature humaine étoit mieux connue, j'en ai aperçu quelques traces dans ces Bêtes.

Comme les *Houyhnhnms* font profeſſion de n'obéir qu'à la raiſon, & de n'être gouvernez que par elle, ils ne tirent non plus vanité des bonnes qualitez qu'ils poſſedent, que je pourrois le faire d'avoir deux bras ou deux jambes : Avantage dont perſonne n'eſt aſſez fou pour ſe glorifier, quoiqu'il ſoit miſerable ſans cela. Si j'inſiſte un peu longtems ſur ce ſujet, c'eſt que je ſouhaiterois de tout mon cœur de rendre le commerce d'un *Yahoo Anglois* du moins ſuportable. Ainſi je prie ceux qui ne ſont pas tout à fait exempts d'un vice ſi abſurde de n'avoir pas l'impertinence de ſe jamais preſenter à mes yeux.

FIN.





